

**L'idéologie politique  
de l'Empire byzantin**

L'HISTORIEN

SECTION DIRIGÉE PAR ROLAND MOUSNIER

20

COLLECTION SUP

---

# L'idéologie politique de l'Empire byzantin

HÉLÈNE AHRWEILER

*Professeur à la Sorbonne  
(Université de Paris I)*



---

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

*A la mémoire du Père  
Vitalien Laurent*

... I have sailed the seas and come  
To the holy city of Byzantium.  
... Set upon a golden bough to sing  
To lords and ladies of Byzantium  
Of what is past, or passing, or to come.

W. B. YEATS,  
*Sailing to Byzantium* (1927).

## Introduction

*L'étude de l'idéologie politique de Byzance, c'est-à-dire de l'Empire chrétien de l'Orient romain, tient, parmi les problèmes qui dominent actuellement les études byzantines, une place éminente. Des travaux importants et de valeur, dus surtout à des savants allemands et anglo-saxons, ont vu le jour pendant ces dernières années<sup>1</sup> : ils sont surtout consacrés à l'étude de l'idée impériale romaine (particulièrement vivante à Byzance surtout pendant les IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles), de ses rapports avec l'idée hellénistique de royauté et, bien entendu, de ses prolongements dans la conception chrétienne du pouvoir. Ainsi peut-on considérer que le problème le mieux étudié est le fondement idéologique de l'universalité de l'Empire byzantin<sup>2</sup> ; toutefois, les implications de ce principe fondamental de la pensée politique dans la société et la vie des Byzantins n'ont pas encore trouvé l'étude qu'elles méritent.*

*Le présent travail ne prétend nullement combler cette lacune ; beaucoup plus modestement, je m'efforcerai d'examiner quelques aspects des principales orientations idéologiques dominant les diverses périodes de l'histoire millénaire de Byzance, et d'étudier leur impact sur les mentalités et l'opinion publique. Les rapports des citoyens avec le pouvoir et l'autorité, leur rôle et leurs réactions devant les affaires dites d'intérêt national, ou, simplement, publiques, seront des problèmes qui seront posés, sans toutefois pouvoir trouver de solutions satisfaisantes ; l'état fragmentaire et épars de notre documentation empêche souvent de cerner des problèmes dont l'intérêt est pourtant évident ;*

1. Bibliographie sommaire, pp. 150-151.

2. Ouvrage fondamental : O. TREITINGER, *Die Oströmische Kaiser- und Reichsidee*, seconde édition, Darmstadt, 1956.

je pense, entre autres, au mécanisme de la formation des mentalités, aux retournements de l'opinion publique, aux résistances enfin des structures mentales devant des réalités mouvantes ; ces problèmes ne peuvent être correctement posés et analysés sans un examen préalable de l'évolution sémantique des termes utilisés dans des circonstances précises ; cette enquête n'étant encore nullement faite, ni entreprise, notre étude en souffrira.

En outre l'étude des idéologies politiques à Byzance (j'emploie le pluriel à dessein étant donné la diversité des orientations idéologiques de l'Empire), demande l'utilisation de sources de catégories et de natures diverses. Il est évident que les renseignements de sources réservées à un public donné permettent de saisir des clivages sociaux, ethniques et intellectuels dans les réactions des personnes d'origine et de condition différentes, impliquées dans les affaires publiques. Ainsi les sources hagiographiques — *Vies des Saints, Récits des Miracles, Prières, etc.*, — sont particulièrement utiles pour l'étude des croyances populaires et des réactions des populations provinciales ; par contre les sources officielles, notamment les lois et les nouvelles impériales, sont indispensables pour l'examen des orientations idéologiques gouvernementales, tandis que la littérature savante — *Discours, Lettres, etc.*, — apporte des témoignages précieux sur les positions, souvent nuancées, des élites byzantines, et plus particulièrement de l'« *intelligentsia* » constantinopolitaine. D'autre part, l'iconographie impériale, comme aussi la numismatique<sup>1</sup> et, à un moindre degré, la sigillographie, révèlent les secrets de la propagande officielle, particulièrement élaborée à Byzance. Ajoutons enfin que l'étude de l'attitude de l'Eglise, capitale pour notre sujet, demande l'exploitation des sources ecclésiastiques, et que les historiens byzantins sont les seuls à fournir le contexte historique dans lequel se déroulent les manifestations idéologiques, pour comprendre que le volume écrasant de notre documentation la rend quasiment inmaîtrisable.

1. Outre l'œuvre fondamentale de A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1932, cf. G. GALAVARIS, *The symbolism of the imperial costume as displayed on byzantine coins*, dans *Museum Notes*, t. 8, 1958, pp. 99-117 ; P. SCHRAMM, *Spheira, Globus, Reichsapfel*, Stuttgart, 1958.

*Quoi qu'il en soit, les lacunes et les imperfections de ce travail ne sauraient être excusées par les seules difficultés de la tâche ; j'en suis profondément convaincue. Toutefois j'aime à penser que mon effort, aussi incomplet soit-il, encouragera, sans doute, les recherches ultérieures dans un domaine intéressant et encore mal exploré : je remercie le Directeur de cette collection, le Professeur R. Mousnier, de m'avoir fourni l'occasion de l'entreprendre. J'aimerais aussi mentionner que cet ouvrage a été achevé à Dumbarton Oaks, au Centre des Etudes byzantines de l'Université de Harvard : ma gratitude va à ses autorités, particulièrement à son Directeur M. W. Loerke, pour avoir mis à ma disposition la bibliothèque exceptionnelle de ce centre, et, sous mes regards, les trésors inestimables de sa collection byzantine. Au Professeur R. Browning de l'Université de Londres qui a bien voulu lire mon manuscrit, j'exprime mes remerciements amicaux pour ses observations. Enfin je voudrais mentionner combien ce livre a profité des conversations avec le Père F. Doornik, professeur émérite de Harvard, et un des principaux instigateurs des études sur l'idéologie politique du monde chrétien.*



## CHAPITRE PREMIER

# L'universalisme

### I. L'ORIGINE DE L'EMPIRE BYZANTIN : LÉGENDE ET HISTOIRE

Byzance est une ville et un empire à la fois. L'étrange sort de la cité, jadis modeste, du Bosphore nourrit vite la légende. Destinée à devenir le siège du premier Empire chrétien, Byzance-Constantinople fut considérée tout de suite comme une œuvre d'inspiration divine : Dieu apparaît à l'empereur Constantin pour lui dicter l'emplacement de la ville, les rives du Bosphore ; c'est encore une intervention divine qui désigne précisément Byzance, sur la rive européenne du Bosphore (et non Chalcédoine, sise sur la rive asiatique) ; c'est enfin sous la conduite de l'ange que Constantin trace le contour de la ville à qui, suivant une tradition inaugurée par Alexandre le Grand, il donnera son nom.

La fondation de Constantinople, de la ville choisie de Dieu, fut vite considérée comme symbolisant la fondation de l'Empire chrétien. L'historiographie chrétienne créa la légende de Constantinople ville sacrée — réplique dirait-on à la légende païenne de Rome —, l'Orient romain fit de Constantinople son centre politique et culturel ; ainsi avec Constantinople un monde nouveau entre dans l'histoire : Byzance devenue Constantinople inaugure l'Empire byzantin, le nouvel Empire romain mis sous le signe de la nouvelle religion. La légende qui veut que l'Empire byzantin ait été

créé par des chrétiens et pour des chrétiens constitue sans doute le premier fait idéologique byzantin. L'histoire, et c'est son rôle, s'écarte du merveilleux : sous sa lumière, l'origine de l'Empire byzantin apparaît dans toute sa complexité ; elle enseigne que Constantin demeura païen jusqu'à son lit de mort, et elle réserve à Julien l'Apostat une place parmi les empereurs de Byzance.

En effet, Byzance doit son être à des événements qui ont marqué le sort de l'Empire romain au tournant du iv<sup>e</sup> siècle. Contesté par une partie toujours grandissante de sa population — je pense aux chrétiens, tenus par une partie de l'historiographie officielle comme responsables des revers de Rome<sup>1</sup> —, menacé par les invasions barbares, que son système de défense des frontières (le « limes ») n'arrivait pas à endiguer, obligé, enfin, d'abandonner ses prétentions sur le « dominium » de l'Orient à l'Empire perse, son rival, l'Empire romain du iv<sup>e</sup> siècle a été amené à reconsidérer ses orientations politiques et à réexaminer le fondement de ses valeurs. Consolider la tradition d'un Empire invincible, ressouder une unité, dont la rupture provoqua ce qu'on a appelé « le schisme dans l'âme » et remplit de détresse les esprits, étaient des tâches urgentes, dont l'ampleur décourageait le gouvernement et les élites du monde romain de l'époque<sup>2</sup>.

Cependant la création de Constantinople en tant que nouvelle ville impériale, au carrefour du monde de l'Orient romain, et la tolérance à l'égard de la nouvelle religion, le christianisme, qui obtient dorénavant, grâce à l'édit de Milan, droit de cité dans l'Empire, relèvent, me semble-t-il, d'une volonté et d'un effort pour redresser l'Empire qui est éprouvé aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur ; ces mesures témoignent certainement du souci de l'Etat de resserrer

1. A. MOMIGLIANO, Pagan and Christian historiography in the fourth century A. D., dans *The conflict between paganism and christianity in the fourth century A.D.*, Oxford, 1963, pp. 79 sq.

2. Sur tous ces points, cf. R. RÉMONDON, *La crise de l'Empire romain*, coll. « Nouvelle Clio », n° 11, Paris, 1964.

ses liens avec les populations orientales de l'Empire, dont la fidélité à la cause romaine était vitale pour sa sauvegarde. La création de Constantinople, en tant que réplique fidèle de Rome, témoignait du déplacement de l'attention du gouvernement vers l'Orient, tandis que l'acceptation du christianisme correspondait aux désirs des populations orientales, qui fournissaient à l'Etat les moyens, en hommes et en argent, de sa défense ; n'oublions pas, en effet, que l'Orient, immense réservoir de ressources pour l'Empire, fut le premier à être conquis par la nouvelle religion ; c'est parmi ses populations que le christianisme recrutait ses cadres et ses plus fervents adeptes.

Quoi qu'il en soit, ces deux mesures capitales — la création de Constantinople et l'acceptation du christianisme — sont dues à un seul homme, l'empereur Constantin ; elles suffisent à le faire passer pour le fondateur de l'Empire qui en résultera, c'est-à-dire de l'Empire byzantin, même si ce développement ultérieur de sa politique ne fut jamais prévu, ni, sans doute, souhaité, par lui. Toujours est-il que l'existence de Byzance est subordonnée à l'action constantinienne ; son instigateur a été sanctifié par l'Eglise byzantine qui le qualifia d' « Egal des Apôtres », (ισαπόστολος), et mythifié par l'Etat et le peuple de sa ville<sup>1</sup>.

Ainsi le nouvel Empire, qui marque une étape importante des destinées romaines, a tout de suite eu comme base Constantinople, en tant que Nouvelle Rome, et comme fondement spirituel le christianisme, en tant que religion des populations du monde romain relevant dorénavant de la nouvelle ville impériale<sup>2</sup>. Nous avons là les deux forces majeures de l'idéologie politique de l'Empire que nous désignons improprement comme byzantin, et qui en réalité est l'Empire

1. Outre l'œuvre fondamentale de J. VOGT, *Constantin der Grosse und sein Jahrhundert*, Munich, 1960, cf. V. BURCH, *Myth and Constantine the Great*, Londres, 1927 ; toujours intéressant et utile l'ouvrage de A. PIGNIOL, *L'empereur Constantin*, Paris, 1932.

2. Ph. SHERRARD, *Konstantinopel, Bild einer heiligen Stadt*, Urs Graf, 1963 ; F. DÖLGER, Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner, dans *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, pp. 70-115.

romain de l'Orient chrétien avec Constantinople comme capitale. Rappelons, en effet, que les Byzantins ne se sont jamais appelés autrement que Romains, et que le terme Byzantin désigna uniquement à l'époque, et sous la plume d'écrivains archaïsants, les habitants de Constantinople, créée sur l'emplacement de l'ancienne ville de Byzantion<sup>1</sup>.

On comprend pourquoi nombre d'historiens modernes appellent l'Empire byzantin « Empire romain tardif », ou « Empire romain d'Orient » ; ils répugnent à utiliser le terme de byzantin, parce que impropre et, il faut le dire, chargé d'un sens quasi péjoratif fondé sur les interprétations hâtives, avancées par les érudits du siècle des Lumières à l'égard d'une civilisation dont l'esprit et la signification leur échappaient<sup>2</sup>. Cette querelle sur le nom de l'Empire, qui risque de passer pour « byzantine », reflète, me semble-t-il, une réalité historique qu'il serait fâcheux de méconnaître : elle permet d'une manière commode d'affirmer d'emblée l'importance des liens de l'Empire byzantin avec le monde romain et ses valeurs ; elle nous donne l'occasion de préciser que le terme « byzantin », au moins jusqu'à l'époque dite protobyzantine (IV<sup>e</sup>-fin du VI<sup>e</sup> siècles), doit être compris comme désignant l'Empire chrétien de l'Orient romain ; elle nous permet, en outre, de souligner immédiatement, grâce à cette définition de l'Empire byzantin, les caractères fondamentaux de l'idéologie politique du monde byzantin : attachement quasi inconditionnel aux valeurs romaines et chrétiennes, telles qu'elles étaient conçues par le monde hellénique et hellénisé de l'Orient.

Constantinople, devenue le centre du monde gréco-

1. G. MORAVCSIK, Byzance à la lumière de ses noms (en grec), dans *Acta Antiqua Acad. Scientiarum Hungaricae*, t. XVI, fasc. 1-4, Budapest, 1968, pp. 455-464.

2. VOLTAIRE, *Œuvres compl.*, t. 27, Paris, 1879, p. 265. « Il est l'opprobre de l'esprit humain, come l'Empire grec était l'opprobre de la terre » ; P. LEMERLE, Montesquieu et Byzance, dans *Flambeau*, année 31, 1948, pp. 5 sq. ; D. ZAKYTHINOS, Byzanz, Terminologie und politische Theorie, dans *Byzance : Etat-Société-Economie*, Londres, Variorum Reprints, 1973.

romain christianisé, sera normalement la capitale du nouvel Empire ; elle sera désignée comme « Nouvelle Rome » et « Nouvelle Jérusalem » à la fois, elle sera la ville de la Vierge<sup>1</sup> ; l'Etat qu'elle abrite sera dit « Protégé de Dieu », tandis que son empereur, « Victorieux et pacifique » à la fois, sera considéré comme le lieutenant, comme le délégué du Christ sur terre : le caractère universel de l'Empire byzantin, fondé sur l'héritage romain, est de la sorte consolidé par l'idée œcuménique chrétienne. Cette conception romano-chrétienne de l'universalité de l'Empire est déjà élaborée sous Constantin le Grand ; elle est magistralement exposée par Eusèbe dans son discours en l'honneur du premier empereur chrétien, prononcé en 335<sup>2</sup>.

Ainsi, on a beau discuter de la date de la naissance de l'Empire byzantin — on la place sous Dioclétien (294-305) à cause de la réforme administrative de cet empereur, on la confond avec la date de l'inauguration de Constantinople (330), on la repousse en 385, date de la séparation de l'Empire romain en empire d'Orient et en empire d'Occident — il reste, à notre avis, hors de doute, que l'Empire byzantin commence avec le règne de l'empereur romain qui autorisa, par le décret de Milan (312), le libre exercice du culte chrétien, qui présida le premier conseil œcuménique de Nicée (325), qui fonda enfin la nouvelle ville impériale, à laquelle il attribua les symboles du pouvoir et donna son nom<sup>3</sup>.

Cependant l'Empire fondé, ne fût-ce qu'involontairement, par Constantin, affirma ses caractères spécifiques par

1. P. ALEXANDER, *The Strength of Empire and Capital as seen through Byzantine Eyes*, dans *Speculum*, t. XXXVII, 1962, pp. 346 sq. ; N. BAYNES, *The supernatural Defenders of Constantinople*, dans *Byzantine Studies and other Essays*, Londres, 1960, pp. 248-260.

2. Sur Eusèbe, cf. en dernier lieu, R. FARINA, *L'Impero e l'Imperatore christiano in Eusebio di Cesarea, la prima teologia politica del cristianesimo*, Zurich, 1966.

3. Sur cette question, cf. l'ouvrage de base de G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3<sup>e</sup> éd., Munich, 1963, pp. 1-19 (trad. franç. de la seconde édition, par J. GOUILLARD, Paris, 1956).

la suite, et plus particulièrement pendant la période qui s'étend de Théodose I<sup>er</sup> à Hérakleios (379-641) ; c'est durant ces siècles que Byzance va acquérir les traits qui feront d'elle, plus tard, l'Empire grec de l'Orient chrétien ; cette nouvelle orientation idéologique qui progresse parallèlement à la toujours vivante idée romaine, mais qu'elle tend à supplanter, provoquera des conflits latents ou ouverts à l'intérieur du monde naissant de Byzance, qui laisseront leurs traces sur toute la vie de l'Empire.

## 2. NAISSANCE DES IDÉOLOGIES BYZANTINES : GRANDEURS ET CONTRADICTIONS

Le règne de Théodose I<sup>er</sup> marque un tournant dans l'histoire du nouvel Empire, qui l'éloigne des traditions romaines : je pense à la rupture brutale avec le paganisme, résultant des mesures ordonnées par cet empereur. En effet sous Théodose, le christianisme devient religion d'Etat, des mesures, qui ont pris souvent le caractère de vraies persécutions, furent arrêtées contre les païens, le silence fut imposé à l'oracle de Delphes, les jeux Olympiques et les mystères d'Eleusis furent interdits, les temples furent saccagés par les chrétiens, les prêtres païens durent comme l'écrit, non sans une certaine amertume, Libanius, « se taire ou mourir »<sup>1</sup>. Dorénavant, est citoyen de l'Empire romain, celui qui embrasse la vraie foi, établie par les conciles œcuméniques de Nicée (325) et de Constantinople (381) : indigène ou étranger, européen, asiatique ou africain (l'Empire englobe en effet, autour de la Méditerranée, des territoires situés sur ces trois continents), il suffit d'être chrétien pour avoir accès à tous les postes de l'administration impériale et au trône même. Le IV<sup>e</sup> siècle qui vit la dure opération que l'Empire s'imposa pour se

1. Le *Pro Templis* de LIBANIUS, adressé à Théodose, constitue la meilleure illustration de cet état d'esprit, Edition Foerster, *Oratio*, XXX, § 8 sq.

façonner le visage qui lui permettrait de vivre une nouvelle vie, s'achève sur le triomphe du christianisme. L'Antiquité et son esprit humaniste et tolérant sont définitivement révolus : l'Empire romain cède sa place à l'Empire byzantin, tandis que le monde occidental pénètre dans une nouvelle ère de son histoire dominée, comme l'a écrit Gibbon, par « la religion et le barbarisme »<sup>1</sup>.

A la mort de Théodose, l'Empire romain divisé, selon un vieux procédé et pour satisfaire les deux fils de l'empereur défunt, en empire d'Orient et en empire d'Occident, est livré, déchiré et partagé, aux attaques des peuples germaniques, les barbares, qui par vagues successives avaient commencé depuis le III<sup>e</sup> siècle, à forcer les portes du Caucase et à pénétrer en Europe. L'empire d'Orient, Byzance, établi dans des régions riches et où l'élément gréco-romain dominait, a pu, grâce à sa nouvelle religion, et à ses traditions politiques et intellectuelles, former un Etat solide et conscient de la valeur de son patrimoine : il se dressa efficacement contre les barbares<sup>2</sup>. Parvenus au Danube, frontière septentrionale de l'Empire gardée par des contingents militaires importants et par une longue ligne de forteresses, les barbares, malgré leurs multiples raids souvent spectaculaires, mais toujours isolés, jusqu'aux murailles mêmes de Constantinople, furent à la longue contraints à reconnaître d'une manière ou d'une autre, l'autorité de l'Empire qui n'hésitait pas à s'imposer pour y parvenir d'importants sacrifices matériels. Byzance, Empire multi-ethnique, mais confiant en sa force culturelle, absorba et assimila à la longue des éléments étrangers à ses traditions, tandis que d'autre part elle mettait l'argent de l'Empire à la disposition de sa diplomatie savante qui encourageait les chefs récalcitrants des divers groupes d'envahisseurs à chercher ailleurs un refuge et un lieu d'établissement.

1. Sur cette opinion de Gibbon, cf. les remarques d'OSTROGORSKY, *loc. cit.*

2. J. B. BURY, *Causes of the survival of the Roman Empire in the East*, dans *Selected Essays*, Cambridge, 1930, pp. 231-242.

De cette façon, l'empire d'Orient, grâce à son système de défense et à son jeu diplomatique subtil, qui visait à dresser les barbares les uns contre les autres, a su les détourner vers l'Occident dépeuplé, appauvri et abandonné à son sort. Grâce enfin à ses assises culturelles et politiques, il a pu absorber les barbares qui pénétrèrent sur son territoire et qui ont fourni de la main-d'œuvre agricole et des soldats pour les armées impériales dans les rangs desquelles ils ont souvent combattu contre leurs frères<sup>1</sup>. Ainsi, tandis que l'empire d'Occident, avec Rome, sa capitale, succombait aux barbares qui se partagèrent son territoire en 476, l'empire d'Orient sortit de l'épreuve qui secoua l'Europe aux III<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> siècles, avec son intégrité territoriale quasiment intacte et avec une personnalité nationale et politique élaborée.

L'empire d'Orient devient dorénavant le bastion de la chrétienté et le refuge de la culture gréco-romaine : face à Rome dévastée par les barbares, Constantinople devient le centre du monde civilisé, la seule capitale de l'Empire romain : seuls ses empereurs pourront légitimement porter le titre d'empereur, sous-entendu des Romains, son patriarche verra son rang s'élever à celui de pape, il pourra sans conteste être qualifié d'œcuménique. Constantinople seule sera la ville-reine, la ville par excellence<sup>2</sup>, tandis que Rome, détruite et barbarisée, se soumet à Constantinople : elle se

1. Le meilleur représentant de cette politique de tolérance à l'égard des barbares reste THÉMISTIOS, cf. son *Discours*, n° XVI, Hildesheim, éd. W. Dindorf, 1961, pp. 251 sq.

2. Sur les rapports entre Rome et Constantinople, cf. F. DÖLGER, *op. cit.* ; à noter que Constantinople est désignée aussi comme « Reine de toutes les villes et du monde entier » (Constantin PORPHYROGÈNE, *De Thematibus*, éd. A. Pertusi, pp. 84, 85), comme « la patrie de l'humanité » (ZÉPOS, *Jus Graecoromanum*, I, p. 33), comme « la Bienheureuse » (*Chronicon Paschale*, éd. Bonn, p. 712) comme « l'Œil de la foi chrétienne » (L. STERNBACH, *Analecta Avarica*, dans *Actes de l'Acad. de Charcow*, 1900, p. 304) sans parler de ses qualificatifs fréquents de « Nouvelle Rome » et de « Nouvelle Jérusalem » (ou « Nouvelle Sion ») : on conviendra que ces noms révèlent les fondements de l'idéologie de l'Etat byzantin, dès sa création ; on remarquera que Constantinople n'a point revendiqué le titre de « Nouvelle Athènes ».

souviendra de son ancienne gloire, de ses titres et de sa primauté quand l'Occident barbare, qu'elle aura christianisé, aura la force de s'élever contre Byzance pour lui revendiquer, dans un nouveau monde, la suprématie. Entre-temps, des siècles obscurs attendent l'Occident, de longs efforts pour sa survie et son maintien attendent l'Orient. Renfermée dans des frontières constamment menacées, appauvrie et épuisée à la longue par les guerres que lui livrent sans cesse les barbares au nord (maintenant les Avaroslaves et les Bulgares) et les Perses sassanides en Orient, Byzance sera contrainte de réviser sa politique et de modérer ses ambitions. La diplomatie, l'organisation militaire et administrative, l'orientation intellectuelle et les aspirations spirituelles, bref la vie et l'histoire entières de l'Empire romain d'Orient, de Byzance, seront dorénavant animées par deux principes opposés et contradictoires : l'un, réaliste et oriental, qui veut à tout prix le maintien du territoire resté romain et l'évolution dans ses frontières des populations byzantines, l'autre, idéaliste et occidental, qui aspire à la reconquête sur les barbares de l'Occident romain et au retour des frères soumis au sein de la grande nation romaine. Le rêve de la grande idée universelle incarné maintenant dans la « reconquista » de l'ancien monde romain, s'opposera dorénavant à la politique sage et conservatrice qui exige l'abandon définitif de ce qui était déjà perdu et la consolidation de l'Empire dans sa partie orientale, source de sa prospérité et base de sa force militaire. Chacune de ces deux politiques différentes compte des partisans fervents : elles divisent les hommes d'Etat, elles passionnent le peuple constantinopolitain, les dèmes, dont les troubles menacent souvent les empereurs, elles se manifestent dans les diverses formes de la vie intellectuelle et artistique et aussi étrange que cela puisse paraître, elles se trouvent à l'origine des grands conflits religieux qui ont souvent secoué l'Empire et qui, vus de l'extérieur, ressemblent aujourd'hui à de vaines « querelles byzantines ».

On comprend ainsi pourquoi ceux qui abordent l'étude du phénomène complexe de l'art byzantin, posent le pro-

blème des origines de la création artistique à Byzance par l'alternative : « Rome ou Orient »<sup>1</sup> ; les uns soulignent l'influence de l'Antiquité gréco-romaine, les autres ne voient que l'Orient, hellénistique ou non, comme source d'inspiration des créateurs byzantins. L'historien ne peut que se tenir à l'écart de cette conception sommaire du phénomène byzantin : la vraie explication de la complexité historique de Byzance réside, si l'on veut énoncer le problème d'une manière schématique, dans la formule : « Constantinople avec Rome, ou Constantinople sans Rome », dans la mesure, bien entendu, où Constantinople désigne l'Orient et Rome l'Occident romain. Les divers empereurs qui se sont succédé sur le trône de Byzance ont embrassé, chacun selon son origine, ses traditions et son tempérament, l'une des deux parties de cette formule : ils ont, de ce fait, orienté la politique et l'effort de l'Empire, soit vers l'offensive et l'expansion territoriale, avec la devise : « L'Empire romain est universel », soit vers la défensive et l'organisation intérieure avec le mot d'ordre : « L'Empire chrétien est notre patrie, défendons-le contre les infidèles. » Le règne de Justinien I<sup>er</sup> marque l'apogée de l'idée impériale romaine, tandis que l'iconoclasme s'érige comme le fervent défenseur de l'idée orientale : chacun de son côté souleva des réactions qui ont secoué Byzance. Quoi qu'il en soit, la guerre dans ses frontières ou hors de ses frontières reste de toute façon le sort de l'empire d'Orient. On comprend pourquoi son histoire paraît être celle d'un Empire militaire et chrétien, où pendant plus de mille ans l'empire des militaires — avec à sa tête l'empereur « image vivante du Christ » — s'exerce, malgré quelques défaillances, sur l'Etat, sur l'Eglise et sur le peuple byzantin. Tout au long de l'histoire de Byzance, l'armée veut rester dépositaire des valeurs politiques et historiques de l'Empire ; c'est de ce point de vue que

1. Titre de l'ouvrage de J. STRZYGOWSKIJ, *Rom oder Orient*, qui posa le problème ; sur l'art protochrétien, cf. en dernier lieu, A. GRABAR, *Le premier art chrétien (200-395)*, « L'univers des formes », Paris, 1966.

Byzance est l'unique héritière de la Rome impériale, et que pendant une longue période de sa vie elle resta un Etat sans pouvoir devenir une nation<sup>1</sup>.

### 3. LES RÊVES UNIVERSALISTES : LES EFFORTS DE JUSTINIEN I<sup>er</sup> ET D'HÉRAKLEIOS

Le VI<sup>e</sup> siècle est marqué par la poursuite obstinée de la grande idée romaine : ce rêve éternel fut enfin, sous Justinien, une réalité tangible. Constantinople avait réussi à reconquérir l'ancien monde romain, à rétablir sous son égide l'*imperium romanum* dans ses anciennes frontières et à faire régner dans le monde la *pax romana*, signe de son hégémonie universelle. Les Barbares (Ostrogoths, Visigoths, Vandales), étaient refoulés de l'Italie, de la plus grande partie de l'Espagne et de l'Afrique, les Perses respectaient les traités conclus avec Byzance, les peuples rebelles et indociles d'Arabie reconnaissaient l'autorité impériale, les Goths de Crimée étaient contraints au calme, la frontière du Danube semblait infranchissable. La Méditerranée et le Pont-Euxin étaient devenus des lacs byzantins. Constantinople, sise à leur carrefour, régnait sur les mers, sa population accumulait les richesses que le contrôle de la navigation et du commerce lui procurait tandis que ses empereurs organisaient l'Etat universel qu'était alors Byzance sur de nouvelles bases. Le gouvernement central, installé à Constantinople fut renforcé ; des *logothésia* (ministères) responsables de l'économie, des finances et de l'armée impériale furent créés ; une entreprise législative sans précédent s'acheva avec la codification du droit sous tous ses aspects — la justice acquiert ainsi l'instrument dont se servira Byzance jusqu'à la fin de sa vie et qu'elle transmettra à l'Europe des Temps modernes — ; l'Eglise enfin, après

1. Pour une analyse systématique des problèmes de cette époque, cf. mon article, l'Empire byzantin : Formation, Evolution, Décadence, dans *Les Grands Empires*, Recueils de la Société Jean-Bodin, Bruxelles, 1973, pp. 181-198.

son triomphe final contre le paganisme — les païens furent exterminés par Justinien et l'école d'Athènes fut fermée — prend son caractère rigoriste. La foi et la loi sont au service du roi, la monarchie absolue est installée et établit son origine divine : l'empereur est désigné comme « basileus nommé par le Christ », Dieu lui donne son prestige et le contrôle de l'Etat. Constantinople règne et gouverne à la fois : la splendeur impériale s'inscrit dans de grandioses monuments (les églises de Sainte-Sophie, de Saints-Serge et Bacchus, de Sainte-Irène)<sup>1</sup> tandis que des provinces éloignées voient s'installer sur leur territoire de nouvelles formes administratives à fort caractère militaire ; leurs villes sont l'objet de la sollicitude impériale : Thessalonique avec Saint-Démétrius, Ravenne avec Saint-Vital et les basiliques de Saint-Appolinaire, splendidement recouvertes de marbres polychromes et de mosaïques resplendissantes, rivalisent avec Constantinople. Les monuments de Rome, redevenue byzantine et mise sous des papes orientaux (grecs et syriens), n'ont rien à envier à ceux des hauts lieux de la chrétienté orientale, ceux des Lieux saints, du mont Sinaï et d'Ephèse<sup>2</sup>. D'importantes constructions d'utilité publique, aqueducs, bains, palais administratifs, ornent les grandes villes de l'Empire qui ont un caractère urbain et cosmopolite marqué tandis que tout au long des vastes frontières byzantines s'érige une ligne ininterrompue de forteresses, foyers des colonies militaires, noyaux de nouvelles villes. Enfin, un riche réseau routier, savamment tracé et régulièrement entretenu, unit Constantinople à ses provinces extérieures des trois continents : il est sillonné par les armées impériales, et constamment fréquenté par les marchands qui

1. Les particuliers participent à l'œuvre de construction : Saint-Polyeucte, une des plus importantes églises de Constantinople au VI<sup>e</sup> siècle, est la fondation d'une riche aristocrate.

2. Sur les réalisations du règne de Justinien I<sup>er</sup>, cf. Ch. DIEHL, *Justinien et la civilisation byzantine au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1901 ; A. GRABAR, *L'âge d'or de Justinien. De la mort de Théodose à l'Islam*, « L'univers des formes », Paris, 1966 ; et en dernier lieu, R. BROWNING, *Justinien and Theodora*, Londres, 1971.

transportent les biens de l'Orient à Byzance et même vers l'Occident lointain, en faisant circuler dans le monde barbare le nomisma byzantin, le dollar du Moyen Age d'après l'expression de Lopez<sup>1</sup>. Sur la pièce d'or byzantine, le fameux « besant », qui n'a jamais été arrêté par des frontières, le monde contemplait l'empereur byzantin en tenue militaire, couronné par le Christ ou la Vierge, image de l'origine divine de son pouvoir, accompagné de l'ange, symbole de victoire et de protection divine, et tenant dans une main le globe crucigère montrant l'universalité byzantine, et dans l'autre le *labarum* ou le sceptre cruciforme, symbole du pouvoir romain et chrétien sur le monde. Avouons que rien ne pouvait mieux et d'une manière plus frappante enseigner aux peuples et aux nations les principes de l'idéologie qui animaient Byzance : l'univers civilisé, l'œcumené, appartenait à l'empereur byzantin, l'« élu », le « protégé » de Dieu, le successeur des empereurs romains ; Justinien I<sup>er</sup> avait en effet réalisé cette idée grandiose, il fut le premier empereur byzantin à se représenter sur le nomisma avec le globe crucigère à la main<sup>2</sup>.

Toutefois l'âge d'or de l'époque justinienne, grand par ses réalisations, fut, comme à l'accoutumée, de courte durée. L'Empire connaîtra bientôt des revers qui bouleverseront ses frontières, modifieront son caractère de puissance internationale, et obligeront son empereur à modérer ses prétentions universalistes.

A la mort de Justinien le Grand (565), l'Etat, comme le précise Procope dans son *Histoire secrète*<sup>3</sup>, était ruiné par les entreprises militaires incessantes et par la politique mégalomane de l'empereur, qui fut toutefois le dernier grand

1. R. S. LOPEZ, The Role of Trade in the Economic Readjustment of Byzantium in the seventh Century, dans *Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, pp. 67-85, où on trouve des réflexions sur la continuité de l'économie monétaire à Byzance, et la bibliographie antérieure.

2. Cf. A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1932 ; à noter que, sous Justinien, Byzance est désignée comme « Etat universel » (MIGNE, *Patr. Gr.*, 86, Agapètos, Conseils à Justinien, col. 1163 sq.).

3. *Historia Arcana*, éd. Hauray.

empereur romain. La dépréciation de la monnaie d'or (le nomisma) s'ensuivit, l'agitation du peuple constantinopolitain témoigna du mécontentement général, les armées impériales épuisées par les longues guerres menées outre-mer (Afrique et Italie) et inspirées par la politique de l'idée impériale romaine, s'avérèrent incapables d'assurer la défense du pays, menacé sur toutes les frontières. Le flot des Avaroslaves forcera bientôt les frontières du Danube, et les Bulgares installés en deçà du fleuve créeront leur Etat, le premier Etat barbare installé sur le sol byzantin. Les forces impériales subiront de lourdes défaites devant les Perses qui envahissaient les provinces de l'Orient, entraient triomphalement en Palestine et campaient en même temps que les Avars devant les murailles de Constantinople, sauvée, comme le veut la légende, par l'intervention miraculeuse de sa protectrice, la Sainte Vierge. L'hymne « acathiste », attribué à Romain le Mélode, chef-d'œuvre de l'hymnographie byzantine, se veut la voix d'un peuple levé pour remercier son sauveur, la Vierge, appelée pour la circonstance « stratège invincible ». L'empereur Hérakleios organisa la réaction byzantine : il mobilisa une grande armée nationale, refoula les Barbares du Nord, proclama la « croisade » contre les Perses qui occupaient les Lieux saints, entra dans Jérusalem dévastée par l'ennemi, pénétra dans l'Empire perse et détruisit Ctésiphon, sa capitale, et enfin en 630, ramena lui-même triomphalement à Jérusalem la Vraie Croix, ce qui signifiera que sa victoire est celle de la chrétienté et lui donnera ainsi le droit au titre de « Nouveau Constantin »<sup>1</sup>. Enfin la destruction finale de la puissance perse par les armées byzantines permit à Hérakleios d'accaparer le titre de « Basileus » auparavant porté par les souverains sassanides ; il figure dorénavant dans la titulature impériale, à côté de celui d'*autocrator*-

1. Sur la signification de la politique d'Hérakleios, cf. P. LEMERLE, Quelques remarques sur le règne d'Héraclius, dans *Studi medievali*, 3<sup>e</sup> série, I, 2, 1960, pp. 347-361.

*imperator*. Bref, tout témoignait de l'établissement d'un Empire chrétien romain en Orient ; le *dominium* romain s'établissait pour la première fois dans cette partie du monde ; ce haut fait dépassait même les rêves romains d'antan. On comprend pourquoi le renom d'Hérakleios obscurcit celui de Justinien, et même de Constantin ; sa légende survécut longtemps chez les populations des contrées qui ont connu ses exploits, des textes de l'époque des croisades, occidentaux et turcs, en témoignent<sup>1</sup>.

Dans ce climat de liesse nationale créé par les réussites d'Hérakleios, rien ne permettait de penser que l'agitation, provoquée par quelques Arabes indociles dans les lointaines provinces du Sud, pouvait compromettre la grandeur byzantine et mettre même en danger l'existence de l'Empire ; pourtant, c'est précisément la défaite des armées impériales à Yarmouk (en 637), du vivant d'Hérakleios, qui ouvrit la route à la conquête arabe ; ses succès foudroyants montreront la précarité de l'équilibre établi entre les prétentions universalistes de Constantinople et les aspirations séparatistes profondes des populations orientales, équilibre qu'on croyait pourtant inébranlable après la « geste » d'Hérakleios.

Quoi qu'il en soit, avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle les Arabes auront créé leur Califat sur le sol même de l'Empire, à Damas, ils profiteront de l'appui des populations byzantines de Syrie pour construire des flottes, ils entreprendront des *cursa* et des *razzia* réguliers contre le territoire byzantin, ils feront, enfin, leur apparition devant la ville impériale, qu'ils assiègeront par mer et par terre, en menaçant l'être même de l'Empire, après avoir bafoué son prestige<sup>2</sup>. La réaction byzantine se fera au nom d'une idéologie nouvelle,

1. Echos de l'aspect épique du règne d'Hérakleios, dans Giorgio di PISIDIA, *Poemi*, I. *Panegirici epici*, a cura di A. Pertusi : Studia Patristica et Byzantina, 7. Heft, Ettal, 1960 ; sur la légende d'Hérakleios, empereur invincible, cf. Michel CHONIATE, éd. S. Lampros, p. 354 ; sur le qualificatif de « Nouveau Constantin », cf. *Chronicon Paschale*, éd. Bonn, p. 712.

2. Sur les progrès arabes, cf. Hélène AHRWEILER, L'Asie Mineure et les invasions arabes, dans *Revue historique*, t. 227, 1962, pp. 1-32 ; de la même, *Byzance et la mer*, Paris, 1966.

son apparition et son application marquent un tournant décisif dans l'histoire de l'Empire. On ne pourra pas comprendre sa signification, ni mesurer sa portée, si l'on ne se souvient des raisons qui expliquent l'étonnante réussite arabe ; impulsion donnée par l'idée de la guerre sainte aux combattants de l'Islam, épuisement du monde romain consécutif aux guerres permanentes, mais aussi, et, peut-être, surtout, collaboration avec l'ennemi extérieur des populations orientales : les traditions ethniques et les aspirations spirituelles les différenciaient du monde gréco-romain qui gouvernait Constantinople et donnait à la politique impériale une orientation conforme à ses propres intérêts<sup>1</sup>. Ce sont là des faits qui expliquent, et qui justifient dans une certaine mesure, la perte des provinces orientales de l'Empire, foyer permanent des controverses religieuses qui avaient secoué Byzance, et qui étaient toutes finalement résolues, selon les vœux de Constantinople, de son Eglise et de son empereur. Il est normal de constater que la nouvelle idéologie byzantine fournira les arguments de la riposte à une situation devenue préoccupante et même menaçante ; pour cela, elle tiendra compte des défaillances de la politique impériale passée, vis-à-vis de laquelle elle prendra, de plus en plus, ses distances.

1. H. GRÉGOIRE, Mahomet et le monophysisme, dans *Mélanges Ch. Diehl*, t. I, Paris, 1930, pp. 107 sq.

## CHAPITRE II

# Le nationalisme

### I. LE POIDS DE LA RÉALITÉ : L'ICONOCLASME

La nouvelle orientation politique et idéologique domine la période qui s'étend du début du VIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'au milieu du IX<sup>e</sup> : cette période est connue sous le nom trompeur d'iconoclasme : en effet la querelle des images ne constitue, à notre avis, qu'un aspect extérieur, je dirais même un simple prétexte, des mutations et des convulsions profondes qui ont mis à l'épreuve l'Empire byzantin, son Etat, son Eglise, et sa société, pendant plus d'un siècle.

Les orientations politiques des empereurs iconoclastes, des empereurs dits Isauriens, bien que le fondateur de la dynastie, Léon III (717-741), fût originaire de Germanicée (Arménie) et non d'Isaurie, peuvent être définies comme réalistes et populaires. En ce qui concerne la politique intérieure, on constate un désir accentué de justice sociale et un souci de protéger les faibles contre les exactions des puissants. L'*Ecloga*, le recueil de lois publié par Léon III, est né de l'effort déployé par cet empereur pour rendre les lois et le droit, « devenus incompréhensibles pour le peuple et plus particulièrement pour les provinciaux », accessibles à tous ; le résultat de cet effort de simplification d'une législation savante et sur de nombreux points périmée, représente l'ensemble de l'œuvre législative des Isauriens, qui restera en vigueur jusqu'à l'entreprise des empereurs macédoniens, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle, jusqu'à la rédaction des *Basiliques*, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. L'*Ecloga*,

née donc du souci de servir les plus simples des citoyens, montre par son contenu que les lois byzantines pouvaient être, et qu'à ce moment elles sont, au service des plus faibles, économiquement et socialement parlant. L'esprit de justice sociale, qui anime la longue introduction de l'*Ecloga* attribuée à Léon lui-même, est de ce point de vue particulièrement significatif ; indiscutablement ce préambule constitue le meilleur manifeste de politique sociale jamais laissé par un empereur byzantin ; « De tous les biens, déclare Léon, j'ai choisi la justice » ; l'empereur constate que seul l'exercice de la justice sur terre est conforme à la volonté divine, il engage « ceux qui en sont chargés à s'abstenir de toute passion, et à prononcer leur jugement conformément aux exigences de la vraie justice qui ne méprise pas les pauvres et ne laisse point impunis les puissants », il invite enfin les juges « à servir l'égalité et la justice » et à se souvenir que « Dieu abhorre ceux qui ont deux poids et deux mesures<sup>1</sup> ».

L'objectif poursuivi par Léon III en publiant l'*Ecloga* et les idées longuement développées dans son préambule, ne laissent aucun doute sur les orientations de la politique iconoclaste ; elles se résument comme suit :

Prendre soin du menu peuple, le protéger contre les puissants car, comme le précise explicitement Léon III, telle est la volonté de Dieu, et parce que c'est ainsi que les Byzantins pourront « avec l'aide divine se défendre contre leurs ennemis » ; en d'autres termes le slogan : « Avec Dieu, pour les pauvres et les opprimés, et pour la défense de la patrie », constitue le fond de la politique iconoclaste qui dictera la nouvelle idéologie byzantine et dont le but sera justement de créer la solidarité nationale qui permettra de faire face efficacement à la menace extérieure, notamment les invasions arabes en Orient et les incursions slaves en Occident.

La justice sociale se présente comme le ciment de cette

1. Introduction de l'*Ecloga*, éd. A. Monferratos, pp. 2 sq. A noter que l'introduction de l'*Ecloga* est présentée comme préambule de l'*Epanagôgè* (œuvre postérieure de plus d'un siècle) dans le manuscrit édité par MIGNÉ, *Patr. Graeca*, t. 113, col. 453 sq.

solidarité ; elle est conçue pour rallier les couches déshéritées de la société byzantine, notamment les populations rurales de l'intérieur du pays, négligées jusqu'alors par Constantinople, absorbée par ses projets universalistes que ses élites gréco-romaines lui dictaient. Dorénavant toute politique conforme aux intérêts des populations urbaines, commerçantes et industrielles, des régions maritimes, c'est-à-dire toute politique étrangère et indifférente aux préoccupations des populations rurales, tenues jusqu'alors à l'écart de la civilisation gréco-romaine et des avantages qu'elle procurait à ses adeptes, devait être abandonnée : la grande idée romaine avait touché à son terme, l'Empire était dorénavant appelé à défendre les intérêts de ses propres défenseurs : c'est seulement dans ce sens qu'on peut comprendre le vaste mouvement politique, militaire et social déclenché par l'instigateur de l'iconoclasme, par Léon III, celui-là même qui promulgua l'*Ecloga* et dicta les principes qui l'animent. Mais faut-il rappeler qu'au début du VIII<sup>e</sup> siècle la situation avait radicalement changé pour l'Empire dont la capitale avait failli être enlevée par les Arabes en 717 ?

Soulignons quelques faits qui éclairent la politique iconoclaste et ses orientations. Déjà avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle les flottes arabes sillonnaient les mers byzantines (seul le Pont-Euxin resta hors de leur rayon d'action), dévastant avec leurs « *cursa* » annuels le littoral et les îles, provoquant le dépeuplement des régions maritimes, mettant à sac des villes jadis prospères, entravant toute activité commerciale, et enfin conduisant les armées musulmanes devant Constantinople, sauvée par le feu grégeois dont la technique fut mise au point précisément face au danger créé par les flottes arabes<sup>1</sup>. A l'Orient bouleversé par la conquête arabe, l'Occident byzantin présentait le visage de la désolation, provoqué par les incursions slaves et par les agressions

1. Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer*, Paris, 1966 (notamment la première partie).

des Bulgares qui après avoir réussi, avant la fin du siècle précédent (679-680), à créer leur Etat en deçà du Danube, infligèrent de lourdes défaites aux armées impériales. Les campagnes balkaniques étaient submergées par le flot slave, qui manifesta sa présence jusqu'au lointain Péloponnèse, tandis que la population indigène cherchait refuge dans les villes qui, encerclées par les Slaves, étouffaient progressivement sous leur pression. En quelques mots, l'infiltration slave non seulement bouleversa les conditions de vie et le caractère ethnique — du moins momentanément — de l'Occident byzantin, mais elle mit aussi et pour longtemps ces régions dans l'impossibilité de secourir l'Empire et de participer à son effort pour faire face au progrès arabe devenu menaçant en Orient<sup>1</sup>.

Dans ces conditions, il devenait de plus en plus évident que le salut de l'Empire dépendait uniquement des populations rurales de l'intérieur de l'Asie Mineure, la conquête arabe étant arrêtée devant la chaîne du Taurus, aux portes Ciliciennes : l'Empire chercha normalement à gagner à sa cause les populations dont l'attachement et la fidélité pouvaient contribuer à sa survie ; nul doute que la politique iconoclaste, violemment opposée à tout ce qui rappelait la civilisation gréco-romaine et l'idéologie d'antan, pouvait réconcilier avec Constantinople les populations rurales d'Asie Mineure orientale, élevées dans le dépouillement, vivant de la terre qu'il fallait maintenant défendre contre l'envahisseur, et influencées dans leurs pratiques religieuses par la rigueur des sectes aniconiques, toujours florissantes dans ces régions. Disons simplement que sous cette lumière l'iconoclasme se présente, non point comme une nouvelle orientation politique, mais comme un changement radical, dicté par la nécessité : créé pour faire face au danger arabe en Orient, l'iconoclasme disparut normalement avec lui ; son passage laissa toutefois des traces dans les esprits qui

1. D. ZAKYTHINOS, *La grande brèche dans la tradition de l'Hellénisme*, dans *Mélanges Orlandos*, Athènes, 1966, III, pp. 300-324.

ont profondément, et pour longtemps, marqué la vie, la société et même les institutions de Byzance.

Quoi qu'il en soit, on peut dire d'une manière un peu schématique que l'iconoclasme marque pour Byzance la rupture avec la tradition gréco-romaine, dans tous ses aspects. Cette rupture qui représente, on l'imagine aisément, une profonde mutation du monde byzantin, se manifeste de plusieurs façons. Par le déclin de la vie urbaine, par exemple ; le terme désurbanisation ou plutôt ruralisation de l'Empire utilisé pour décrire ce phénomène n'est nullement exagéré pour l'époque<sup>1</sup>. Par la désaffection pour toute vie intellectuelle<sup>2</sup> et dans le dépouillement des formes artistiques qui s'explique, par ailleurs, par les exigences aniconiques de l'art iconoclaste ; et enfin, ce qui est important pour notre étude, par l'abandon de toute prétention universaliste de la part de l'Empire, dont le souci majeur est maintenant l'organisation de sa propre défense.

Adossée au précipice, Byzance connaîtra, grâce à la politique iconoclaste, le sursaut national qui lui assurera sa survie ; mais ceci par des sacrifices et des abandons qui engendreront une rancœur qui nourrira, nous le verrons, le courant qui s'opposera à l'iconoclasme. Pour le moment, et pour plus d'un siècle, l'effort national se confond avec l'œuvre des empereurs iconoclastes. Il convient de l'examiner d'une manière particulière, afin de voir ses conséquences sur les mentalités et les idéologies de l'époque.

## 2. LE NATIONALISME BYZANTIN

Le VIII<sup>e</sup> siècle s'ouvre pour les populations restées byzantines dans un climat de détresse et de misère. L'Etat en danger se fie de plus en plus à son armée, seul gage de

1. D. ZAKYTHINOS, *Die byzantinische Stadt (Berichte zum XI. inter. Byzantinisten-Kongress, V, 3)*, Munich, 1958 ; cf. aussi le rapport de E. KIRSTEN, sous le même titre.

2. P. LEMERLE, *L'humanisme byzantin*, Paris, 1972.

son salut, l'armée accapare normalement de plus en plus l'appareil de l'Etat : elle lui impose ses vues et ses volontés, elle commande à son fonctionnement ; les nombreuses révoltes de cette époque qui ont conduit sur le trône les élus de divers contingents militaires, en témoignent. Comme corollaire à cette situation, les bureaux et le barreau de Constantinople, toujours entre les mains de personnes formées d'après les anciennes normes et éduquées dans le respect de la tradition gréco-romaine, perdent progressivement de l'importance au profit des provinciaux et des militaires : le souci de Léon III de simplifier la législation et d'alléger les procédures judiciaires et la justice en apporte la preuve.

Cette militarisation du pays, de sa société, de ses institutions, qui semble un processus quasi normal pendant les périodes de désarroi national, constitue à notre avis la conséquence la plus significative de la nouvelle orientation politique et idéologique de l'Empire byzantin, qui fut inaugurée par les empereurs iconoclastes, mais qui leur survivra de longues années : elle met en relief la mobilisation des forces nationales pour la survie de la patrie en danger.

Plusieurs aspects de la vie et des institutions byzantines témoignent de la profondeur du phénomène que nous désignons comme « militarisation de l'Empire byzantin » : on constate ses effets dans les mœurs ; rappelons, par exemple, que les familles militaires, non seulement possèdent argent et pouvoir (ce sont des *dynatoi*, le terme signifiant, en grec byzantin, puissants et riches à la fois), mais sont aussi entourées du respect général ; il est significatif que ce soit justement à cette époque que commence l'usage des noms de famille : ceux que les sources nous ont conservés sont presque uniquement des noms des familles militaires, l'armée étant ainsi à l'origine de l'aristocratie byzantine, fière des exploits de ses ancêtres<sup>1</sup> ; rappelons, à ce propos,

1. Intéressante la mention des « citoyens archaïogénéis » (d'ancienne souche) dans Théophane, éd. de Boor, p. 383 ; plusieurs travaux sur l'aristocratie byzantine publiés dans la revue soviétique *Viz. Vremennik* pendant ces dernières années sont dus à A. KAZDAN.

que Byzance n'a jamais connu une noblesse héréditaire telle que nous la connaissons en Occident, ce qui prouve la force du gouvernement central de l'Etat byzantin, force qui se maintiendra tout au long de la vie de l'Empire.

Plus particulièrement la militarisation du pays se laisse saisir dans l'aspect qu'acquirent pendant cette période les villes byzantines : ce sont maintenant des agglomérations d'importance plutôt modeste, à l'exception, bien entendu, de Constantinople, qui n'a jamais cessé d'être la ville par excellence, qui reste toujours la plus importante du Moyen Age ; les villes sont naturellement ou artificiellement fortifiées — il est symptomatique que plusieurs villes de cette époque soient construites en des endroits escarpés et d'accès difficile ; elles servent de refuge aux populations rurales des alentours, et abritent en permanence des garnisons plus ou moins importantes ; elles sont pratiquement toutes désignées comme « castra » (forteresses), ce terme, et ceci est particulièrement éloquent, remplace progressivement celui de « polis » ; il finit par signifier en grec byzantin la « ville »<sup>1</sup>.

Toutefois la militarisation du pays apparaît clairement dans toute son ampleur et sa splendeur dans le fonctionnement de l'appareil étatique et dans les rouages de toute l'administration ; en un mot, elle imprègne toutes les institutions qui gèrent les rapports des citoyens et de l'Etat, et elle impose ses principes dans toutes les hiérarchies établies à l'intérieur des multiples administrations byzantines. Elle est le résultat du nouveau régime provincial, mis maintenant en place ; le régime des « Thèmes » (le terme signifie « rassemblement », sous-entendu, de soldats), qui vivra, avec quelques modifications légères, jusqu'à la fin de l'Empire. Le régime des thèmes constitue indiscutablement la mainmise des militaires sur l'appareil de l'Etat ; c'est de toute façon une

1. Hélène AHRWEILER, Problèmes de la géographie historique de l'Empire byzantin, dans *Proceedings of the XIIIth inter. Congr. of Byz. Stud.*, Oxford, 1967, pp. 465 sq.

invention purement byzantine, qui éloigna l'Empire de la tradition administrative romaine.

Selon le régime des « thèmes », développé et généralisé par les empereurs iconoclastes, tout le territoire national fut divisé en districts militaires, « les thèmes » (signifiant provinces et circonscriptions administratives) mis sous le commandement d'un officier supérieur, le stratège, considéré comme le représentant de l'empereur : il réunit en effet, entre ses mains tous les pouvoirs, civils et militaires, dans sa circonscription. Il a sous ses ordres un contingent militaire (lui aussi désigné sous le terme de « thème »), composé, ceci est important et nouveau, de soldats recrutés sur place et équipés par les moyens fournis par les populations de la circonscription ; il est, autrement dit, normalement chargé de la défense de sa région, de son propre pays. Nous avons là, me semble-t-il, la mesure la plus significative de l'esprit de la nouvelle réforme : constituer une armée nationale, entretenue par une contribution générale, rompre avec les armées coûteuses et incertaines, en ce qui concerne leur fidélité, des mercenaires, bref, insuffler l'esprit de responsabilité collective pour tout ce qui concerne la défense du pays, et créer même, comme cela fut à la longue le cas, un esprit national d'autodéfense<sup>1</sup>.

Il est évident que cette armée nationale est animée par des valeurs autres que celles qui dominaient chez les soldats mercenaires d'antan. La nouvelle armée byzantine, composée de citoyens de toute condition, des plus pauvres aux plus riches, et chargée de la défense de son propre pays, n'est point attirée par le gain : il est significatif qu'il ne soit plus question des revendications des soldats concernant le paiement et le taux de leur solde, tellement fréquentes pendant l'époque précédente ; cette nouvelle armée n'est pas au service de la politique expansionniste dictée par l'idée universaliste romaine, mais beaucoup plus modeste-

1. Sur la signification et la portée du régime des « thèmes », cf. Hélène AHRWEILER, *Les structures administratives de l'Empire byzantin*, Londres, Variorum Reprints, 1971 (L'administration provinciale aux IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles).

ment, et avec une beaucoup plus grande résolution, elle mène la lutte pour le salut de la patrie. Byzance se détourne ainsi de la grandiose idée romaine, pour embrasser celle de la défense du sol natal, du pays de ses soldats, convoité par des adversaires, qui sont les ennemis de l'Etat et de la foi des Byzantins ; qui sont, autrement dit, les ennemis de la nation byzantine, née du danger que les infidèles, les Arabes, ont fait peser sur l'Empire.

Le nationalisme byzantin se présente ainsi comme un vaste mouvement de solidarité qui unit des populations d'origine ethnique et de condition sociale différentes, mais toutes également résolues à faire face à l'épreuve commune, c'est-à-dire, au danger qui menaçait à la fois leur Etat et leur foi : la solidarité chrétienne est maintenant confondue avec la solidarité nationale, elle seule peut dissiper le malaise et redonner aux hommes et à l'Etat la dignité et le prestige bafoués par les infidèles. Comme d'habitude, le nationalisme byzantin fut, lui aussi, la réaction, justifiée et chargée de toutes les vertus, d'un Etat et d'un peuple en position de faiblesse, mais résolu à recouvrer leur grandeur d'antan : l'unité nationale était la condition indispensable pour atteindre cet objectif, elle fut réalisée à Byzance grâce à la solidarité chrétienne<sup>1</sup>.

Un texte, dû encore une fois à une plume impériale, le traité sur l'art de la guerre (les tactiques) de l'empereur Léon VI le Sage<sup>2</sup>, montre d'une manière explicite le développement et la diffusion de cette idée maîtresse ; à savoir, l'identification du salut de la nation byzantine avec le salut de la chrétienté, idée qui a été élaborée pendant la longue lutte contre les infidèles, résolument entreprise et victorieusement menée par les empereurs iconoclastes. Léon VI, inspiré sans doute des traités militaires des époques précédentes, accorde dans son œuvre une attention particulière

1. Le livre de C. TIPTON, *Nationalism in the middle ages*, New York, 1972, ne m'a pas été accessible.

2. Ed. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 107.

à l'entretien du bon moral des armées en campagne ; à cet effet il conseille vivement l'utilisation des chants, patriotiques dirions-nous aujourd'hui, composés par des poètes accompagnant dans ce but les armées en campagne ; il recommande en outre aux commandants de haranguer les soldats avant tout engagement ; aux poètes et aux commandants il signale enfin les thèmes, les sujets, qu'ils doivent exploiter, afin de toucher le plus profond de l'âme des combattants, d'exalter leur courage et d'exciter leur bravoure : Léon VI, ainsi, nous a légué involontairement un superbe manifeste de patriotisme qui est en vérité le manuel des valeurs nationales byzantines. Ce texte, dont nous donnons ci-dessous quelques extraits, rend superflu tout commentaire sur le contenu du nationalisme, sentiment qui animait à l'époque tout Byzantin : « Que les cantatores (les compositeurs) rappellent avant tout la récompense qui accompagne la foi en Dieu, les bienfaits accordés par l'empereur, et les succès précédents. Mais surtout qu'ils soulignent que le combat à engager est une lutte pour Dieu, pour l'amour de Dieu, et pour toute la nation, et avant tout pour nos frères, qui sont sous le joug des infidèles, pour nos enfants, nos femmes et notre patrie ; qu'ils n'oublient pas de rappeler que la mémoire de ceux qui sont tombés pour la liberté de nos frères reste éternelle, et que la guerre est contre les ennemis de Dieu. » Et plus loin, dans les conseils que Léon VI adresse aux commandants, il leur rappelle « qu'ils doivent être prêts à sacrifier leur vie pour la patrie et la foi droite des chrétiens, de même que leurs hommes qui, au cri de « La croix vaincra » combattent, tels les soldats du Christ, Notre Seigneur, pour les parents, pour les amis, pour la patrie et pour l'ensemble de la nation chrétienne »<sup>1</sup>. Peut-on décrire mieux le fondement du nationalisme byzantin, son contenu, sa force, son impact sur les officiers et les soldats, issus maintenant, ne l'oublions pas, de toutes les couches de la société byzantine ?

1. *Ibid.*, col. 828 sq., 949 sq.

Quoi qu'il en soit, le nationalisme byzantin marqua la mobilisation des efforts de tout un peuple pour le salut de sa patrie, en l'occurrence de la patrie byzantine, identifiée maintenant à l'ensemble de la communauté chrétienne. C'est cette idée majeure, la correspondance de la nation byzantine avec la nation chrétienne, qui constitue l'assise de l'unité byzantine et la base de l'idéologie politique de l'époque.

Dorénavant les Byzantins se considèrent normalement comme le nouveau « peuple élu », leur Empire est le défenseur désigné de la chrétienté, leur Etat et son armée sont l'instrument de Dieu contre ses ennemis, les infidèles. Force est d'admettre que la nation et par conséquent le nationalisme byzantins sont nés, non pas face aux Barbares que l'Empire a su à la longue absorber et assimiler ou, à défaut, éloigner de ses territoires, ni face aux Perses, auxquels il disputa pourtant le « dominium » de l'Orient, mais, face aux Arabes, aux infidèles par excellence, qui eux aussi étaient animés par une force et une idée majeures : la guerre sainte. Il n'est point exagéré de dire que le nationalisme byzantin fut justement la riposte byzantine à la guerre sainte de l'Islam ; c'est donc avant tout une idée chrétienne, revêtue même d'accents mystiques ; c'est elle, en effet, qui accorde dorénavant à toutes les entreprises militaires de l'Empire, l'aspect, le caractère de véritables « croisades »<sup>1</sup>.

Cette idée vivante qui veut que la patrie byzantine et la foi chrétienne se confondent dans la lutte contre les infidèles qui menacent à la fois l'âme chrétienne et le territoire national, sera chère au peuple byzantin ; simple et frappante dans son énoncé, elle fut à la portée de tous ;

1. De ce point de vue, les textes publiés par A. PERTUSI, *Una Acolouthia inedita del X secolo*, dans *Aevum*, t. 22, 1948, pp. 145-168, et par Hélène AHRWEILER, *Un discours inédit de Constantin VII Porphyrogénète*, dans *Travaux et Mémoires*, t. II, 1967, pp. 393 sq. A noter que dans ce dernier texte, les soldats byzantins sont désignés comme « défenseurs de la chrétienté et aussi du Christ », et comme *milites Christi* combattant les « soldats du Beliar-Mahomet ».

l'Etat, l'Eglise, et le peuple de Byzance lui furent attachés jusqu'à la fin de l'Empire ; c'est en son nom maintenant que l'Empire fera et défera ses alliances, c'est par ses succès ou ses échecs qu'il jugera de l'effort de ses amis et mesurera ses propres forces. Bref, c'est en son nom qu'il fera la paix ou la guerre : les Byzantins déclareront « propre et noble la guerre qui ne fait pas couler le sang des Chrétiens »<sup>1</sup>. Cette notion de guerre noble, c'est-à-dire, de guerre menée pour la défense de la chrétienté, fera oublier la guerre menée pour la reconstitution de l'Empire romain, qui avait mobilisé autrefois l'Empire universaliste de Byzance. Disons plus simplement que dans l'ultime effort pour sa survie, l'Empire puisa des forces dans sa foi droite ; c'est l'*orthodoxie* (la foi droite), qu'il défendra dorénavant avec acharnement contre tout ennemi, intérieur ou extérieur<sup>2</sup>. Cette dernière constatation nous permet d'entreprendre l'étude de la nouvelle étape de l'histoire des idéologies byzantines, marquée par les projets impérialistes de l'Empire qui l'ont conduit, contre toute attente, à mener des guerres contre d'autres chrétiens, et non plus seulement contre des infidèles ou des païens, du simple fait que des chrétiens semblaient contester la « foi droite » représentée et défendue par Byzance et son empereur.

1. Déclaration de l'empereur iconoclaste Constantin IV : cf. KÉDRENOS, éd. Bonn, t. II, p. 17.

2. Le respect de l'orthodoxie était toujours considéré comme la condition nécessaire pour le maintien de l'Etat byzantin (cf. notamment EUAGRIOS, *Hist. eccl.*, éd. Bidez-Parmentier, pp. 101 sq.) : cette thèse officielle devient populaire et généralement admise pendant la lutte contre l'Islam : c'est alors que, comme le précise le Porphyrogénète (cf. note n. 1, p. 35) « la guerre pour la chrétienté » devient « une vertu, et la source de toute gloire ».

## CHAPITRE III

# L'impérialisme byzantin

### I. LA « PAX BYZANTINA »

La fin de l'iconoclasme et le triomphe de l'orthodoxie, c'est-à-dire de « la foi droite », marqué par la restauration des images (843), correspondent au recul de la puissance arabe en Orient. Des raisons internes au monde musulman, mais aussi, je dirais même surtout, l'œuvre militaire des empereurs iconoclastes, qui suscita, nous l'avons vu, la mobilisation nationale des Byzantins, expliquent le déclin des Arabes orientaux et la restauration de l'autorité byzantine, dont les frontières se sont portées sur l'Euphrate, considéré toujours comme l'extrême limite du rayonnement de la culture grecque, même aux meilleurs moments de son histoire<sup>1</sup>. Il est regrettable que la littérature passionnément iconodoule (anti-iconoclaste) de l'époque, la seule qui nous soit parvenue, obscurcisse et discrédite à dessein l'œuvre et l'effort des empereurs iconoclastes qui, tous, ont œuvré de toute leur force pour sauver Byzance du danger arabe, qui ont tous agi, sans défaillance et avec succès, pour ce qu'ils considéraient, à juste titre, comme le salut national.

1. Sur l'Euphrate et le Tigre comme frontières de la civilisation gréco-romaine, cf. P. LEMERLE, La notion de la décadence : à propos de l'Empire byzantin, dans *Classicisme et déclin culturel dans l'Histoire de l'Islam* (Symposium de Bordeaux), 1957, pp. 263-277 ; sur les frontières culturelles en général, cf. *Rapports du XIV<sup>e</sup> Congrès intern. d'Et. byz.*, Bucarest, 1971, Thème : Les frontières (Rapports de D. OBOLENSKY, A. PERTUSI, Z. UDALCOVA-A. KAŽDAN, N. OIKONOMIDIS, et rapport général de H. AHRWEILER).

Quoi qu'il en soit, le IX<sup>e</sup> siècle voit l'autorité byzantine établie en Orient — les Arabes ne pourront plus jamais menacer Constantinople —, et assurée dans les provinces balkaniques, du moins sur celles qui avaient échappé aux Bulgares, l'Etat byzantin ayant réussi à surmonter le bouleversement causé par l'installation importune des peuplades slaves, et à y établir son emprise<sup>1</sup>. Des dangers nouveaux apparaissent maintenant à l'horizon, menaçant l'Italie byzantine et la Grèce, pays qui restèrent résolument hostiles à la politique iconoclaste, dont les orientations, d'inspiration orientale, ne convenaient point aux aspirations de leurs populations. Ces dangers provenaient surtout des agissements des Arabes d'Afrique qui menaçaient la péninsule italienne, après avoir pris pied en Sicile, et de l'action pirate des Arabes installés dans l'île de Crète, enlevée par surprise par un groupe de musulmans espagnols, qui l'utilisaient depuis comme base de leurs incursions contre le littoral et les îles grecques. A cette agitation, déjà préoccupante pour l'Empire, s'ajoutaient la menace bulgare, qui pesait sur les provinces de la Grèce continentale, et, un peu plus tard, les incursions des Russes, dont les flottes faisaient leur première apparition devant les murailles de Constantinople en 860<sup>2</sup>.

Nous venons de résumer rapidement les faits qui ont obligé Byzance à se détourner de sa frontière orientale pacifiée et à porter son attention sur les régions occidentales, et plus particulièrement sur ses contrées maritimes. Un réflexe conditionné par l'intérêt national dicta encore une fois les orientations de la politique impériale, et, par

1. Sur ce point, particulièrement controversé, cf. en dernier lieu A. P. VLASTO, *The Entry of the Slavs into Christendom*, Cambridge, 1970, pp. 6-12 (bibliographie antérieure); et P. CHARANIS, Observations on the history of Greece during the early middle ages, dans *Balkan Studies*, t. XI, 1970, pp. 1-34.

2. Sur les premiers contacts byzantino-russes, cf. *Bulletin d'Information et de Coopération del' Ass. intern. d'Et. byz.*, t. V, 1971, pp. 44 sq. (Rapports de L. MÜLLER, G. OSTROGORSKY, et H. AHRWEILER, présentés au Congrès intern. des Sc. hist. de Moscou).

conséquent, les changements de l'idéologie byzantine. L'icônoclasme, expression des populations orientales, fut abandonné sans coup férir ; l'Empire embrasse maintenant les aspirations de ses populations occidentales, c'est-à-dire du monde qui était profondément attaché aux traditions gréco-romaines, qui pratiquait le commerce, l'industrie, et la navigation, bref du monde maritime, iconodoule, berceau des élites intellectuelles d'antan, que Byzance avait auparavant négligé, contrainte par les faits d'entreprendre avant tout la défense de sa partie orientale. Après le succès de l'entreprise orientale, l'Empire porta tout normalement son attention vers l'Occident, fort normalement il accomplit les gestes qui furent les siens dans sa lutte pour maintenir l'*imperium romanum* sous son autorité, c'est-à-dire pendant l'époque proto-byzantine, quand Constantinople, poursuivant le rêve de la grande idée romaine, essayait de réunir sous son contrôle l'Occident et l'Orient romains.

En effet, tout porte à croire que pendant la période qui commence au milieu du ix<sup>e</sup> siècle, nous allons assister à la renaissance de l'universalisme byzantin : cela fut sans doute le désir et le dessein des gouvernements byzantins et le vœu des empereurs de Constantinople. Toutefois, disons-le tout de suite, le développement qu'avait entre-temps connu le monde environnant ne permettait plus à l'Empire chrétien d'Orient de réaliser aisément ses projets grandioses ; les réactions violentes des autres peuples ont obligé Constantinople à modérer ses prétentions et à donner par conséquent une nouvelle forme à sa politique et à son idéologie. Le rôle de l'Occident chrétien qui, doté d'un Empire appuyé sur l'Eglise de Rome — du moins pour le moment —, revendiquait à Constantinople ses titres de noblesse, à savoir le titre d'unique héritier de l'Empire romain et d'unique défenseur de la chrétienté, fut de ce point de vue décisif.

On le sait, la titulature impériale accaparée par Charlemagne et ses successeurs, avec l'appui et la bénédiction de la papauté, provoqua des protestations et des réactions

violentes de la part de Constantinople, qui n'hésita point à recourir à la guerre contre l'Occident, qui ne fut pas seulement une guerre diplomatique. L'ampleur et la violence de l'incident marquent, nous semble-t-il, la première fissure importante au sein de la chrétienté : l'Occident et l'Orient chrétiens, et pour des raisons de prestige politique, pénètrent dans une ère de méfiance réciproque, dont l'issue sera catastrophique pour « la nation chrétienne. » Cette situation sera bientôt aggravée par le différend ecclésiastique sur la doctrine concernant l'émanation du Saint-Esprit, qui a masqué la véritable raison de l'Opposition des deux Eglises, du moins en ce qui concerne cette époque, à savoir leurs revendications réciproques sur la primauté, c'est-à-dire la préséance de leur siège. Toujours est-il que le développement des rapports entre le monde de l'Occident chrétien et de Byzance, présenté tantôt comme problème de la diplomatie impériale et tantôt comme problème de la doctrine ecclésiastique, occupe maintenant le devant de la scène politique à Byzance : c'est lui qui conditionne avant tout l'évolution et le contenu de l'idéologie byzantine de l'époque<sup>1</sup>.

De toute façon, pendant la période qui couvre les règnes des empereurs de la dynastie macédonienne, en gros du milieu du IX<sup>e</sup> au milieu du XI<sup>e</sup> siècle (plus précisément de 867 à 1056), Byzance poursuit une politique expansionniste, qu'elle mène à son terme grâce aux moyens, en hommes et en argent, que lui fournit l'Orient recouvré. Cet effort sera à la longue couronné de succès : au milieu du XI<sup>e</sup> siècle les frontières byzantines s'étendront de l'Euphrate et du Caucase à l'Italie, et du Danube à la Palestine ; cette expansion opposera Byzance à ses voisins, non seulement aux infidèles mais aussi à des chrétiens, notamment les Bulgares, ce qui altérera, à la longue, le caractère fondamental de l'idéologie byzantine, dont le « background » était, nous

1. A consulter les travaux fondamentaux de F. DÖLGER, réunis sous le titre, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953 ; E. BACH, *Imperium Romanum*, Etude sur l'idéologie politique du XII<sup>e</sup> siècle, dans *Class. et Mediev.*, t. 7, 1945, souligne la force de l'idée romaine.

l'avons vu, la défense de la chrétienté contre les infidèles. Il va de soi que cet effort expansionniste sera accompli par un peuple qui croira à la justesse de ses luttes, même contre des coreligionnaires ; force est donc d'admettre que le Byzantin de cette époque abandonne l'idée de défense, confondue jusqu'alors avec celle de salut national : il la troque contre l'idée de la grandeur de son Empire, considéré comme seul garant du bien commun<sup>1</sup>.

L'ère de l'impérialisme byzantin commence, le développement de la nouvelle idéologie byzantine créera des mentalités nouvelles ; il est nécessaire d'analyser le processus de cette évolution, qui marque une nouvelle étape dans l'histoire de la pensée politique de Byzance. Rappelons seulement que ce tournant est né du souci de Byzance de consolider son autorité en Occident, et de rallier à cette cause les populations des régions maritimes, où les traditions gréco-romaines étaient particulièrement vivaces ; ajoutons que la réalisation de cet objectif conduira l'Empire à entreprendre et à poursuivre obstinément des guerres offensives, qui à la longue détérioreront ses rapports avec les peuples voisins, chrétiens et non chrétiens, contraints maintenant de s'opposer ou de se soumettre à la politique impériale.

Le fondement de la nouvelle orientation de la politique de Byzance, qui constitue en même temps le fondement de la nouvelle idéologie de l'Empire, est magistralement expliqué et exposé d'une manière condensée et éclairante, par une des figures politiques et ecclésiastiques les plus marquantes de l'époque, le patriarche Photius. En effet c'est à Photius qu'on attribue, à juste titre, le recueil de lois, connu sous le nom d'*Epanagôgè* et qui était en vérité une introduction à l'ensemble de la législation macédonienne<sup>1</sup>. De toute façon, il est particulièrement significatif que des principes

1. D. OBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth*, Londres, 1971, pp. 202 sq.

1. Cf. l'édition de ZÉPOS, *Fus Graecoromanum*, t. II, 229 sq. ; et MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 113, col. 456 sq.

de l'idéologie politique de l'Empire, trouvent maintenant place (l'*Epanagôgè* a été composée et publiée en 883-886) dans un recueil législatif, ce qui leur confère incontestablement un caractère officiel, et je dirais même universel, dans le cadre, bien entendu, du monde byzantin.

Après une introduction consacrée, comme il se doit, à la notion de la loi et de la justice, l'*Epanagôgè* s'ouvre sur son premier « Titre », consacré à l'empereur qui, fort significativement, est défini comme « l'autorité légitime, le bien commun de tous les citoyens », et sur la fonction impériale, ses juridictions et ses objectifs. D'après ce Titre « le but de l'empereur est de maintenir et de sauvegarder par sa vertu les biens présents ; de récupérer par son action vigilante les biens perdus ; d'acquérir par son zèle, par son application et par des victoires justes, les biens manquants » : relevons immédiatement l'idée qui justifiera dorénavant les entreprises expansionnistes de l'Empire, et qui est explicitement présentée comme une partie des devoirs et des objectifs que l'Empereur doit poursuivre sans défaillance, c'est-à-dire l'obligation qui lui est assignée de recouvrer les « biens perdus » et de « procurer les biens manquants » ; nous sommes, de toute façon, loin du but modeste que se donnaient les empereurs iconoclastes, et qui dans un autre recueil de lois, l'*Ecloga*, était défini comme la sauvegarde et la défense, avec l'aide de Dieu, de l'existant<sup>1</sup>. En outre il est évident que la mention dans notre texte de victoire juste, moyen que l'Empereur employait pour parvenir à ses fins, notamment pour l'acquisition de nouveaux biens, des biens manquant jusqu'alors, suppose une modification de la notion de la guerre ; en d'autres termes, il nous semble que la notion de « guerre noble » d'autrefois, c'est-à-dire, de « la guerre qui ne causait pas la mort des chrétiens », est maintenant remplacée par la notion de guerre « juste », définie par Photius, d'une manière implicite, il est vrai, comme la guerre qui permet aux Byzantins, c'est-à-dire aux

1. Ci-dessus, p. 26.

chrétiens par excellence, d'étendre leur Empire, garant à leurs yeux du bien universel<sup>1</sup>.

C'est encore l'*Epanagôgè*, avec son second Titre, consacré au patriarche, qui nous permet de déceler le processus qui convaincra les Byzantins de l'aspect salubre, je dirais même « sôtériologique », de leurs entreprises, ce qui justifiera, à la fin, toutes leurs actions envers et contre d'autres chrétiens et, bien entendu, des infidèles. D'après ce titre de l'*Epanagôgè* « le patriarche a comme tâche, d'abord, de sauvegarder la vie pure et pieuse de ceux que Dieu lui confia ; ensuite, de ramener, autant que possible à l'orthodoxie et à l'union avec l'Eglise les hérétiques, c'est-à-dire, d'après les lois et les canons, ceux qui se sont éloignés de l'Eglise catholique ; ainsi que d'amener à la foi des incroyants par l'exemple admirable et éclatant que donnent ses actions ». Nous avons là, me semble-t-il, la définition d'une Eglise militant pour la « foi droite » ; cette Eglise cherchera à imposer cette foi par son œuvre missionnaire, qui connaît en effet pendant cette époque un développement sans précédent<sup>2</sup>, mais aussi par l'appui qu'elle fournira aux entreprises de l'empereur contre les hérétiques (l'exemple des persécutions contre les Pauliciens<sup>3</sup> et de leur extermination, en témoigne) et bien entendu, contre ceux qui se sont séparés de l'Eglise catholique (c'est-à-dire de l'Eglise universelle de Constantinople), autrement dit, les schismatiques. Après tout c'était à l'Eglise et à l'empereur de considérer que le comportement d'un groupe de personnes et même de peuples entiers, était où n'était pas un comportement hérétique ou schismatique ; la porte était, en effet,

1. C'est la notion de la guerre juste qui justifie les moyens utilisés par les Byzantins pratiquant avec art la politique expansionniste que D. OBOLENSKY qualifie de « defensive imperialism » (*op. cit.*, p. 47).

2. Sur l'œuvre de Cyrille et Méthode, cf. en dernier lieu, F. DVORNIK, *Byzantine Missions among the Slavs. SS. Constantine-Cyril and Methodius*, New Brunswick, N. J., 1970.

3. Les problèmes et les textes concernant les Pauliciens en Asie Mineure sont magistralement traités par R. LEMERLE et ses collaborateurs, dans *Travaux et Mémoires*, t. V, 1973.

ouverte à toutes les exactions contre les chrétiens indociles vis-à-vis de Constantinople, et récalcitrants envers sa politique ; ainsi les arguments n'ont pas manqué, nous le verrons, pour justifier les véritables guerres menées maintenant contre des peuples chrétiens et plus encore, contre des peuples christianisés par Byzance.

On comprendra maintenant aisément les développements des relations entre Byzance et ses voisins pendant tout le x<sup>e</sup> et la plus grande partie du xi<sup>e</sup> siècle, et, plus particulièrement, l'activité militaire et diplomatique que l'Empire déploya dans toutes les directions, pour asseoir son autorité. Des empereurs dits intellectuels, comme Léon VI le Sage ou le Philosophe, et surtout son fils Constantin VII Porphyrogénète, s'efforcent dans leurs écrits de présenter l'ordre byzantin comme un fait naturel et historique, conforme à la volonté divine, tandis que des empereurs militaires, comme Nicéphore Phocas, Jean Tzimiskès, et surtout Basile II, dit le Bulgaroctone, accomplissent successivement des campagnes militaires qui portent les frontières byzantines sur le Caucase, la Palestine et le Danube ; et ceci sans tenir compte des convictions religieuses de leurs adversaires : le nom de Bulgaroctone (Tueur de Bulgares) donné à Basile, qui fut la figure la plus populaire et la plus héroïque de l'épopée byzantine, en témoigne<sup>1</sup>.

L'Eglise, toujours prête de son côté à soutenir l'effort expansionniste de l'Etat qui assurait l'extension de sa juridiction, entreprend sa grande œuvre missionnaire auprès des peuples des Balkans, du Pont-Euxin et même de l'Europe centrale ; Photius et Nicolas Mystikos, les deux plus importants patriarches de l'époque, qui furent aussi des personnalités politiques de premier ordre, ont particulièrement encouragé les entreprises missionnaires ; Photius s'en enorgueillira dans son *encyclique* (lettre circulaire) adressée

1. L'œuvre des empereurs militaires de l'époque exposée en détail dans l'ouvrage monumental et toujours utile de G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine*, en quatre volumes, Paris, 1890-1905.

aux autres patriarches<sup>1</sup>, et Nicolas veillera à ce que l'évangélisation des peuples du Pont-Euxin, donne les résultats escomptés ; dans ses lettres aux prélats de Cherson et d'Alanie il précise le comportement que l'Eglise doit adopter à l'égard des peuples récemment, donc insuffisamment encore, christianisés ; il est intéressant de noter que les considérations du patriarche ne sont point exemptes de préoccupations politiques, je dirais même qu'elles sont soumises aux intérêts de l'Etat byzantin, concernant cette partie du monde, intérêts politiques et diplomatiques de l'Empire que l'Eglise sert par son œuvre missionnaire<sup>2</sup>. La christianisation des Bulgares, et plus tard des Russes, constitue incontestablement le succès le plus remarquable de cette politique, qui permit à la longue à Byzance d'étendre son influence spirituelle, artistique, et même politique dans le monde slave et dans un rayon qui dépassait largement les frontières de l'Empire byzantin<sup>3</sup>.

Epoque donc de conquêtes et d'extension dans tous les domaines, le x<sup>e</sup> siècle et la plus grande partie du xi<sup>e</sup> siècle marquent la dernière période de l'Empire byzantin, considéré comme puissance internationale. Les Byzantins, investis du rôle d'arbitres du monde de l'époque, s'enorgueillissaient des succès de leur Etat, et ils applaudissaient aux déclarations hautaines et péremptoires de leurs empereurs et de leurs prélats ; en effet, nul ne semblait contester le bien-fondé de la politique qui redonnait à Byzance la possibilité de jouer le rôle que Dieu lui réserva, qui était historiquement le sien, à savoir, guider le monde vers son salut. Ainsi l'assertion de Nicolas Mystikos, alors régent de l'Empire, à Syméon, le tsar bulgare, « L'Occident appartient

1. Analyse du document par Hélène AHRWEILER, Les rapports byzantino-russes au ix<sup>e</sup> siècle, dans *Bulletin d'Inform. et de Coord. de l'Ass. inter. d'Et. byz.*, t. V, 1971, pp. 44 sq.

2. Particulièrement significatif le conseil de Nicolas à Pierre archevêque d'Alanie, « de se montrer indulgent avec les fautifs appartenant aux classes supérieures et sévère vis-à-vis des faibles de la nation » : MIGNE, *Patr. Gr.*, t. III, col. 244 sq. (surtout col. 248).

3. D. OBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth*, Londres, 1971.

à l'Etat des Romains (Byzantins)<sup>1</sup>, » et la déclaration orgueilleuse de Nicéphore Phocas à Liutprand, l'ambassadeur de l'empereur germanique, « La maîtrise des mers est mienne »<sup>2</sup>, ce qui signifie en clair « la domination du monde m'appartient », non seulement étaient comprises par le Byzantin moyen, mais elles exprimaient, me semble-t-il, ses convictions profondes : ce comportement majestueux, cette attitude, dirions-nous, impériale, expliquent, nous le verrons, des changements dans la mentalité byzantine vis-à-vis des autres peuples. Rien donc d'étonnant si, quelques années plus tard, et à propos de la destruction de l'Empire bulgare, donc d'un Etat chrétien, par les armées impériales, Basile II se permet d'écrire dans un acte officiel, adressé, qui plus est, à un ecclésiastique, que « parmi tous les biens que Dieu lui a prodigués, il préfère de loin l'annexion de territoires à son Empire »<sup>3</sup> ; disons encore une fois qu'un véritable abîme sépare cette déclaration de Basile II, de celle de Léon III qui confirmait modestement, nous l'avons vu<sup>4</sup>, qu'à tous les biens, il préférerait la justice sur terre. Les trois siècles qui se sont écoulés entre ces deux déclarations impériales sont les siècles que Byzance a mis pour récupérer face aux Arabes sa dignité et pour asseoir face au monde son prestige renouvelé ; mais qui, par ailleurs, sera vite terni par le succès des multiples adversaires que Byzance s'est faits pendant la période de sa grandeur.

## 2. LE COMPLEXE DE SUPÉRIORITÉ : UN AVATAR DE L'IMPÉRIALISME

Du milieu du x<sup>e</sup> siècle au milieu du xi<sup>e</sup> s'étend la période de l'apogée de Byzance. Pendant cette époque, l'Empire est,

1. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. III, col. 176.

2. Analyse de cette déclaration de Phocas, dans Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 119.

3. ZEPOS, *ſus Graecoromanum*, t. I, p. 272.

4. Ci-dessus, p. 26.

sans contestation possible, la grande puissance mondiale ; ce fait est évident pour ses amis et accepté même par ses ennemis. Ainsi dans la hiérarchie universelle des nations, d'après la conception médiévale selon laquelle les Etats avaient chacun leur rang d'après leur importance dans un ordre fictif mais rigoureux, Byzance tient le haut de la pyramide. La chancellerie impériale établit un protocole subtil, commandé par le souci de souligner à tout prix cette préséance ; les actes impériaux adressés aux rois et aux princes étrangers utilisent pour chacun des qualifications, qui illustrent son rang dans la hiérarchie des nations, d'après, bien entendu, le degré de sa parenté et de ses rapports avec l'empereur Byzantin, considéré comme le « Père » de la famille fictive des souverains. Ainsi, si l'empereur germanique a droit au titre de « frère », le tsar bulgare se voit reléguer au rang de « fils », tandis que des princes de moindre importance sont désignés comme de simples « amis », quand ils ne se voient pas octroyer des titres qui dénotent leur dépendance, ne fut-ce que nominale, de l'empereur byzantin, tels par exemple le titre de couropalate et, dans quelques cas, celui d'archonte<sup>1</sup>.

De même, la cour byzantine organise le cérémonial impérial dans le seul but de rendre évidente la majesté de l'Empire. Constantin VII Porphyrogénète qui nous a laissé un ouvrage complet sur le déroulement des cérémonies de la cour byzantine, fameux sous le titre latin *De Ceremoniis aulae Byzantinae*<sup>2</sup>, bien qu'il soit écrit en grec, précise que « grâce à l'ordre louable des cérémonies, le pouvoir impérial apparaît plus majestueux, grandit en prestige et par là même,

1. Sur cette idée médiévale de la hiérarchie des nations, cf. G. OSTROGORSKY, *The Byzantine Emperor and the hierarchical World Order*, dans *The Slavonic and East European Review*, t. XXXV, n° 84, 1956, pp. 1-14 ; V. ZAIKOVA, *L'idée byzantine de l'unité du monde et l'Etat bulgare*, dans *Revue de l'Association inter. d'Et. du Sud-Est européen*, t. III, Sofia, 1969, pp. 291-298.

2. Edité par Reiske dans la collection byzantine de Bonn ; à consulter sur cet ouvrage, G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, seconde édition, t. I, Berlin, 1958, *sub verbo* : Konstantinus Porphyrogenitus. Cf. A. TOYNBEE, *Constantine Porphyrogenitus and his world*, Londres, 1973.

fait l'admiration et des étrangers et de nos propres sujets »<sup>1</sup>; nul étonnement donc, si ce cérémonial règle avec un soin particulier l'ordre de réception des souverains étrangers et de leurs ambassadeurs, en respectant leur rang, mais aussi, et surtout, en soulignant devant tous le caractère majestueux et inaccessible de l'empereur byzantin, qui à tout point de vue, et selon une image donnée par Constantin VII lui-même, apparaît comme le « Christ au milieu des Apôtres »<sup>2</sup>.

Il est significatif que la conception « constantinienne » de l'origine du pouvoir byzantin soit particulièrement développée par ce même Porphyrogénète, dans son ouvrage adressé à son fils, le futur empereur Romain II, sur la manière de gouverner l'Empire, connu lui aussi sous un titre latin, le *De administrando imperio*<sup>3</sup>. D'après la conception que nous appelons « constantinienne » (terme à comprendre comme une double référence, à Constantin le fondateur de l'Empire, et aussi à Constantin le Porphyrogénète, comme instigateur de cette idéologie politique), Byzance jouit d'une position exceptionnelle parmi les nations, du fait de ses rapports privilégiés avec Constantin le Grand, qui transféra toute la gloire de Rome à Constantinople, capitale de son Empire; le fondement historique de la primauté de l'empereur byzantin, en tant que successeur du premier empereur chrétien, étant ainsi établi grâce à la référence constantinienne, Byzance pouvait considérer avec condescendance les quelques droits des souverains occidentaux et des régions qu'avaient parcourues Constantin le Grand et qui furent souvent les témoins de ses actes<sup>4</sup>.

L'exposé et le développement de cette théorie par Constantin VII Porphyrogénète méritent particulièrement notre

1. *De Ceremoniis*, éd. Bonn. I, pp. 3 sq.

2. *Ibid.*, I, p. 638 : « Les magistres et les patrices (les hauts dignitaires de l'Empire) jouent le rôle des apôtres et l'empereur, dans la mesure du possible, celui du Christ ».

3. Edition G. MORAVCSIK-R. JENKINS (avec traduction anglaise), *Dumbarton Oaks*, 1967.

4. *De Administrando Imperio*, chap. 13, pp. 68 sq.

attention, parce qu'ils prouvent, me semble-t-il, que l'écrivain impérial, non seulement connaissait la soi-disant « donation constantinienne » au pape Sylvestre — ce qui est déjà significatif pour la circulation de l'information dans le monde médiéval — mais qu'il utilisa et exploita le contenu de ce texte pour asseoir les prétentions byzantines concernant la préséance dans l'ordre universel des nations. Utiliser un document occidental, faux par-dessus le marché, pour fonder les revendications byzantines, précisément contre l'Occident, montre, outre des dissidences internes au sein du monde occidental, en l'occurrence le différend entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, surtout la bonne organisation des services byzantins et une subtilité diplomatique de la part de Constantin VII Porphyrogénète, que nous sommes obligés de lui reconnaître, comme une sorte de contrepartie aux vertus militaires qui lui ont tellement fait défaut<sup>1</sup>.

En effet, rappelons que d'après le document, connu sous le nom de « donation constantinienne », document forgé vraisemblablement dans le premier quart du IX<sup>e</sup> siècle, sans doute dans le milieu ecclésiastique romain, Constantin le Grand partant, après la fondation de Constantinople, dans sa nouvelle ville pour s'y installer, confia Rome et sa région au souverain pontife, au pape Sylvestre. Ainsi ce document, qui justifie d'une certaine manière l'existence de l'Etat pontifical, et l'indépendance du pape face au pouvoir temporel, offrait une occasion inespérée à Byzance de fonder ses droits comme unique Empire romain ; en effet ce document suggère implicitement la *translatio imperii*, le transfert de l'Empire (Rome étant abandonnée par l'empereur) à Constantinople, considérée ainsi, et dès sa naissance, non pas comme une seconde ville impériale, ce qu'elle fut en vérité,

1. Sur la soi-disant « donation constantinienne » et Byzance, cf. F. DÖLGER, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, pp. 100 sq., où toutefois le rôle de Constantin VII n'est pas mis en relief, et P. ALEXANDER, *The Donation of Constantine at Byzantium*, dans *Recueil des Travaux de l'Institut byz.*, Belgrade, t. 8, 1963, pp. 25 sq.

mais comme la seule ville impériale, la capitale. Il allait de soi que la situation ainsi présentée dans la « donation constantinienne » autorisait l'Empire byzantin à se considérer comme la suite de l'Empire romain, comme successeur, héritier et légataire de Rome ; toute prétention au titre impérial de la part de tout autre souverain était ainsi frappée d'illégitimité : l'argument valait surtout contre l'Empire germanique<sup>1</sup>.

Ainsi, fort des liens privilégiés qui unissaient Byzance à Constantin le Grand, reconnu comme son fondateur, Constantin Porphyrogénète n'hésita point à fonder une théorie de la noblesse des races, dont la base sera encore la référence à Constantin I<sup>er</sup>. Il consacre un chapitre entier du *De Administrando Imperio*, à ce qu'on peut appeler, sans doute d'une manière un peu exagérée, « l'ordre racial ». Il distingue ainsi des races nobles, moins nobles, et dépourvues de toute noblesse, et ceci sans aucune considération pour les convictions religieuses des peuples, mais uniquement d'après l'ancienneté de leur culture, mesurée par leurs rapports plus ou moins étroits avec Constantin le Grand, c'est-à-dire avec Rome et Constantinople à la fois, c'est-à-dire avec Byzance<sup>2</sup>.

De là à considérer l'histoire du peuple byzantin comme

1. On comprend pourquoi Byzance utilisa ce document seulement au x<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque de ses prétentions impérialistes : la thèse de la *translatio imperii* est explicitement précisée par Constantin VII qui dans un autre chapitre du *De Administrando Imperio* (27, 6) note : « Après le transfert de l'Empire à Constantinople » phrase qui ne laisse aucun doute sur les droits de Byzance à l'Empire ; notons que l'Eglise constantino-politaine desservie par la « donation constantinienne » qui laissait la primauté à Rome, élabora à ce moment la théorie de son apostolicité, selon laquelle l'Eglise de Byzance (avant la création de Constantinople) fut fondée par l'apôtre André, le « protoclite et frère aîné de Pierre » : sur ces points importants de la diplomatie ecclésiastique, cf. F. DVORNIK, *The idea of apostolicity in Byzantium and the Legend of the Apostle Andrew*, Cambridge, Mass., 1958.

2. *De Administrando Imperio*, 13, 106 (p. 70) : « Les races nordiques sans honneur » ; *ibid.*, 13, 100-103 : « Les races occidentales pleines de fierté et de noblesse » ; *Id.*, *De Thematibus*, éd. PERTUSI, p. 85 : « La nation bulgare, haïe de Dieu » ; *ibid.*, p. 91 : « infériorité raciale des Slaves », etc.

l'histoire de la race noble par excellence, il n'y avait qu'un pas à franchir, qui le fut d'ailleurs rapidement par les historiens et les élites intellectuelles de Byzance. Dans ce but a été aussi développée « la référence biblique », entretenue par l'Église, qui faisait des Byzantins « le nouveau peuple élu »<sup>1</sup> ; disons, à ce propos, que la référence biblique, qui complétait ingénieusement la référence constantinienne et impériale, trouvait un grand écho auprès du peuple byzantin, convaincu de son rôle historique, et solidaire de la politique impérialiste de ses gouvernants.

Ce comportement explique les avatars qu'a connus l'idée impérialiste byzantine ; son développement se trouve à l'origine du sentiment collectif de supériorité, du chauvinisme byzantin, qui a pris souvent la forme d'un racisme *sui generis*, parce que manifesté à l'égard de tout ce qui a été considéré comme étranger par l'ensemble des Byzantins. On constate que des expressions, « race sans honneur et sans dignité », « race corrompue », « race barbare », « peuple fruste et sanguinaire »<sup>2</sup>, sont fréquemment utilisées par les Byzantins pour désigner des peuples comme les Bulgares, les Russes et les Francs, caractérisés cependant par la chancellerie impériale, dans les documents qui leur étaient adressés, comme des nations « Très chrétiennes ».

Cette attitude byzantine à l'égard des étrangers, fondée surtout sur la supériorité de la culture grecque, devenue maintenant la source de la civilisation byzantine, marque, nous semble-t-il, une étape importante de l'élaboration de l'idée de nation à Byzance. On peut dire que l'Empire multi-ethnique et multinational qu'était auparavant Byzance a cédé sa place à un Empire gréco-orthodoxe, uniculturel,

1. A noter que Constantin VII appelle « peuple élu » l'armée byzantine (cf. Un discours inédit..., éd. H. AHRWEILER, dans *Travaux et Mémoires*, t. II, 1967, pp. 392 sq.) ; sur le peuple byzantin qualifié de « Nouvel Israël », cf. à titre d'exemple, MAUROPOUS, éd. Lagarde, p. 140 ; Anonyme, éd. Regel, *Fontes rerum Byz.*, II, Petrograd, 1917, pp. 191 sq., et p. 227.

2. Cf. n. 2, p. 50 ; et à titre d'exemple, PHOTIUS, *Correspondance*, éd. Valettas, p. 398 : « race bâtarde » ; MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et Diplomata*, t. VI, p. 30 : « race sanguinaire ».

donc intolérant et intransigeant à l'égard des peuples et des nations mus par des idéaux différents. Ainsi, comprend-on le mépris exprimé à l'égard de populations comme les Arméniens<sup>1</sup>, qui, pourtant, tenaient une place importante dans l'Empire, et explique-t-on la politique coercitive contre des éléments hérétiques, ou jugés comme tels, parce que ne partageant pas une conception de la vie, jugée comme seule digne par Constantinople ; l'extermination des Pauliciens, et les persécutions contre toute tendance manichéenne, qui prennent souvent l'aspect d'une véritable chasse aux sorcières, en donnent, me semble-t-il, les meilleures preuves<sup>2</sup>.

Cet état de choses peut sans doute expliquer, comme on l'a suggéré<sup>3</sup>, la cruauté inhumaine que Basile II montra à l'égard des soldats bulgares qui tombèrent entre ses mains, après la bataille de Kleidion (1014), qui marqua la fin de l'Empire bulgare. Quinze mille hommes, comme le rapporte Kédrenos, aveuglés sur ordre de l'empereur, ont pris le chemin du retour vers leur pays, conduits par ceux d'entre eux qui, dans ce but, n'avaient été qu'éborgnés. En effet la nature du supplice infligé à des soldats capturés à la guerre, laisse supposer que les Bulgares et leur tsar Samuel, étaient bel et bien considérés par les Byzantins comme de simples révoltés contre leur souverain naturel, à savoir, contre l'Empereur byzantin ; rappelons à ce propos, que la suppression de la vue était la peine prévue par les lois byzantines contre les coupables de lèse-majesté ; il est en outre significatif que les aveugles soient exclus du trône byzantin.

Toujours est-il que cette interprétation du comporte-

1. Les Arméniens sont considérés comme instables et infidèles ; leur comportement est jugé ambigu : cf. *De Administrando Imperio*, p. 188 ; ZEPHOS, *Fus Graec.*, I, p. 247 : pour ne citer que des jugements dus à des empereurs.

2. C'est à cette époque qu'il faut placer le texte qui porte le titre *Philopatris* (= ami de la patrie) et qui se termine par le vœu de voir soumis aux Byzantins les peuples et les nations : l'Arabie, Babylone, l'Égypte, les Perses et les Scythes sont explicitement cités (cf. éd. Bonn, à la suite de Léon le Diacre, pp. 341-342).

3. D. ZAKYTHINOS, *Histoire de l'Empire byzantin* (en grec), Athènes, 1972, p. 441.

ment de Basile II est étayée par la nature des rapports du tsar bulgare avec l'empereur byzantin, telle que, déjà un siècle auparavant, l'avait définie Nicolas Mystikos dans sa correspondance officielle avec le tsar Syméon : le tsar devait considérer l'empereur comme son propre père, tout agissement des Bulgares contre les Byzantins équivalait à une guerre fratricide, était comparable à une sédition, à la rébellion d'un fils ingrat contre son père spirituel, était fomenté par le Malin pour perdre des âmes chrétiennes, devait être puni par Dieu, donc par son représentant sur terre, l'empereur byzantin<sup>1</sup>.

Voilà la doctrine qui permet, sans doute, à l'empereur très chrétien de châtier d'une manière contraire à toutes les traditions et à tous les principes de Byzance<sup>2</sup>, les soldats bulgares rendus coupables du crime de lèse-majesté : faut-il toutefois noter qu'aux soldats byzantins qui s'étaient soulevés sous la conduite de militaires illustres contre ce même empereur, a été épargné ce supplice ? Nous avons là, sans doute, une nouvelle preuve du respect dont devait jouir la race noble des Byzantins, même fautive, devant son propre chef.

Toujours est-il, que les Byzantins de cette époque n'ont jamais hésité à recourir à des moyens condamnables et contraires même à leur propres convictions ; rappelons, à ce propos, que les lois byzantines interdisaient la torture comme incompatible avec l'esprit de la civilisation byzantine<sup>3</sup> ; les

1. Cette doctrine est minutieusement présentée par Nicolas Mystikos dans la longue correspondance qu'il entretint avec Syméon lors des attaques bulgares contre Byzance : cf. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 111, col. 48 : le comportement de Syméon comparable à celui d'un « tyran », à savoir d'un parjure à l'égard de l'empereur ; col. 148 sq. ; col. 174 sq., etc. Même langage tenu par l'empereur Romain I<sup>er</sup> à Syméon : cf. *Deltion Hist. Ethn. Het.*, t. II, 1885, p. 41.

2. À souligner que la *philanthrôpia* (= la clémence) est considérée comme la vertu majeure de l'empereur et de l'Etat de Byzance : cf., à titre d'exemple, le fondement de la « philanthrôpia des Romains » exposé par Mystikos (mais à propos des prisonniers arabes) dans MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 111, col. 309 sq. ; à noter aussi que la loi byzantine interdisait la pratique de la torture (ZEPOS, *Fus Graecoromanum*, t. VI, pp. 355-356) comme contraire à la « philanthrôpia ».

3. Cf. note précédente.

Byzantins n'autorisaient la torture que contre ceux qu'ils appelaient « les races sans honneur », à ce moment pratiquement tous les peuples étrangers jaloux, soi-disant, de leur grandeur. Rien donc d'étonnant à ce que l'empereur byzantin utilise les services de peuples païens contre des nations bien chrétiennes, en l'occurrence des Petchenègues et des Hongrois, contre les Bulgares<sup>1</sup> ; qu'il déclare que les Arméniens de sa propre armée sont « race instable et perfide »<sup>2</sup> ; que de hauts prélats de l'Eglise considèrent que « les Latins, qui ne sont pas tout à fait encore sortis de la barbarie, sont donc incapables de saisir les nuances du dogme et sont à peine en mesure de comprendre le mystère de la Trinité »<sup>3</sup> ; et que des sentiments racistes gagnent le peuple byzantin<sup>4</sup>.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que, pendant le XI<sup>e</sup> siècle, Constantinople reste le grand centre culturel du monde médiéval. Mauropous, écrivain du milieu de ce siècle, homme d'Etat et d'Eglise à la fois, exprime le sentiment général en notant que dans « Constantinople affluent et se précipitent les peuples et les nations du monde entier que Dieu a soumis à l'empereur » ; le même écrivain dans son discours en l'honneur de saint Georges, trouve inopinément l'occasion de souligner le caractère exceptionnel de tout ce qui touche Byzance, et de faire l'éloge, non seulement de la ville par excellence — c'est ainsi que le monde désignait Constantinople — mais aussi de son peuple et de son empereur ; à propos de la capitale, Mauropous note : « Le monde entier se prosterne devant la sainte Sion, cette métropole remplie de piété, cette Nouvelle Jérusalem ... Dieu habite dans cette ville qu'il a fondée, tel un miracle pour tous ceux qui la contempnent » ; au sujet de l'empereur Constantin Monomaque, il a recours à des comparaisons bibliques montrant Monomaque sous les traits d'un nouveau David,

1. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. III, col. 152, 153.

2. ZEPOS, *Jus Graecoromanum*, I, p. 247.

3. Cité par M. JUGIE, *Le schisme des Eglises*, Paris, 1941, p. 227.

4. Cf. PSELLOS, *Scripta Minora*, éd. Kurt-Drexl, t. II, p. 239 ; *Cecaumeni Strategicon*, éd. Wassilievsky-Jernstedt, p. 95.

tandis que le peuple byzantin est dit « le nouvel Israël », « le véritable peuple élu », « qui jouit de la paix, de la prospérité, et vit dans le bonheur sous la conduite éclairée de l'empereur et sous la protection de Dieu »<sup>1</sup>. Ce sont là des images qui devaient frapper l'imagination populaire, le discours de Mauropous était, en effet, prononcé devant le public constantinopolitain : elles décrivent sûrement l'ambiance qui devait régner à Constantinople dans les années quarante du XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à un moment où les armées byzantines débarquaient en Sicile, et où le dernier Etat arménien du Caucase, la principauté d'Ani, entraît volontairement dans l'orbite de l'Empire, tandis que l'Occident émerveillé découvrait par l'intermédiaire de ses marchands, de ses pèlerins et de ses soldats, mercenaires de Byzance, les trésors qui ornaient la capitale byzantine et ses richesses fabuleuses, dont le faste et l'éclat créèrent des jalousies et des ressentiments, qui trouveront libre cours quand le sort de Byzance connaîtra des vicissitudes que rien ne laissait prévoir, en cette fin de première moitié du XI<sup>e</sup> siècle.

Puissance, luxe et orgueil sont donc les traits de l'histoire de l'Empire à cette époque, qui dictent la manière d'être et la mentalité des Byzantins : leur outrance sera à l'origine des revers qui attendent Byzance. De toute façon, ces traits fondamentaux du comportement byzantin expliquent pourquoi l'Etat se soucia peu des intérêts des populations que ses nouvelles frontières englobaient dorénavant, attitude qui s'avéra catastrophique pour l'Empire ; ils éclairent la conduite du peuple byzantin qui, galvanisé par la gloire de son Empire et intimement persuadé de sa pérennité, s'adonna à des préoccupations dictées par le confort individuel, sans pour autant se soucier du bien commun ; l'abandon progressif de l'armée nationale et son remplacement par des mercenaires étrangers, malgré les

1. MAUROPOUS, éd. Lagarde, pp. 137 sq. et surtout, pp. 140-141.

aléas que cette pratique présentait pour un Etat cultivant le mépris de ces « soldats rustres », apportent la meilleure preuve de ce comportement irresponsable. Mais surtout et avant tout, les traits hautains et intransigeants du comportement byzantin se laissent voir dans l'attitude de l'Eglise vis-à-vis des autres chrétiens ; ce n'est pas un hasard si le schisme définitif entre l'Eglise de Constantinople et l'Eglise de Rome date de cette époque (1054), justement sous l'empereur Constantin Monomaque ; il est, en outre, particulièrement significatif que ce fait majeur pour l'histoire de la chrétienté, comme l'a montré la suite des événements, soit passé quasi inaperçu des Byzantins de l'époque, imbibés d'orgueil pour leur puissance, et fermés à tout ce qui touchait le monde extérieur.

Le changement du sort ne tarda pas à frapper Byzance, engourdie par sa richesse et galvanisée par une grandeur qu'elle croyait éternelle et garantie par Dieu. Ainsi seule la défaillance à accomplir les devoirs que l'amour de Dieu commande pourrait expliquer pour les Byzantins le changement de leur fortune. La théorie, bien byzantine, de la défaite, imposée par Dieu comme punition de la défaillance de son peuple, trouve maintenant un public de plus en plus large ; son développement, notamment pendant les périodes de la grande détresse nationale causée par le danger turc, créera, nous le verrons, des conditions peu propices pour la défense de l'Empire.

Quoi qu'il en soit, bien avant la fin du XI<sup>e</sup> siècle, Byzance n'était guère capable de sauvegarder la moindre trace de sa grandeur, pourtant vieille de quelques années à peine. En Occident, les Normands enlevèrent le dernier bastion de l'Italie byzantine, la ville de Bari, en 1071 ; au même moment l'empereur byzantin Romain IV Diogène se constituait prisonnier des Turcs seldjoucides, à Mantzikert (Van), où avait péri « la fleur de la jeunesse romaine »<sup>1</sup> ;

1. L'expression est d'ATTALEIATE, Bonn, p. 77, témoin oculaire des événements.

quelques années plus tard, la Grèce et les côtes albanaises étaient envahies par les Normands, tandis qu'en Asie Mineure s'installaient les Turcs, qui, dix ans à peine après la bataille de Mantzikert, avaient créé sur le sol même de l'Asie Mineure byzantine leur Etat, le sultanat d'Iconion, envahissaient l'ensemble du pays, et campaient en face de Constantinople ; enfin, au même moment, les peuples du Nord, les Petchenègues et les Coumans, traversaient le Danube et dévastaient les provinces balkaniques, jusqu'aux portes mêmes de Constantinople. Avant même la fin du siècle de sa grandeur, Byzance voyait ses frontières rétrécies « jusqu'à correspondre, comme l'a écrit, non sans une certaine exagération, Jean d'Antioche, aux murailles de sa capitale »<sup>1</sup>.

La précipitation de la catastrophe bouleversa les esprits et sema la confusion chez les Byzantins, le peuple et le gouvernement, peu préparés à y faire face ; elle fut amèrement ressentie par tous. Le même Mauropous, à peine quelques années après son discours grandiose à la gloire de Byzance, trouvera des accents pathétiques pour avertir, en vain, ses concitoyens de l'avenir sombre qui les attend ; il fustigera la corruption, l'injustice, l'absence de toute notion morale qui régnaient alors à Byzance et qui précipitaient la nation vers l'abîme<sup>2</sup>. Les historiens de l'époque seront pourtant unanimes à expliquer la catastrophe par la perfidie des populations des frontières, hostiles à Constantinople et jalouses de sa grandeur ; ils les accuseront de manichéisme et, donc, d'avoir agi contre le peuple byzantin, parce que mues par leur passion anti-orthodoxe. De son côté le peuple constantinopolitain dont « la vie se déroulait » auparavant « comme une fête permanente à la gloire de Dieu »<sup>3</sup>, désemparé, sous la conduite d'aventuriers ambitieux, manifesterà son désarroi par une série de troubles et de désordres

1. Discours à Alexis I<sup>er</sup>, édité par P. GAUTIER, *Revue des Etudes byz.*, t. 28, 1970, pp. 5-55.

2. MAUROPOUS, éd. Lagarde, pp. 165 sq.

3. MAUROPOUS, éd. Lagarde, p. 141.

qui ont failli faire de l'Empire le jouet des trublions qui « fréquentaient le marché » et des mercenaires étrangers, dont le poids se faisait de plus en plus sentir à Constantinople et dans les provinces, provoquant chez les Byzantins des sentiments xénophobes<sup>1</sup> ; réplique, pourrait-on dire dans un autre contexte historique, au mépris et aux sentiments de supériorité que les Byzantins avaient auparavant nourris et manifestés à l'égard de tout ce qui était étranger.

Quoi qu'il en soit, pendant le dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle, la confusion et l'insécurité saisissent les populations byzantines des provinces, menacées non seulement par les incursions des ennemis extérieurs, mais aussi par les agissements de ceux qui devaient servir l'Empire et ses intérêts ; les armées de mercenaires, qui travaillent maintenant pour leur propre compte — rappelons que Rousseul et ses Francs avaient réussi à créer un foyer autonome en Asie Mineure — et de grands militaires byzantins, qui essaient avec des armées qui leur sont dévouées de saisir le trône, devenu proie facile pour les aventuriers de Constantinople.

De ce point de vue, il est significatif que les textes de l'époque parlent à nouveau de « Démocratie »<sup>2</sup> ; le terme était d'un usage fréquent pendant le VI<sup>e</sup> siècle, quand les *dèmes* (associations qui représentaient le peuple byzantin) manifestaient bruyamment leur intérêt pour les affaires publiques ; mais il était entre-temps tombé en désuétude ; il signifie à Byzance « le pouvoir du peuple, et même de la populace », considéré comme contraire à toutes les traditions de l'Etat légitime. La « démocratie » était toujours considérée comme un malheur national, elle manifestait

1. La réaction contre les étrangers est particulièrement vive en province, où stationnent des contingents de mercenaires : cf. les textes réunis par Hélène AHRWEILER, *Recherches sur l'administration provinciale aux IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles*, dans *Variorum Reprints, Les structures administratives de l'Empire byzantin*, Londres, 1971, VIII, pp. 33 sq.

2. Sp. VRYONIS, *Byzantine « Demokrata » and the Guilds in the 11th century Byzantium*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, t. 17, 1963, pp. 289-314.

pour les Byzantins le courroux de Dieu, qui punissait ainsi son peuple d'avoir commis des actes indignes<sup>1</sup> ; ce sont là des thèmes que toute la littérature politique de Byzance développe longuement, dans son effort pour montrer que seule la monarchie est le régime digne d'un peuple civilisé ; ni la « démocratie », ni la « tyrannie », c'est-à-dire, d'après la conception byzantine, l'usurpation du pouvoir par des personnes qui agissaient dans leur propre intérêt, ne pouvaient garantir au peuple byzantin son bien-être, que seule la monarchie légitime lui offrait<sup>2</sup>.

Toutefois, c'est dans un climat de licence et de désordre, créé justement par les multiples tentatives des partisans de la « démocratie » et des « tyrannies » que commençait la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, situation, en outre, particulièrement aggravée par la menace étrangère ; c'est dans ce climat de détresse et de débacle que Byzance essaiera de ranimer le souffle national, et d'entreprendre, comme pendant l'époque iconoclaste face aux Arabes, l'effort pour son salut. Ceci sera l'œuvre des empereurs de la maison des Comnènes, dont la politique, disons-le en passant, rappelle sur maints points celle des empereurs Isauriens ; sa réalisation absorbera toutes les forces nationales, son urgence évidente confèrera aux orientations idéologiques de l'Empire l'aspect impératif d'une mobilisation nationale pour la survie de la grécité et de l'orthodoxie, caractères maintenant spécifiques de Byzance.

1. Cf. ci-dessous, pp. 143 sq.

2. Ces idées constituent la base de la théorie politique des Byzantins ; elles sont conformes à la conception hellénistique de royauté ; on les trouve minutieusement exposées et sans modifications notables dans toute la littérature politique de Byzance, notamment dans les multiples éloges adressés aux empereurs et dans les traités sur l'Etat (*Politeia*), textes qui ont connu un grand essor à Byzance ; toutefois leur caractère scolaire et didactique empêche de les considérer comme des œuvres d'actualité politique : ils méritent une étude approfondie.

## CHAPITRE IV

# Les patriotismes byzantins

### I. LA NAISSANCE DU PATRIOTISME GREC-BYZANTIN

Afin d'éclairer les aspects que revêt pendant cette nouvelle étape de son histoire l'idéologie politique de Byzance, il est nécessaire de présenter brièvement l'évolution et les tendances de la vie intellectuelle des Byzantins aux <sup>x</sup><sup>e</sup>-<sup>xi</sup><sup>e</sup> siècles, car elles conditionnent, nous semble-t-il, dans une certaine mesure, les formes, et même le contenu des manifestations idéologiques des époques à venir.

Le trait fondamental de la vie intellectuelle de Byzance pendant les siècles de sa grandeur reste, à notre avis, le renouveau de l'intérêt pour l'Antiquité grecque et ses réalisations<sup>1</sup>. Il est à cet effet significatif que pendant cette période les références au monde classique et à ses valeurs se multiplient, que la diffusion des œuvres des auteurs classiques connaisse une importance considérable, tandis que l'étude de la littérature classique gagne de plus en plus, non seulement les écoles de Constantinople, mais aussi le public averti. Les principes énoncés par les grands philosophes de l'Antiquité font l'objet de commentaires poussés, et leur style de vie acquiert, contre toute attente, les traits d'un archétype, d'un idéal de morale : le sens et l'usage de l'expression « vie philosophique » dont la

1. Sur l'origine de ce renouveau, cf. P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1971.

valeur est soulignée par Psellos, et même celle de « vie hellène », en témoignent<sup>1</sup>. Bref, les vertus du monde antique ne sont plus considérées comme incompatibles avec la vie chrétienne, mais bien au contraire, elles se présentent comme le complément quasi nécessaire de l'enseignement chrétien, au moins pour les élites intellectuelles qui « excellent en respect » pour l'Antiquité, tout en gardant l'esprit critique devant ses convictions religieuses. Ainsi des auteurs d'une orthodoxie incontestée et incontestable, tous par ailleurs hauts prélats de l'Eglise de Constantinople, tels Photius pour le ix<sup>e</sup>, Aréthas pour le x<sup>e</sup>, et Psellos — même lui fut pour un moment de sa vie religieux — Xiphilinos, et Mauropous pour le xi<sup>e</sup> siècle, et pour ne citer que les plus illustres, réhabilitent le monde hellénique et sa production, dont par ailleurs, ils s'inspirent pour leur propre œuvre.

Il est particulièrement remarquable que, précisément à cette époque, les termes Hellène et hellénisme acquièrent la signification qui leur donne droit de cité dans la civilisation byzantine ; ces termes, on le sait, signifiaient auparavant païen et paganisme, donc étaient honnis par la stricte tradition chrétienne : ils désignent maintenant le grec ancien et sa culture, devenus source des vertus nouvelles : ils préserveront en outre cette signification noble jusqu'à la fin de l'empire byzantin<sup>2</sup>.

L'engouement pour la civilisation grecque ancienne, qui marque l'existence à Byzance d'une « renaissance » dirait-on, avant la lettre, gagne progressivement l'ensemble de la vie intellectuelle de Byzance, aux dépens même de la tradition chrétienne ; il est de ce point de vue significatif qu'avec le temps, les termes hellénique et hellénisme soient utilisés pour désigner la culture et la civilisation byzantines mêmes, par les meilleurs de leurs représentants. Cela montre, nous semble-t-il, un fait important pour l'étude du *back-*

1. A consulter surtout, PSELLOS, *Scripta minora*, Milan, éd. Kurtz-Drexl, 1936, et 1941 ; et C. SATHAS, *Mésaionikè biblioth.*, t. 5, Paris, 1876.

2. Sur le sens de ces termes, cf. K. LECHNER, *Barbaren und Hellenen, im Weltbild der Byzantiner*, Munich, 1954.

*ground* idéologique de Byzance pendant les derniers siècles de sa vie : les Byzantins deviennent de plus en plus conscients de leurs attaches privilégiées, à cause de leur helléno-phonie, avec l'Antiquité grecque, ce qui les différencie, bien entendu, du monde latin, et leur confère de la sorte de nouveaux titres de noblesse. On dirait que les intellectuels byzantins adoptent les termes Hellène et hellénique, chargés maintenant de vertu, pour répondre au terme, quasi péjoratif, de *graikos* (grec), utilisé à leur égard par les Latins, c'est-à-dire les chrétiens de l'Occident ; constatons que l'idéal grec ancien est en train de supplanter l'idéal romain, non seulement parce que ce dernier est aussi revendiqué par l'Occident, mais surtout parce que le monde romain, dont l'idéal était chargé d'une signification militaire et politique, a été subjugué à la fin par l'esprit grec.

Il va de soi que dans un moment de crise provoquée, entre autres, par les revendications et les agissements de l'Occident romain et chrétien envers Byzance, la référence à l'hellénisme sera pour les Byzantins, même inconsciemment, un solide argument idéologique, affirmant la supériorité de la culture byzantine, faute de pouvoir affirmer la supériorité des armées de l'Empire, contre le monde de l'Occident ; il est de ce point de vue très instructif que les Byzantins confondent à dessein et de plus en plus, l'Occident avec le monde barbare. Ce terme pris dans le sens que les Grecs anciens lui donnaient, c'est-à-dire les peuples non civilisés, parce que tenus en dehors de la culture hellène<sup>1</sup>.

Ainsi l'hellénisme antique et la grécité médiévale, deviennent pour les Byzantins deux étapes d'une même civilisation : la leur ; tous deux sont le fait d'hommes qui ont toujours fait efficacement face aux assauts du monde barbare, pour l'honneur et le salut du monde civilisé. Avouons que l'image du monde byzantin et du monde

1. Cf. J. HUSSEY, *Church and Learning in the Byzantine Empire*, 867-1185, Londres, 1937.

barbare qui se dégage de cette conception était propice à réveiller le patriotisme byzantin, à un moment où l'Empire encerclé de tous les côtés par des ennemis agressifs et entreprenants, avait besoin d'organiser sa réaction. L'unité nationale devait se faire contre des ennemis qui, bien que mus chacun par ses intérêts propres, menaçaient tous de la même manière l'Empire : Byzance avait intérêt à les mettre tous à la même enseigne, l'étiquette de barbare leur convenait parfaitement, aucun parmi eux n'ayant eu en effet un rapport quelconque avec l'antiquité grecque ; par là même, Byzance élaborait sa propre spécificité, base maintenant de la conscience nationale. Comme le christianisme ne suffisait plus à démarquer Byzance de ses adversaires, puisque l'Occident chrétien, pour le moment par l'intermédiaire des Normands, était du nombre, les Byzantins s'attacheront à la tradition grecque ancienne, leur hellénophonie leur en donnait le droit, et bien sûr, à l'orthodoxie, la foi droite, menacée par les infidèles, les Turcs à ce moment, mais aussi par les hérétiques et les schismatiques, c'est-à-dire les chrétiens de l'Occident.

Ainsi la grécité et l'orthodoxie seront les biens inestimables que les Byzantins seront appelés à défendre à tout prix contre tout ennemi extérieur et intérieur : les élites byzantines, attachées plutôt à la culture antique, et le peuple byzantin, attaché avant tout à la tradition orthodoxe, entreprendront ensemble la tâche du salut de l'Etat des Grecs orthodoxes que sera dorénavant Byzance. Voilà l'origine et la base du patriotisme byzantin, qui dès le XII<sup>e</sup> siècle dominera la vie de Byzance, et qui, tel un sentiment de frustration nationale de la gloire révolue, prendra la forme d'une véritable passion, dont les excès s'avèreront, à la longue, néfastes pour l'Empire.

Quoi qu'il en soit, dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, et pour longtemps, c'est le patriotisme grec et orthodoxe qui dicte les orientations politiques et idéologiques des Byzantins ; il connaîtra, pendant la longue période de sa vie, des formes nouvelles et même inattendues, nous le verrons, les condi-

tions historiques forceront tantôt l'importance de son caractère grec, et tantôt de son caractère orthodoxe, ce qui finira par créer des démarcations intérieures aux aspirations byzantines, mais toujours et sans défaillance, le sentiment patriotique guidera dorénavant les actes des Grecs orthodoxes, c'est-à-dire des Byzantins, jusqu'à la fin, et même au-delà, de l'histoire de l'Empire byzantin.

Toujours est-il que la formation du patriotisme byzantin semble déjà élaborée avant le XI<sup>e</sup> siècle ; il apparaît comme l'œuvre des intellectuels, ecclésiastiques et laïques, de la capitale, qui ont développé le principe grec comme complément opportun du principe orthodoxe. A cet effet, on pourrait même dire que le patriotisme byzantin, tel que nous l'avons défini, fut un produit d'abord intellectuel et constantinopolitain ; au fur et à mesure qu'il pénétrait dans des couches populaires et gagnait les provinces, il perdait certains aspects de son caractère initial pour en revêtir d'autres, tandis que le contexte historique des diverses périodes lui dictait des modifications nouvelles. Disons en d'autres termes, que le patriotisme byzantin, comme tout sentiment vivant, restera toujours présent dans l'esprit des Byzantins ; chacun selon ses convictions personnelles et selon ses intérêts propres, lui donnera chaque fois des formes lui convenant.

## 2. LA POLARISATION CONSTANTINOPOLITAINE

Un fait qui nous semble particulièrement significatif, (il a pesé lourd sur les destinées de l'Empire), est, sans aucun doute, l'importance qu'acquiert maintenant Constantinople, non point comme capitale de l'Empire byzantin, elle le fut toujours, mais comme centre culturel et intellectuel du monde byzantin, et comme foyer de toute vie sociale, politique et même économique de Byzance. Ce phénomène, dont l'ampleur ne peut pas être expliquée par le seul rôle administratif de Constantinople, nous semble une

conséquence du patriotisme byzantin, soucieux de souligner son fondement culturel, dont la meilleure expression restait, bien entendu, Constantinople.

En effet, Constantinople, foyer incontestable des élites de la nation, qui ne sont plus uniquement militaires, dicte toutes les formes de la vie intellectuelle, et donne le ton à toutes les manifestations sociales et mondaines ; choisie comme demeure par une société raffinée, qui exhibe ses richesses et ses fastes, même pendant les moments de détresse nationale, Constantinople acquiert avec le temps les dimensions d'une vraie légende qui franchit vite les frontières byzantines. La beauté, la majesté, et surtout la richesse de la ville hantent les esprits des contemporains, excitent les curiosités, et provoquent l'admiration et l'émerveillement, sentiments mêlés chez les uns de fierté et d'émoi, et chez les autres de convoitise et de jalousie.

Ainsi l'image de Constantinople sera vite confondue, notamment chez les étrangers, qui sont maintenant de plus en plus nombreux à visiter la Reine ville, avec celle de l'ensemble de l'Empire ; il y aura des écrivains occidentaux qui, ayant écouté les récits émerveillés sur la capitale byzantine, ou ayant eux-mêmes subi son attrait, écriront que plus de la moitié des richesses du monde entier se trouve entre les mains des Byzantins, ce qui aura, on l'imagine, des effets néfastes pour la ville et l'Empire, exposés aux armées étrangères nourries de cette légende<sup>1</sup>. Ainsi Constantinople finira par être considérée comme plus prestigieuse que Byzance même, ce dernier terme utilisé dans le sens actuel ; elle finira par signifier l'Empire dans sa totalité<sup>2</sup>, malgré que le sort de l'Etat byzantin se joue alors sur les frontières et que ce soient les populations provinciales qui en supportent les revers.

Bref, la ville impériale, parée et ornée de tous les noms

1. Robert de CLARI, 81, 88, 92 ; Günter de PAIRIS, 8, et surtout, 10, éd. P. RIANT, *Exuviae Sacrae Const.*, Genève, 1877, I, pp. 57 sq.

2. Le terme « Nouvelle Rome » dans le sens de l'Empire byzantin a été utilisé par PSELLOS, cf. C. SATHAS, *op. cit.*, pp. 121, 128, 224.

majestueux, comparée à une déesse, et, d'une manière plus imagée, à « une femme dont la beauté infinie l'exposait aux regards vils des soldats rustres des armées adverses »<sup>1</sup>, sera de toute façon le centre d'intérêt du monde de l'époque ; elle sera l'objet de sentiments contradictoires même de la part des Byzantins ; les uns voyant en son existence la preuve de la bénédiction divine, les autres la raison de leur misère. Tout sera à la longue cristallisé autour de cette ville et de sa légende ; tantôt ville bénie, tantôt ville « pécheresse », Constantinople sera dorénavant au cœur des destinées de l'Empire et du peuple de Byzance ; car, comme l'a écrit Nicéas, Constantinople est pour le monde « la ville des villes, lumière de l'univers, célébrité mondiale, spectacle surnaturel, mère des Eglises, base de la foi, protectrice des lettres et des arts, patrie et foyer de la beauté »<sup>2</sup>.

La polarisation constantinopolitaine, phénomène qui touche non seulement le monde byzantin, mais aussi les peuples qui ont eu un rapport quelconque avec Byzance, peut expliquer, nous semble-t-il, certains faits historiques, encore mal éclairés, et pour cela très controversés : je pense plus particulièrement à la catastrophe de 1204, c'est-à-dire la prise de Constantinople par les armées de la quatrième croisade, mais aussi à la naissance du provincialisme byzantin, réplique, dirait-on, des populations provinciales à l'emprise constantinopolitaine. En effet, le développement de l'esprit régionaliste, avec des accents anti-constantinopolitains, gagnera avec le temps une grande partie des provinces byzantines, qui essaieront de s'affirmer face à Constantinople, au risque même d'affaiblir les forces de l'Empire ; mais il faut le dire, le facteur extérieur imposa à la longue des solutions qui n'étaient nullement conformes aux intérêts de Constantinople sans pour autant convenir aux aspirations provinciales ; c'est justement cet empire du monde extérieur sur le sort de Byzance qui alimen-

1. EUSTATHE DE THESSALONIQUE, éd. W. Regel, *Fontes*, I, p. 107.

2. Nicéas CHONIATE, éd. Bonn, p. 763.

tait constamment le patriotisme grec et orthodoxe, dont l'évolution reste, de toute façon, tributaire du sort de Constantinople.

Disons en conclusion, que, patriotisme grec et orthodoxe et polarisation constantinopolitaine constituent les fondements du rêve de la « Grande idée », qui résume toutes les aspirations grecques vers le renouveau de la grandeur de leur Etat. En effet, ce rêve, qui part de la conviction que l'Empire byzantin sera un jour restauré à Constantinople sous un empereur grec, a nourri les chrétiens pendant la longue période de la domination turque, et continue d'émouvoir nombre de Néohellènes, éduqués dans l'admiration des hauts faits des empereurs macédoniens de la dernière période de la grandeur byzantine.

### 3. LE PATRIOTISME ARISTOCRATIQUE

Alexis, le fondateur de la nouvelle dynastie des Comnènes, monta sur le trône grâce à la réaction de l'aristocratie militaire, à laquelle sa famille appartenait, contre la politique laxiste et démagogique de l'empereur Nicéphore Botaneiate, qui avait conduit l'Empire à la dérive, la banqueroute des finances de l'Etat venant s'ajouter à la déroute de ses armées. En effet, en 1081, date de l'avènement d'Alexis, les Normands d'Italie, conduits par Roger Guiscard, qui au dire d'Anne Comnène, historienne de l'œuvre de son père Alexis, briguaient la couronne byzantine<sup>1</sup>, avaient débarqué sur les côtes albanaises, et progressaient vers l'intérieur du pays, les Turcs avaient atteint les rives du Bosphore, après avoir formé leur sultanat d'abord à Nicée et ensuite à Iconion, et leurs « émirats » dans la quasi-totalité de l'Asie Mineure byzantine — seuls quelques îlots byzantins en Phrygie résistèrent à leur pression —, tandis que les Petchenègues qui n'avaient pas cessé leurs incursions

1. Anne COMNÈNE, *Alexiade*, éd. Leib, t. I, pp. 43, 144.

contre les provinces balkaniques, apparaissaient quelques années plus tard devant les portes mêmes de Constantinople.

Tout comme pendant la période des progrès foudroyants des Arabes, la rapidité des succès des Turcs montre, outre la vitalité et la force des envahisseurs, les défaillances du monde envahi. En effet tout porte à croire que les populations de l'Asie Mineure byzantine se montrèrent peu disposées à défendre efficacement leur pays et à s'opposer même à l'avance turque, qui par ailleurs était grandement favorisée par la politique des empereurs et des multiples prétendants au trône qui cherchaient à recruter dans les rangs turcs les soldats-mercenaires de leurs armées. Les historiens officiels de l'époque, porte-parole de Constantinople essayant de ménager les gouvernants byzantins, considèrent cette attitude des provinces, comme résultant des convictions hérétiques de leur population ; l'argument est avancé surtout pour expliquer l'attitude des populations des frontières orientales, notamment des Arméniens<sup>1</sup>. Par contre, l'historiographie moderne y voit l'effet de la faillite de la politique impériale, qui mise inconditionnellement au service de Constantinople, se soucia peu des intérêts et des préoccupations des populations provinciales<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, la cohabitation pacifique entre les populations autochtones byzantines et les nouveaux venus est un fait établi, et ceci malgré la différence de leurs convictions religieuses ; cette collaboration se manifesta activement quelques années plus tard, quand la population byzantine de la région de Smyrne aida l'entrepreneur émir turc Tzachas à construire la flotte avec laquelle il ravagea les îles et le littoral égéen, et menaça même Constantinople<sup>3</sup>, et surtout,

1. J. LAURENT, *Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie Mineure occidentale jusqu'en 1081*, Paris-Nancy, 1913, pp. 7 sq.

2. A consulter dorénavant le livre fondamental de Sp. VRYONIS, *The decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of islamization from the eleventh through the fifteenth century*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1971.

3. Anne COMNÈNE, éd. Leib, t. II, p. 110 ; Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, pp. 184-187.

quand le successeur d'Alexis, Jean Comnène, entreprit la reconquête de l'Asie Mineure sur les Turcs : les populations byzantines de la région du lac de Pousgoué en Phrygie refusèrent de se rallier à l'empereur et de l'aider dans son œuvre parce que, comme le note l'historien Kinnamos qui rapporte le fait, « à la suite de la longue cohabitation avec les Turcs ils avaient embrassé leur manière de vivre »<sup>1</sup>.

De même la situation sur les autres frontières byzantines, en Occident et au nord, où se manifestent d'autres ennemis, présente des signes de désaffection semblables à l'égard de Constantinople, et ceci bien avant l'avènement des Comnènes. De toute façon les réussites normandes et, surtout, les progrès petchenègues sont explicables seulement si l'on accepte que les envahisseurs aient trouvé, auprès des populations des régions visées par leur action, une neutralité bienveillante, sinon une collaboration active. Rappelons à cet effet que la ville de Durazzo a été livrée aux Normands à la suite de la trahison des Italiens qui s'y trouvaient<sup>2</sup>, et que les populations balkaniques, notamment celles des régions danubiennes, excédées par les mesures prises à leur égard par Constantinople, manifestèrent leur mécontentement par des révoltes successives contre le pouvoir impérial, au point de créer, comme le veut l'historiographie moderne, des mouvements séparatistes quasi permanents<sup>3</sup>; tout comme les mouvements dissidents des Arméniens en Orient, les mouvements des peuples balkaniques compromirent la résistance byzantine et affaiblirent considérablement la force de l'Empire.

1. KINNAMOS, éd. Bonn, p. 15.

2. GUILLAUME DE POUILLE, *La geste de Robert Guiscard*, Palermo, éd. Marguerite Mathieu, 1961, p. 231 : trahison des Vénitiens ; ANNE COMNÈNE, éd. Leib, II, pp. 56-57, où il est dit que ces mêmes Latins ont remis Durazzo à Alexis, après la mort de Guiscard.

3. C'est la thèse des historiens roumains, notamment de E. STANESCU, La crise du Bas-Danube byzantin au cours de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, dans *Recueil des travaux de l'Institut d'Etudes byzantines* (Belgrade), t. IX, 1966, pp. 49-73 ; N. SERVAN TANAȘOCA, Les Mixobarbares et les formations politiques paristriennes du XI<sup>e</sup> siècle, dans *Revue roumaine d'Histoire*, t. XII, 1973, pp. 61-82.

Faut-il voir dans cette attitude des provinces, outre la manifestation de sentiments ethniques exaspérés, ceci est sûr dans le cas des Arméniens et des Bulgares, la réaction de populations rurales et déshéritées contre la politique de Constantinople à leur égard ? Autrement dit, faut-il y voir l'effet de la politique expansionniste et impérialiste de Byzance du XI<sup>e</sup> siècle qui exigea des masses laborieuses, à cette époque la paysannerie, des sacrifices considérables pour mener à bien ses projets, sans pour autant faire profiter les populations provinciales de ses succès ? Rappelons en effet qu'une fiscalité lourde et rigoureuse était imposée aux populations des campagnes par une administration implacable toujours au service de Constantinople, dont le produit enrichissait les caisses de la capitale et de ses élites qui n'avaient que de la condescendance à montrer à l'adresse des populations rustres des campagnes<sup>1</sup>.

La réponse à ces questions ne peut être qu'affirmative ; toutefois cette situation n'explique que partiellement le comportement ultérieur de ces populations face surtout aux Turcs, que leurs convictions religieuses éloignaient des Byzantins. En effet, pour expliquer le phénomène, de prime abord surprenant, de la cohabitation pacifique byzantino-turque en Asie Mineure, il faudra tenir compte d'un autre fait important : je pense à la tolérance que les envahisseurs ont montrée vis-à-vis des populations des régions conquises, notamment en ce qui concerne leurs pratiques religieuses ; plusieurs faits en témoignent, comme par exemple la construction des églises sur des territoires occupés, et l'absence de canonisation, de la part de l'Eglise orthodoxe, des néo-martyrs de cette époque. Le cas de Théodore Gabras, le défenseur de la région de Trébizonde contre les Turcs, est à part et à tout point de vue exceptionnel, puisqu'il s'agit d'une victime militaire de la guerre contre les Turcs et non

1. Sur le comportement des élites sociales byzantines, cf. en dernier lieu, Symposium de Dumbarton Oaks sur « La société byzantine », et plus particulièrement le rapport de G. OSTROGORSKY, *Observations on the Aristocracy in Byzantium*, *Dumb. Oaks Papers*, t. XXV, 1971, pp. 3-32.

d'un simple chrétien forcé à nier ses convictions religieuses<sup>1</sup>. En d'autres termes, le cas de Théodore Gabras entre dans les faits qui illustrent le patriotisme aristocratique qui animait la résistance contre l'ennemi extérieur de l'Empire à ce moment, et dont les meilleurs représentants furent les élites militaires de Byzance, celles qui avaient justement conduit Alexis Comnène sur le trône : l'avènement de cet empereur pouvant ainsi être considéré comme le premier acte de la résistance byzantine, et de l'éveil national.

En effet, c'est l'œuvre des Comnènes, inaugurée par Alexis, qui marque l'effort pour la reconquête des territoires impériaux, ce vaste programme militaire dont l'application explique les modifications profondes qu'a subies l'idéologie politique de Byzance. Le siècle des trois premiers Comnènes (1081-1182), c'est la période de la réorganisation de l'Empire, de l'Etat byzantin absolument démantelé par les bouleversements provoqués par les succès étrangers. Byzance, menacée par l'Occident et par l'Orient, entreprendra encore une fois l'effort de restauration nationale, mené sous la conduite des Comnènes par l'aristocratie militaire du pays, la classe formée sous les Iconoclastes, agrandie sous les Macédoniens, négligée par les gouvernements civils de Constantinople du milieu du XI<sup>e</sup> siècle, et renouvelée enfin par les grands Comnènes, ses meilleurs représentants.

Ainsi sous les Comnènes, l'armée byzantine reconstituée par les soins de ces empereurs, sera encore une fois appelée à jouer le rôle décisif pour la survie de la nation ; tout comme l'armée des empereurs iconoclastes, l'armée des Comnènes tiendra entre ses mains le sort de l'Empire, et tout comme l'armée iconoclaste, elle s'en acquittera avec succès. En effet, maints aspects sont communs entre la période iconoclaste et celle des Comnènes, du moins en ce qui concerne la situation de l'Empire, et sa place dans le monde. Les deux périodes sont marquées par le danger imminent qui pèse

1. Sur tous ces points, cf. S. VRYONIS, *op. cit.*, pp. 143 sq.

sur l'être même de Byzance, les deux ont servi avant tout l'impératif national, c'est-à-dire faire face à l'ennemi extérieur, enfin les deux, et à cause de la nécessité des temps, provoquèrent la militarisation de l'Empire, de ses institutions et de sa société ; ces deux périodes ont réussi à mobiliser l'effort national et à sauver ainsi la patrie byzantine. Toutefois, l'iconoclasme et le siècle des Comnènes diffèrent sur un point essentiel : les orientations sociales de leurs animateurs ; tandis que les Isauriens s'appuyèrent surtout sur l'élément populaire de la nation, les Comnènes ont mené leur effort à bien en favorisant surtout l'aristocratie du pays, c'est-à-dire les grandes familles civiles et militaires qui accaparèrent l'appareil de l'Etat et restèrent toujours solidaires dans une action quasi familiale, puisqu'en effet plusieurs d'entre elles étaient liées par des liens de parenté. Les Comnènes accentuèrent encore davantage la politique aristocratique et familiale, Zonaras rapporte qu'Alexis « gouverna le pays comme s'il était son propre bien »<sup>1</sup>, constituant de vrais clans qui contrôlaient les organes de décision du gouvernement et dictèrent ainsi sa politique : de toute façon la politique de trois premiers Comnènes, d'Alexis, de Jean, et de Manuel, fut celle que le salut de la nation commanda ; elle porte la marque d'un véritable patriotisme aristocratique, qui finit par rallier à sa cause les masses populaires du pays, surtout à partir du moment où il a pris la forme de la résistance contre l'Occident romain. Ainsi on pourrait dire que la politique des Comnènes, politique patriotique, constitue la suite de l'élan que Byzance avait connu sous les empereurs iconoclastes, et politique aristocratique, est animée par les principes qui ont guidé les empereurs macédoniens : elle est de toute façon l'expression parfaite de la situation critique dans laquelle se trouva une grande nation, consciente de sa gloire ébranlée, et dange-reusement menacée.

Toutefois, il est juste de noter que la marque aristo-

1. ZONARAS, éd. Bonn, p. 766.

cratique de l'effort de Byzance pour recouvrer sa grandeur bafouée, a été donnée pour la première fois par un fonctionnaire civil, et non point par un représentant de l'aristocratie militaire, et ceci bien avant l'avènement des Comnènes. C'est en effet le grand logothète Nicéphoritzes qui le premier essaya de redresser l'Etat par une série de mesures, par ailleurs mal comprises, dont le seul résultat fut le renversement de leur instigateur ; seule une mesure d'ordre militaire survécut à Nicéphoritzes : la constitution d'un corps d'armée particulier, chargé de contrecarrer la poussée turque en Orient byzantin ; c'est ainsi que vit le jour le fameux « tagma » (contingent militaire) des « Athanatoi » (les « Immortels ») qui, comme son nom l'indique, était composé des élites de l'armée ; notons quelques aspects significatifs de ce « tagma »<sup>1</sup> : il porte le nom du corps d'élite de l'empereur Tzimiskès, ce qui rappelle toutes les gloires militaires du x<sup>e</sup> siècle, il est composé des hommes qui n'ont pas pu supporter le joug turc, donc des véritables patriotes, il accueille la jeunesse de l'Asie Mineure, du pays qui fut, on le sait, le berceau de l'aristocratie byzantine. Ainsi chargés de perpétuer l'œuvre de leurs illustres prédécesseurs, les « Athanatoi » furent pratiquement le seul corps militaire purement byzantin qu'Alexis I<sup>er</sup> trouva en 1081, lors de son avènement sur le trône<sup>2</sup>. Dans son effort pour reconstituer l'armée impériale, Alexis s'inspirera des principes qui animaient le corps des « Athanatoi » pour créer le corps des « Archontopouloi » dont la constitution inaugure l'effort de cet empereur pour la réorganisation de l'armée impériale. Corps aristocratique, comme son nom l'indique, (le terme archonte désigne à Byzance toute personne appartenant aux classes supérieures), composé des fils des soldats tombés à la guerre, le tagma des « Archontopouloi » fut en réalité « la légion d'honneur byzantine »<sup>3</sup>, ouverte aux enfants

1. Nicéphore BRYENNIOS, éd. Bonn, pp. 133-134.

2. Anne COMNÈNE, éd. Leib, t. I, p. 92.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 108-109 : Anne compare ce corps au « Hiéros Lochos » (légion sacrée) des Spartiates.

de ceux qui sacrifièrent leur vie pour la patrie romaine « la Rômania » : l'appartenance à ce corps signifie l' « anoblissement », la noblesse héréditaire étant, on le sait, inconnue à Byzance. En créant le corps des « Archontopouloi » Alexis a voulu s'entourer des hommes animés par les mêmes principes que lui : des patriotes et des aristocrates ; faut-il rappeler à ce propos que cet empereur était fils d'archonte militaire originaire d'Asie Mineure, et que « tel un savant ou un architecte il innovait souvent » mais toujours pour le bien de l'Etat et de la Rômanie<sup>1</sup> ?

En effet sous Alexis I<sup>er</sup> l'ensemble de l'armée byzantine réorganisée grâce à de grands sacrifices financiers supportés surtout par les trésors ecclésiastiques, sera animé par l'idée du salut de la patrie menacée dans son existence même et par l'idée aristocratique de redonner à Byzance sa splendeur ternie par la politique démagogique des empereurs précédents, qui avaient fait de l'Empire une proie facile pour ses ennemis. L'armée des Comnènes, mise sous les ordres de commandants appartenant à l'entourage, sinon à la famille impériale, sera le levier de la mobilisation de l'ensemble de la nation, sous la conduite de ses meilleurs représentants pour recouvrer ses territoires, mais aussi pour retrouver son prestige : voilà les principes de l'idéologie politique de Byzance à l'époque des Comnènes, qui nous ont conduit à la désigner sous le nom de patriotisme aristocratique.

1. Anne COMNÈNE, éd. Leib, t. I, pp. 114-115.

## CHAPITRE V

# A la recherche des valeurs nouvelles

### I. LE DÉFI OCCIDENTAL ET LE SENTIMENT ANTILATIN

Un fait nouveau, qui fut déterminant pour le comportement des Byzantins à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, et qui donna sa forme définitive à leur patriotisme et à leur idéologie politique, reste indiscutablement le différend qui oppose dorénavant l'Occident à l'Orient chrétiens. Il convient d'examiner particulièrement l'évolution des rapports entre les deux parties de la chrétienté, car elle éclaire les nouvelles mentalités byzantines, elle explique l'attitude adoptée par les empereurs successifs de l'époque, et anime les manifestations de l'Eglise et par conséquent du peuple byzantin, dont la pression pesa souvent lourdement sur les décisions des gouvernements.

Commencé déjà au IX<sup>e</sup> siècle (pendant le schisme dit photien, du nom du patriarche de Constantinople), mais comme un simple désaccord sur l'interprétation des textes patristiques concernant certains points de la doctrine (émanation du Saint-Esprit) et quelques pratiques liturgiques (azymes) et canoniques (célibat des prêtres), détails masquant en vérité les prétentions de Rome et de Constantinople sur la préséance de leur siège, le différend ecclésiastique a connu avec le temps une ampleur qui provoqua, non seulement la séparation des Eglises, mais une véritable

scission au sein de la chrétienté. Cette évolution conduit finalement au schisme définitif des Eglises, encore douloureusement ressenti, prononcé en 1054, quand le cardinal Humbert, légat du pape, et le patriarche Michel Cérulaire lancèrent, le premier dans Sainte-Sophie même, et l'autre dans le Saint-Synode de Constantinople, l'anathème réciproque, et ceci contre toute attente, puisque, suprême ironie, la rencontre entre les deux délégations semble avoir eu pour but d'étudier le rapprochement et l'union entre les deux Eglises<sup>1</sup>.

Malgré l'effort quasi immédiatement manifesté par l'empereur, dont les intérêts italiens étaient compromis par la tournure des relations entre les Eglises de Rome et de Constantinople, pour se rapprocher du pape et effacer les traces des actes de 1054, indignes de la chrétienté, le fossé creusé entre les deux Eglises devenait de plus en plus grand. Les chrétiens orthodoxes et les chrétiens romains, qui se côtoyaient en Italie et sur les grandes places de l'Empire, notamment à Constantinople, s'installèrent progressivement dans le schisme, et commencèrent à se traiter mutuellement de schismatiques et d'hérétiques. Ils adoptèrent, chacun vis-à-vis de l'autre, le comportement d'hostilité et d'incompréhension qui convenait en pareille situation. A Byzance se crée et prolifère à ce moment un genre nouveau de la littérature ecclésiastique : les traités contre les Latins<sup>2</sup> ; ils exposent longuement et avec des détails frappants pour les esprits simples les erreurs des Latins, c'est-à-dire des chrétiens romains, ils deviennent une sorte de vade-mecum du parfait orthodoxe qui doit connaître tous les griefs contre l'Eglise de Rome et ses serviteurs, ils connaissent une diffusion de plus en plus large, et un accueil enthousiaste

1. Commode à consulter, L. BRÉHIER, *Le schisme oriental du XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1899 ; et M. JUGIE, *Le schisme byzantin. Aperçu historique et doctrinal*, Paris, 1941.

2. H.-G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byz. Reich*, Munich, 1959, pp. 306 sq., 663 sq ; aussi, J. DARROUZÈS, Un faux acte..., dans *Revue d'Etudes Byz.*, t. 28, 1970, pp. 221 sq., avec notice sur la bibliographie.

de la part d'un public populaire, influençable par l'église qui, grâce à son organisation, pouvait toucher vite et efficacement toutes les populations byzantines, toujours passionnées, on l'a suffisamment souligné, de questions religieuses et dogmatiques.

La situation créée par le différend ecclésiastique s'aggrava considérablement à partir du moment où des armées occidentales entreprirent des opérations contre l'Empire byzantin. Le conflit militaire apparut ainsi comme une conséquence de l'hostilité des Eglises, ce qui envenima encore plus les rapports, déjà détériorés, des deux communautés chrétiennes. C'est ainsi qu'on expliqua du moins à Byzance l'agression normande contre les possessions italiennes de l'Empire et ensuite contre le territoire impérial. N'oublions pas, en effet, qu'à la suite du traité de Melfi qui scella l'alliance normano-pontificale, en 1059, c'est-à-dire à peine quelques années après le schisme des Eglises, les Normands, bras séculier dorénavant de la papauté, entreprirent leurs opérations contre les Byzantins d'Italie, qui se soldèrent par l'expulsion de l'administration byzantine de cette province, et ils tentèrent tout de suite après, en 1081, la conquête de l'Epire, avec Constantinople comme but ultime de leur expédition balkanique. Il y eut des Byzantins qui ne manquèrent pas de dire haut ce que tous pensaient bas, à savoir que les entreprises normandes antibyzantines étaient encouragées par la papauté guidée par son désir d'affaiblir le monde de sa rivale, de l'Eglise de Constantinople. Le pouvoir militaire et les ambitions temporelles de la papauté exprimées avec force à ce moment, notamment contre l'empereur germanique considéré comme l'ami de Byzance, déconcertaient les Byzantins solidement attachés à la tradition patristique, qui faisait de l'Eglise une force spirituelle servant la paix, et prouvaient à leurs yeux le bien-fondé de leurs suspensions.

Quoi qu'il en soit, la politique antibyzantine des Normands marque une étape importante dans l'évolution des rapports entre l'Occident et l'Orient chrétiens, car elle

inaugure le conflit armé de l'Occident contre Byzance, qui était pour les Byzantins, non point le signe de la vitalité et de la force d'un monde montant, mais la réalisation des desseins obscurs formés par ces peuples barbares, dans leur désir d'abaisser l'Empire glorieux de Byzance, le monde, dont le seul crime était de ne pas obéir à l'Eglise de Rome.

Ainsi, à leur tour, les attaques normandes traumatisèrent profondément les chrétiens d'Orient, qui ont vu en elles le signe d'une trahison et d'une guerre fratricide ; elles ont en outre influencé le jugement des Byzantins sur toute entreprise dans laquelle les Normands ont été impliqués, et compromirent, à leurs yeux, même les efforts les plus louables de la chrétienté occidentale, militant pour la foi commune. On peut dire que pour le Byzantin moyen, l'agression normande apparut, d'une part, comme la conséquence du schisme des Eglises et de la perfidie pontificale, et d'autre part comme le prélude aux croisades, qui, vite, ont été considérées comme la forme la plus redoutable de l'agression occidentale. En effet la participation et plus même, le rôle important qu'ont joué les Normands dans les premières croisades, notamment sous la conduite de Bohémond, bien connu des Byzantins pour avoir auparavant pillé leur territoire, et surtout la coïncidence fâcheuse de la grande expédition normande contre la Grèce avec le déclenchement de la deuxième croisade, dont les armées se montrèrent particulièrement menaçantes pour Constantinople, confirmèrent les Byzantins dans leur méfiance à l'égard de la croisade, entreprise pontificale militaire et étrangère à toute conception byzantine concernant la guerre.

A cet effet il est intéressant de noter, que de toute façon et indépendamment des résultats catastrophiques qu'ont eus à la fin pour Byzance les croisades, l'idée même et le phénomène de la croisade, tels que les concevait l'Occident restèrent absolument incompréhensibles pour les Byzantins, et ce pour des raisons qui remontaient aux plus anciennes traditions de l'Eglise et de l'Etat de Byzance. Rappelons à ce propos que Byzance, en cela fidèle héritière de Rome,

considéra toujours la guerre comme le fait du Prince, l'Eglise se contentant du pouvoir spirituel œuvrant pour le salut de l'humanité et la paix. Ainsi la croisade, même si elle se voulait guerre sainte, déclenchée par le pape, était avant tout pour les Byzantins le signe de l'usurpation d'un pouvoir impérial, par l'autorité spirituelle, qui commettait ainsi un quasi-sacrilège : de toute façon la croisade conduisait ses serviteurs à accomplir de vrais sacrilèges, puisque dans les rangs des Croisés combattaient des prêtres, qui pourtant, les mains souillées de sang humain, n'hésitaient pas à servir le saint sacrement. L'étonnement d'Anne Comnène, de voir que le pape dispose de ses armées propres<sup>1</sup>, est grand, sincère et généralement partagé à Byzance : en effet, le peuple et la princesse impériale savaient que leur Eglise condamnait sévèrement le port des armes par les prêtres, ou tout autre ecclésiastique ; peut-être avaient-ils noté le cas de ce pauvre prêtre d'un village cappadocien qui avait été excommunié quelques siècles auparavant, parce qu'il avait pris les armes pour défendre son pays contre les Arabes<sup>2</sup>.

Mais indépendamment de ces faits extérieurs, le but même de la croisade, c'est-à-dire la guerre pour la libération des Lieux saints, laissait perplexes les Byzantins, qui y voyaient, dans le meilleur des cas, une usurpation de leur titre de défenseurs de la chrétienté, et dans le pire, un prétexte pour masquer des projets inavoués, expansionnistes, de l'Occident contre l'Orient<sup>3</sup> : ils se rappelaient, sans doute, que l'Eglise romaine et ses fidèles n'avaient nullement manifesté un désir quelconque de secourir les Byzantins, quand leurs empereurs, quelques années auparavant, menaient la guerre contre les Fatimides d'Egypte, qui occupaient les Lieux saints et détruisaient les églises de Jérusa-

1. Anne COMNÈNE, éd. Leib, I, p. 47.

2. M. GLYCAS, éd. Bonn, pp. 561-562.

3. Sur Byzance et la croisade, cf. P. LEMERLE, dans *X Congresso inter. di Scienze Storiche*, Rome, 1955, Relazioni, III, pp. 545-637 (l'ensemble des rapports présentés).

lem, dont la reconstruction fut finalement obtenue justement grâce à l'action des armées byzantines.

Enfin, notons que l'aspect « sôtériologique » de la croisade qui assurait la remise des péchés des participants, pratique toujours refusée par l'Eglise orthodoxe, malgré l'insistance d'empereurs de l'envergure de Nicéphore Phocas, étonnait les Byzantins qui ne furent point touchés par l'esprit eschatologique, qui régnait alors en Occident, dont les populations, on le sait, avaient vécu la crainte millénariste ; disons à ce propos, que la légende de la lutte du Christ contre l'Antéchrist à Jérusalem même et autour de l'an mille semble totalement inconnue à Byzance qui, par ailleurs, contrairement à l'Occident, avait adopté le calendrier de l'ère du monde, et non le calendrier de l'ère commencée par la naissance du Christ.

Ainsi le schisme des Eglises, l'agression normande contre l'Empire en Italie et dans les Balkans, l'incompréhension foncière du phénomène et des principes de la croisade, et aussi la désorganisation de cette entreprise, qui rappelait aux Byzantins les invasions barbares d'antan — notamment par le fait que les Croisés arrivaient par vague et que chaque groupe obéissait à des chefs différents —, rendirent les Byzantins méfiants devant toute entreprise des chrétiens d'Occident. De là à considérer l'ensemble des peuples et des nations de l'Occident comme formant un bloc cohérent et hostile à Byzance, il n'y avait qu'un pas, par ailleurs vite franchi par le peuple byzantin. Ainsi, dans l'esprit des Byzantins, l'Occident chrétien, malgré sa pluralité politique et sa diversité ethnique, forma un tout, une unité, et mieux encore, une entité opaque ; ce caractère lui était conféré surtout par l'obédience spirituelle de ses peuples, à une autorité commune, au pape. Il faut aussi dire, dans le même sens, que pour les Byzantins l'Occident chrétien gardait encore, confusément il est vrai, son titre d'héritier de l'Empire romain d'Occident ; autrement dit, Byzance, profondément attachée au caractère centralisateur de son Etat, projetait sa propre image sur la réalité occidentale, qui

pourtant, on le sait, ne correspondait nullement à cette vision unitaire des choses.

Ainsi il n'est nullement exagéré de dire que la notion d'Occident, en tant que communauté humaine mue par les mêmes valeurs, est née à Byzance, et à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ; elle est avant tout justifiée par l'unité spirituelle du monde occidental, et dans une certaine mesure par ses rapports avec l'Empire romain de l'Occident ; il est significatif que le terme « Latin » soit utilisé par les Byzantins pour désigner les peuples de l'Occident, indépendamment de leur appartenance ethnique et politique ; autrement dit la latinité est dorénavant une sorte de réplique à la grécité ; ces termes désignent maintenant deux mondes différents par leurs traditions culturelles et leurs aspirations intellectuelles, et une fois que leur lien commun, le christianisme, sera affaibli, ces deux termes finiront par désigner deux mondes adverses.

Constatons que dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, l'identité des intérêts de ces mondes, fondée sur la force de l'héritage romain et sur la puissance de la foi commune, s'avéra sans poids devant les impératifs créés par l'évolution que chacun avait connue pendant la longue période de son histoire, et qui du IV<sup>e</sup> siècle l'a conduit au seuil du XII<sup>e</sup>. On peut purement et simplement considérer que le XII<sup>e</sup> siècle fut la période pendant laquelle l'identité entre les deux parties de la chrétienté se mua en altérité et en diversité, dont la profondeur grandit avec le temps, jusqu'à permettre leur divorce définitif, scellé à l'aube du XIII<sup>e</sup> siècle, avec la destruction de l'Etat byzantin par les armées de la quatrième croisade en 1204<sup>1</sup>. Faut-il dire que cette issue justifia *a posteriori* toute la méfiance des Byzantins à l'égard de l'Occident ? Elle rendit de toute façon désormais impossible toute entente réelle des deux parties de la chrétienté contre les Infidèles, et confina les Byzantins dans une passion anti-

1. P. LEMERLE, L'orthodoxie et l'œcuménisme médiéval : Les origines du « schisme » des Eglises, dans *Bulletin de l'Ass. Guillaume-Budé*, juin 1965, pp. 228 sq., montre le processus du divorce entre l'Orient et l'Occident chrétiens.

latine qui les conduisit souvent à agir, nous le verrons, en dépit même des intérêts de leur Etat.

L'origine des sentiments antilatins, dont l'évolution connaîtra des formes violentes, surtout chez le peuple byzantin, se trouve, non point comme on pouvait s'y attendre, dans le schisme de 1054 (ce fut, après tout, une affaire des autorités ecclésiastiques qui passa quasi inaperçue du peuple), mais dans l'agression normande, considérée, à cause des rapports privilégiés des Normands avec le pape, et à cause de sa coïncidence avec les croisades, comme un aspect significatif d'un vaste projet inavoué de la papauté contre le monde orthodoxe. De même, un peu plus tard, la croisade sera considérée par le peuple byzantin comme une entreprise masquant sous des buts vénérables les desseins obscurs des soldats rustres de l'Occident contre l'Empire et ses richesses. Avouons que nous sommes bien loin de la *pax christiana*, qui fut pourtant pendant un long moment de l'histoire de l'Europe le prolongement de la *pax romana*, toutes deux exprimées, selon les meilleures traditions de Byzance, par l'effet de la *pax byzantina*, c'est-à-dire l'ordre de l'Empire des chrétiens d'Orient.

Toujours est-il qu'aux alentours du XII<sup>e</sup> siècle, le peuple byzantin se reconnaît victime d'une agression concertée du monde occidental dans son ensemble ; entreprise scélérate, sentie par les Byzantins comme une offense contre Dieu, puisqu'elle visait, d'après eux, à la destruction du « Très Chrétien Empire », « de l'Etat gardé et aimé de Dieu », termes utilisés dans les actes officiels pour désigner l'Empire byzantin, tout au long de sa vie.

De toute façon le conflit de l'Occident et de Byzance, inauguré avec les guerres normandes, qui furent déclenchées à un moment où l'Empire était secoué en Orient par les progrès turcs, fut considéré par les Byzantins comme une preuve de l'impérialisme occidental manifesté dans plusieurs domaines à la fois : impérialisme spirituel, à cause du schisme et de l'hostilité de la papauté, impérialisme militaire et politique, à cause des agissements normands et

des effets des croisades qui, ne l'oublions pas, aboutirent non seulement à la libération des Lieux saints, mais aussi à la constitution des Etats latins en Orient, impérialisme enfin économique, à cause de l'emprise exercée par les marchands occidentaux, notamment les Italiens, non seulement sur le commerce international, résultat justement de la création des Etats des Croisés, mais aussi sur le marché même de l'Empire. Ce dernier fait, dont les conséquences furent à la longue catastrophiques pour la prospérité de l'Empire et le bien-être de ses citoyens, est encore et d'une manière inattendue, la conséquence de l'agression normande, qui, indiscutablement, marque le tournant décisif dans les rapports entre l'Occident et l'Orient, et dans tous les domaines.

En effet, la situation désespérée dans laquelle les attaques normandes sur le territoire même de l'Empire en 1081 jetèrent Byzance, obligea Alexis Comnène, qui était alors dépourvu de tout moyen de défense, l'Orient byzantin étant plié sous le joug turc, à demander l'aide maritime des Vénitiens, qui avaient des liens anciens et privilégiés avec Byzance. Inquiets de voir les Normands s'installer sur les deux rives des détroits d'Otranto, ce qui pouvait compromettre le libre accès à l'Adriatique et étouffer à la longue la prospérité de la Sérénissime, les Vénitiens s'empressèrent de répondre à la demande byzantine ; ils envoyèrent leur flotte à Alexis, moyennant des privilèges, qui leur ont permis de s'installer dans les places commerciales de l'Empire et à Constantinople même. Le chrysobulle (bulle d'or), promulgué en 1082 par Alexis I<sup>er</sup> en faveur des Vénitiens, a été considéré, à juste titre, comme le premier acte des capitulations de l'Empire. Selon la teneur de ce document, les Vénitiens installèrent à Constantinople un vrai comptoir, l'Eglise de Saint-Marc se vit attribuer des donations importantes, tandis que les marchands de la Sérénissime exercèrent dorénavant leur commerce en jouissant de conditions et de privilèges fiscaux qui faisaient d'eux les citoyens de la nation privilégiée. Ainsi les Vénitiens

établirent progressivement leurs colonies et comptoirs sur toutes les places maritimes et commerciales de l'Empire, seul le Pont-Euxin leur fut fermé pour des raisons concernant le ravitaillement de Constantinople, ils acquirent avec le temps des richesses considérables aux dépens de l'Etat et des citoyens byzantins, leur activité dans l'Empire et leur prospérité grandirent aussi vite que leur mépris pour les Byzantins ; une situation explosive en résulta, dont l'issue allait compromettre les rapports entre Venise et Byzance.

En effet, la rancune populaire et le mécontentement officiel, créés par le comportement désinvolte des Vénitiens, vite considérés par les Byzantins comme des hôtes encombrants, se manifestèrent dès l'avènement du successeur d'Alexis, de son fils Jean Comnène, dont le souci majeur fut de consolider les forces navales de l'Empire et de se débarrasser au plus vite de l'emprise vénitienne. Des heurts sanglants entre les deux communautés ont eu lieu à Constantinople et dans les autres villes de l'Empire ; ils inaugurèrent le conflit Véneto-byzantin qui, latent ou ouvert, sera dorénavant un facteur important de la politique byzantine envers l'Occident, et plus particulièrement, envers les autres républiques maritimes de l'Italie.

De toute façon, l'aspect violent du conflit entre les Byzantins et les Vénitiens installés dans l'Empire, sera pour Byzance le signe d'une nouvelle forme de l'agression occidentale, l'agression économique, qui ajouta parmi les ennemis de l'Empire les redoutables villes maritimes de l'Italie, l'exemple vénitien étant vite imité par Pise et surtout par Gênes, le contexte historique et la nécessité des temps ayant conduit plus tard Byzance, soucieuse de se libérer de l'emprise vénitienne, à accorder les mêmes privilèges aux autres villes italiennes<sup>1</sup>. On comprend pourquoi on considère que la date de la promulgation du chrysobulle

1. Sur tous ces points cf. en dernier lieu, H. AHRWEILER, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, pp. 175 sq.

d'Alexis I<sup>er</sup> en faveur des Vénitiens marque le début des capitulations de Byzance, et inaugure, par là même, l'agression économique de l'Occident contre l'Empire, agression dont les résultats furent autrement plus redoutables pour le sort de Byzance que les succès des armes des soldats de l'Occident.

De ce point de vue la politique des Comnènes, soucieux avant tout de porter les frontières de l'Empire le plus loin possible, et mesurant sa grandeur uniquement par les succès militaires, attitude, il faut le dire, bien aristocratique, semble contestable, et fut contestée par les contemporains, inquiets de voir l'érosion que l'Empire subissait par l'infiltration italienne dans toutes les places du marché. En effet, il est surprenant que ces empereurs remarquables que furent les trois premiers Comnènes, et qui ont pu par leur effort infatigable redonner à l'Empire le prestige militaire qui lui avait tant fait défaut pendant la fin du XI<sup>e</sup> siècle, se soient montrés si peu avertis des effets et des conséquences que pouvait avoir dans l'avenir leur politique à l'égard des républiques italiennes ; en accordant à chacune successivement des privilèges commerciaux exorbitants, dans l'espoir aléatoire de contrecarrer la puissance de l'une par l'essor de l'autre, les Comnènes soumièrent progressivement la vie économique de Byzance au bon vouloir des marchands italiens, qui finirent par se comporter, non seulement comme les maîtres du marché, mais aussi comme les arbitres de la vie publique du pays.

Cette politique fut particulièrement pratiquée par Manuel I<sup>er</sup> qui, il est vrai, conçut des projets expansionnistes, dont la réalisation exigeait des alliances nouvelles et des appuis italiens ; c'est en effet Manuel Comnène qui a voulu mettre en œuvre l'idée grandiose et folle de réunir encore une fois et sous l'égide de Constantinople, mais avec l'appui du pape, le monde de l'Occident et de l'Orient romains. Animé par ce rêve utopique de la *renovatio*, de la *reconquista* du monde romain, Manuel n'hésita pas à organiser et à entreprendre des expéditions coûteuses outre-mer,

qui conduisirent les armées byzantines encore une fois, et pour peu de temps, en Italie, en Syrie et même en Egypte. Les alliances, dont l'Empire avait besoin pour réaliser une telle politique, furent contractées moyennant des sommes d'argent importantes, mais aussi des privilèges commerciaux à l'intérieur de l'Empire. La mégalomanie du dernier grand empereur de la maison des Comnènes coûta à Byzance sa ruine financière ; cette politique, qui fut violemment critiquée par l'opinion publique de l'époque, reste à notre avis la meilleure illustration du patriotisme aristocratique poussé à l'extrême, dans la mesure où le choix se porta plus sur le prestige de Byzance que sur le bonheur des citoyens qui supportèrent les frais de cette grandeur éphémère de l'Empire<sup>1</sup>. La réaction contre « les misérables et lamentables guerres »<sup>2</sup> de Manuel Comnène qui, au dire de Nicéas Choniata, rêva « de porter les frontières de l'Empire aux Colonnes d'Hercule (Gibraltar) et de réussir là où même Justinien avait échoué »<sup>3</sup>, se manifesta violemment dès la mort de cet empereur ; elle prit un caractère antilatin et anti-aristocratique, qui signifie, à notre sens, la fin du patriotisme aristocratique, tel que les grands Comnènes l'avaient conçu, même si cette nouvelle étape de l'histoire de l'idéologie a eu un autre Comnène comme instigateur.

En effet, c'est sous la conduite d'Andronic Comnène<sup>4</sup>, qui a été considéré, d'une manière exagérée, comme l'empereur rouge de Byzance, que les foules provinciales, notamment les soldats de Paphlagonie, entrèrent à Constantinople en 1082, et secondées par la populace de la capitale massacrèrent les étrangers, pillèrent leurs installations, sans épargner les beaux quartiers de la ville, pour utiliser un terme moderne, et acclamèrent Andronic comme empereur. Normalement, la politique de ce favori des masses popu-

1. Sur la politique de Manuel, cf. *ibid.*, pp. 233 sq.

2. TZETZES, *Epistulae*, n° 10, p. 12, parle d' « expédition impie ».

3. Nicéas CHONIATA, éd. Bonn, pp. 265 sq., et aussi, p. 208.

4. Sur cet empereur, cf. en dernier lieu, O. JUREWICZ, *Andronik I. Komnenos*, Varsovie, 1962.

lares et provinciales fut avant tout antilatine et anti-aristocratique. Pendant son court règne, le sentiment antilatin prend, à travers la forme exaspérée que lui donna la réaction populaire, une nouvelle dimension : il est mué en haine véritable contre tout ce qui est occidental, sentiment partagé par le peuple de Constantinople, qui a vu les Italiens s'enrichir sur son dos, et par les populations provinciales, qui souffrirent du passage des Croisés et du stationnement sur leur sol des contingents de mercenaires occidentaux recrutés par Manuel et de plus en plus utilisés par Byzance, à cause de la qualité de leur équipement et, disons-le, leur vertu militaire.

Ainsi la réaction contre l'infiltration occidentale dans l'Empire entraînera la réaction contre les principes qui animaient la politique des grands Comnènes, considérés comme responsables de la soumission de l'Empire aux hommes de l'Occident ; le patriotisme aristocratique des Comnènes, qui voulaient faire de Byzance l'empire prestigieux d'antan, et ériger Constantinople en centre du monde civilisé, sera abandonné ; un patriotisme passionné et populaire, animé par la haine antilatine, et un esprit patriotique provincial, modeste dans ses ambitions mais ferme dans ses désirs, dicteront dorénavant la politique idéologique de Byzance qui, aveuglée par la passion antilatine, et menacée par l'Occident et l'Orient à la fois, ne pourra plus jamais retrouver le souffle qui lui avait jadis assuré la grandeur.

## 2. PATRIOTISME PROVINCIAL ET ATTITUDE ANTICONSTANTINOPOLITAINE

A la mort de Manuel I<sup>er</sup> Comnène, en 1180, les orateurs officiels de la cour présentent un bilan de l'œuvre de cet empereur, qui contraste un peu avec ce que le peuple byzantin commençait à murmurer après les expéditions désastreuses de Manuel outre-mer ; il y a toutefois lieu de penser que les discours officiels avaient une véritable base

du moins quant aux éloges concernant l'œuvre militaire de cet empereur, dont les multiples victoires sur les ennemis extérieurs de l'Empire justifient les qualificatifs pompeux qu'il utilisa dans sa titulature : à l'exemple de Justinien le Grand, qu'il ne manqua point d'avoir comme modèle, Manuel se désigna dans les actes officiels comme Isaurien, Cilicien, Arménien, Dalmatien, Hongrois, Serbe, Laze, Ibère, Bulgare, Chazare, Gothique, etc., du nom des peuples qu'il avait vaincus<sup>1</sup>. Ainsi rien d'étonnant si les accents que trouva l'orateur resté anonyme pour pleurer Manuel<sup>2</sup> rappellent à la fois ceux des éloges de Justinien, de l'épithaphe de Basile II Bulgaroctone, c'est-à-dire des plus glorieux empereurs de Byzance, et aussi ceux des discours adressés à Monomaque par Mauropous et Psellos, c'est-à-dire, quand l'Empire avait atteint sa plus grande expansion territoriale, après, bien entendu, le règne de Justinien. Manuel est désigné dans ce discours comme « l'empereur stratège qui mena les armées byzantines au bout du monde, qui anéantit la puissance des Turcs et humilia leurs alliés dans le mal, c'est-à-dire les ennemis venant de l'Occident, les Italiens, qui soumit les nations du monde aux Romains, qui a su gouverner avec droiture et justice, qui fut l'autocrator, le cosmocrator, le dominateur des peuples, le premier empereur paraclète, celui qui instaura la paix dans le monde »<sup>3</sup>.

En lisant ce discours prononcé publiquement à Constantinople, quatre mois après la mort de l'empereur, et dont nous avons cité seulement quelques phrases qui nous ont parues révélatrices du ton et du contenu de ce long texte, on a du mal à comprendre comment, à peine trois ans après la mort de Manuel, le peuple de Constantinople renversa le fils de ce grand empereur pour proclamer comme empereur des Romains Andronic Comnène, animé par

1. Cf. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 133, col. 773 ; *ibid.*, t. 140, col. 273, etc.

2. Anonyme, éd. W. REGEL, *Fontes rerum Byz.*, t. II, Pétrograd, 1917, pp. 191-228.

3. *Ibid.*, p. 225.

des principes diamétralement opposés à tous ceux qui dictèrent la politique aristocratique et même prolétarienne du dernier grand Comnène : l'évolution de cette situation sera inattendue et pleine de surprises. En effet, il fut tout de suite évident que les orientations de la politique d'Andronic I<sup>er</sup> Comnène convenaient peu aux intérêts des grandes familles des militaires qui s'étaient distingués pendant les guerres menées par Manuel et qui tenaient entre leurs mains le pouvoir dans les provinces, mises par les trois grands Comnènes sous un régime militaire particulièrement rigoureux ; les nombreuses révoltes qui secouèrent l'Empire, dès l'avènement d'Andronic, apportent la meilleure illustration du mécontentement d'une partie importante de l'armée, sentiment qui gagna progressivement les populations provinciales et la capitale. Les violentes réactions contre Andronic et sa politique ont eu finalement raison de cet empereur fougueux, à la vie particulièrement mouvementée ; à peine deux ans après son avènement, Andronic fut destitué et mis à mort par la même foule qui l'avait triomphalement conduit sur le trône ; mais Constantinople était alors en état de siège, à cause de la menace des Normands, qui après avoir mis à sac Thessalonique, la seconde ville de l'Empire (août 1185)<sup>1</sup>, arrivèrent devant la capitale, semant la panique et le désarroi.

La fin tragique d'Andronic marque la fin de l'effort, fort loué par ses contemporains, pour débarrasser l'Empire byzantin de l'étau de l'Occident aux volontés duquel Constantinople sera désormais progressivement pliée. En outre, les révoltes successives contre Andronic témoignent d'une évolution intéressante des mentalités des populations provinciales à l'égard de Constantinople. En effet, ces mouvements violents, qui mobilisèrent successivement les armées et les populations des provinces contre la capitale, finirent

1. Sur le sac de Thessalonique par les Normands, cf. EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *De expugnatione Thessal.*, Palermo, éd. St. Kyriakides, 1961.

par créer chez les provinciaux des réflexes hostiles à la capitale, et par répandre une animosité anticonstantinopolitaine, qui sera dans la plupart des cas exploitée par des gouverneurs ambitieux pour réaliser leurs projets personnels. Ces révoltes, même si initialement elles visent à renverser l'empereur de Constantinople, se contentent dans la plupart des cas de soustraire des provinces plus ou moins importantes à son autorité ; même si elles sont inspirées par des commandants de l'armée impériale, elles réussissent à rallier l'élément populaire, et sont soutenues par les populations locales, qui se situent de la sorte face à Constantinople et finissent par prendre conscience de leurs propres intérêts, souvent peu conformes aux désirs de la capitale. Une solidarité provinciale, un esprit régional dirions-nous, apparaît avec le temps, dont le développement présentera les plus grands aléas, et un véritable danger pour l'unité nationale, incarnée toujours par Constantinople.

Ainsi, pendant toute la période qu'inaugure le court règne d'Andronic I<sup>er</sup> Comnène et jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins en 1204, on constate l'existence d'un fort mouvement centrifuge dans les provinces périphériques, qui gagne progressivement la quasi-totalité du territoire impérial, avec comme résultat final l'isolement de Constantinople dont l'autorité sur une grande partie du monde byzantin devient ainsi purement nominale. Il faut noter que ce mouvement de désagrégation de l'Etat, dont pourtant le caractère centralisateur s'était rigoureusement maintenu et faisait jusqu'alors sa force, se présente sous des formes différentes, ayant cependant toutes le même résultat ; à savoir la perte du prestige de Constantinople comme capitale contrôlant efficacement les territoires qui dépendaient d'elle. On remarque, d'une part, la dissidence ouverte des gouverneurs provinciaux dont les agissements aboutissent le plus souvent à la constitution de petits « Etats » byzantins détachés de l'autorité de Constantinople (Trébizonde sous les Gabras, Chypre sous Isaak Comnène, plusieurs contrées de l'Asie Mineure occidentale

sous Asidènos, Maggaphas, Maurozômès et d'autres, en fournissent le meilleur exemple<sup>1</sup>), et d'autre part, on constate l'affaiblissement du contrôle de Constantinople, à cause de son administration défailante, incapable de gérer efficacement des provinces, poussées ainsi, quasi involontairement, à s'éloigner du commandement de la capitale. Abandonnées à leur sort, notamment en ce qui concernait leur défense face à l'ennemi extérieur, bien qu'acquittant leurs obligations fiscales, l'appareil fiscal semble en effet avoir toujours bien fonctionné à Byzance, les provinces cherchent naturellement à adopter des solutions propres ; sous la conduite de personnalités locales, elles reconstituent un appareil administratif rudimentaire qui se charge des intérêts et des besoins des populations dont la contribution assure, par ailleurs, son fonctionnement : les cas de Chamarétos et de Léon Sgouros en Grèce continentale et en Péloponnèse constituent les meilleurs exemples du gouvernement de régions importantes par des chefs locaux ; il est en outre significatif que nous connaissions par d'autres sources, notamment la correspondance de Michel Choniate, métropolitain d'Athènes à l'extrême fin du XI<sup>e</sup> siècle, que les régions en question étaient particulièrement négligées par l'administration centrale<sup>2</sup>.

De toute façon, les résultats de cette situation, et indépendamment des formes de dissidence qu'on relève, sont identiques pour Constantinople et son empereur : l'autorité impériale constantinopolitaine contestée, à cause de ses insuffisances ou de sa faiblesse, s'efface progressivement des régions vitales pour l'existence de l'Etat byzantin. Il est remarquable que même dans les régions restées sous le contrôle impérial, on constate le relâchement des liens avec Constantinople dont l'administration s'avère de plus

1. Cf. les remarques que je formule, dans mon travail, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317)*, dans *Travaux et mémoires*, t. I, 1965, pp. 4 sq.

2. Michel AKOMINATOS-CHONIAE, *Ta Sôzoména*, par Sp. LAMPROS, en deux volumes, Athènes, 1879-1880.

en plus incapable de s'occuper de leur problème, et dont la population se présente, aux yeux des provinciaux, comme enfermée égoïstement dans un monde dominé par le luxe et la corruption en dépit de la situation lamentable du reste de l'Empire : à ce propos quelle meilleure illustration que cette lettre de Michel Choniatae dans laquelle il traite « les tendres habitants de Constantinople comme des irresponsables et des inconscients, comme des indifférents devant le mal qui ronge l'Empire et les problèmes qui préoccupent les populations des provinces, écrasées sous le poids des obligations imposées par la capitale »<sup>1</sup> ; disons incidemment que cette image des Constantinopolitains, corrompus par le luxe fabuleux de leur ville et les manières de leur vie, est aussi répandue en Occident : elle jouera son rôle pendant la quatrième croisade, le « povre gent de l'ost » sera tenté de punir ces « risques hommes », ces ennemis de Dieu<sup>2</sup>.

Un vrai malentendu s'installe de la sorte entre les populations provinciales et constantinopolitaine s'accusant mutuellement d'ingratitude et d'indifférence ; avec le temps la cassure devient un fait généralement ressenti, la désaffection que manifestent de plus en plus les populations provinciales à l'égard de la capitale finira par sceller la rupture à l'intérieur du monde byzantin, pourtant menacé sans relâche et dans son ensemble par des ennemis extérieurs. En effet, c'est à ce moment que les Bulgares trouvèrent l'occasion de reconstituer leur Etat qui avait été aboli par Basile II, (le second Empire bulgare date de 1185-1186), que les Normands réussirent, après la prise de Thessalonique en 1185, à menacer Constantinople même, tandis que les Croisés de la troisième croisade s'installèrent à Chypre en 1192, cette île étant déjà détachée de l'autorité de Constantinople par Isaak Comnène qui, faute de pouvoir s'installer dans la capitale, fit de l'île de Chypre son siège,

1. *Ibid.*, t. I, pp. 307 sq., mémoire adressé à l'empereur Isaak Ange et surtout, t. II, p. 83.

2. Sur la réaction du simple Croisé face à Constantinople, cf. le récit de Robert de CLARI, *La conquête de Constantinople*, Paris, éd. P. Lauer, 1924.

s'y proclama empereur des Romains, et frappa monnaie à son nom. Ajoutons enfin que c'est pendant cette époque aussi que les Turcs, profitant de la confusion générale, et jouissant sans doute de la complicité des gouverneurs locaux, étendirent leur contrôle en Asie Mineure, qui était en grande partie partagée entre divers « dynastes », indépendants de Constantinople<sup>1</sup>.

Ainsi en l'espace de ces quelques vingt ans qui séparent la mort de Manuel I<sup>er</sup> de la quatrième croisade, l'Empire byzantin a vu son sort renversé, il connut la corrosion et même la déchéance, et ceci malgré l'effort louable, mais insuffisant, déployé par des empereurs de la maison des Anges, notamment par Isaak Ange, pour redresser l'appareil défaillant de l'administration impériale. C'est dans ce climat de confusion que se déclenchèrent la plupart des entreprises séparatistes, couronnées de succès. Les provinces, l'une après l'autre, essaient de s'émanciper de Constantinople qui, de plus en plus isolée, affiche son indifférence, sans pour autant renoncer aux avantages matériels que lui procurait l'exploitation des populations habitant les provinces relevant encore de son autorité. Des cris d'alarme lancés par des grands dignitaires et des ecclésiastiques à l'adresse des Constantinopolitains et de leur gouvernement pour susciter un sentiment de solidarité nationale, restèrent sans échos<sup>2</sup> ; le ton poignant qui caractérise ces textes montre la profondeur de la détresse des populations provinciales dont le seul lien avec la capitale était concrétisé par la présence dans leur pays des agents fiscaux envoyés de Constantinople et veillant sur ses intérêts. Dans la désolation et le désespoir, l'une après l'autre les provinces se détourneront de la capitale, leur population facilitera, peut-être inconsciemment, les ambitions des gouverneurs byzantins et même les convoitises des ennemis

1. Sur le pouvoir des dynastes indépendants, cf. Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, pp. 280 sq.

2. Cf. à titre d'exemple, le mémoire adressé par le métropolite d'Athènes Michel Choniata à Isaak Ange, éd. Lampros, I, pp. 307 sq.

extérieurs de l'Empire, dont le comportement à leur égard leur semblait, tout compte fait, plus supportable que celui des agents constantinopolitains. Bref, disons-le autrement, l'Etat de Byzance, l'Empire de Constantinople est, pour les Byzantins de l'époque, une institution d'injustice et de corruption : Etat des mercenaires étrangers ou autochtones au service du plus offrant, à la merci des colonies marchandes étrangères ; Etat prisonnier d'une caste de parvenus qui se partagent bénéfices et avantages, en dépit de la misère qui règne de pair avec l'insécurité dans les provinces, en proie enfin à des luttes intestines qui secouent le palais sans nullement secouer les consciences des gouvernants et des élites, l'Etat byzantin à l'aube du XIII<sup>e</sup> siècle marchait inexorablement vers sa perte et sa dislocation, indépendamment de toute action perpétrée contre lui par l'ennemi extérieur, en l'occurrence les Croisés de la quatrième croisade et leurs alliés.

Autrement dit, ce qui nous semble important pour comprendre l'évolution des mentalités à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, c'est le déclin de l'Etat byzantin, la dépravation des mœurs administratives, le blocage de ses rouages, l'inefficacité de son appareil, pourtant savant et sophistiqué, l'indifférence de ses citoyens et l'avidité, la rapacité même, de ses agents ; vue sous cet angle, la chute de Constantinople en 1204 n'est qu'une conséquence quasi inévitable de la situation qui régnait à Byzance avant cette date ; elle fut par l'ampleur de la catastrophe qu'elle provoqua, le détonateur qui réveilla les consciences assoupies et permit l'ultime sursaut qui redonnera la vie au monde byzantin : voilà pourquoi, malgré le risque de paraître provocateur, on pourrait même dire que la chute de Constantinople fut presque un événement salutaire pour la nation et salubre pour l'Etat byzantin dont la machine était fortement et presque irrémédiablement grippée. Rappelons quelques scènes de la vie à Constantinople que les sources de l'époque nous livrent naïvement et sans aucune sorte de malice pour illustrer ces propos : Isaak Ange, connu pour ses mœurs dissolues, n'hésita pas à

dépouiller les trésors des églises, afin de « décorer sa table et ses propres vêtements »<sup>1</sup> ; guidé par sa seule avidité « il a mis en vente les charges et les dignités tout comme les marchands mettent en vente les fruits et les légumes »<sup>2</sup> ; son frère, l'empereur Alexis III, interdit le transport de bois de ses domaines de chasse, sis près de Constantinople, en dépit des besoins urgents de la flotte byzantine ; le grand duc Stryphnos, qui, comme nous le rapporte Nicéτας Choniata, « connaissait parfaitement le secret d'échanger les ancres des bateaux de la flotte byzantine contre de l'or, et qui savait vendre contre de l'argent qu'il encaissait dans ses propres coffres tout l'équipement des bâtiments » préféra « plaisanter avec l'empereur au sujet de la mobilisation latine », au lieu de préparer la défense de la ville<sup>3</sup>. Ainsi devant la flotte des Croisés les Byzantins n'ont pu finalement opposer que « vingt chaloupes pourries et pitoyables »<sup>4</sup>. Notons toutefois que, peu avant, l'empereur avait armé des bateaux qu'il chargea de poursuivre et de dépouiller les navires marchands qui naviguaient dans le Pont-Euxin et de ramener leur précieuse cargaison au palais<sup>5</sup>. Faut-il s'étonner qu'aucun haut fait militaire ne vienne illustrer la défense de la ville, qui était par ailleurs assurée par les soldats étrangers, par les Varengues ? Le dernier empereur chercha honteusement la fuite en emportant avec lui le trésor impérial, tandis que la populace de Constantinople excellait dans le trafic des objets sacrés pillés dans les églises par les Latins. « Les soldats de l'Occident savaient depuis longtemps, nous dit Nicéτας, que les Romains étaient les esclaves de mœurs viles et désonhorantes »<sup>6</sup>, l'image de la capitale offerte à leurs yeux était celle d'une « ville dominée par la licence et la luxure, les Occidentaux savaient depuis

1. Nicéτας CHONIATE, éd. Bonn, pp. 582-583.

2. *Id.*, loc. cit.

3. Nicéτας CHONIATE, éd. Bonn, p. 716.

4. *Ibid.*, p. 717.

5. *Ibid.*, p. 699.

6. Nicéτας CHONIATE, éd. Bonn, p. 629.

longtemps quelle sorte de Sybaris était Constantinople »<sup>1</sup>.

En lisant ces descriptions de Nicéas Choniate, qui fut le témoin oculaire des événements, qui subit les méfaits du sac de la ville par les Latins, et qui fut un des plus hauts fonctionnaires de l'Empire, proche des empereurs successifs de l'époque, on trouve les invectives exaltées des moines occidentaux contre le lieu de perdition qu'était pour eux Constantinople, en dessous de la réalité<sup>2</sup>, telle qu'elle est décrite par les meilleurs et les plus autorisés représentants du monde byzantin ; le fait mérite d'être souligné, car il explique le comportement des Croisés, qui se livrèrent, on le sait, lors de leur entrée à Constantinople, à un pillage monstrueux ; et surtout, parce qu'il éclaire le comportement des provinciaux devant « le viol et la ruine de la ville reine ». C'est encore Nicéas Choniate qui nous livre involontairement la réaction des populations des alentours mêmes de Constantinople devant les malheurs de ses habitants : « Devant le désastre, nous avons pris la fuite ; sur notre route d'exil les rustres et la populace nous tournaient en dérision ; ils se moquaient de notre misère et de notre nudité, que, les insensés, ils désignaient du nom d'égalité pour dire que notre état misérable était comparable au leur ; il y en avaient même qui louaient Dieu parce qu'ils s'enrichissaient en achetant pour rien les biens de leurs compatriotes »<sup>3</sup>.

Mesurons un instant l'importance de cette révélation : des Byzantins se réjouissaient du désastre qui frappa leur capitale et ses habitants, ils constataient que justice était enfin faite puisque alors, et seulement alors, tous les Byzantins étaient des citoyens égaux, (il est significatif que le terme utilisé par Choniate est celui de *isopoliteia* qui signifie littéralement égalité juridique et statut de citoyenneté commune), puisque leur sort misérable était devenu le

1. *Ibid.*, p. 717.

2. Sur les textes occidentaux et Constantinople à consulter maintenant, B. EBELS-HOVING, *Byzantium im westerse ogen, 1096-1204*, Assen, Van Gorcum, 1971.

3. Nicéas CHONIAE, éd. Bonn, p. 785.

lot commun, il était enfin partagé par ceux qui étaient jusqu'alors soustraits aux malheurs de la nation, c'est-à-dire les Constantinopolitains. Choniate rapporte le fait avec amertume mais sans étonnement : il était bien placé pour savoir que ce comportement était la conséquence normale de l'indifférence que la capitale avait depuis longtemps manifestée à l'égard des populations provinciales et des pauvres, il savait que des populations entières de l'Asie Mineure, éblouies par la tolérance et la compréhension montrées à l'égard des chrétiens par les Turcs avaient, à peine quelques ans auparavant, quitté massivement les villes byzantines pour s'installer dans des régions que le sultan mit à leur disposition, « ils avaient préféré, dit-il, changer de patrie, ils avaient choisi de vivre avec les Barbares et fuir ainsi le règne de l'injustice »<sup>1</sup>. Se réjouir du misérable sort commun, changer même de patrie, voilà les sentiments qui guident les populations provinciales dans leur comportement face à Constantinople, sa politique et ses habitants : rien ne pouvait témoigner mieux de la rupture de la solidarité nationale devant une situation qui portait pourtant tous les signes du désastre universel, qui signifiait en clair la démission totale devant ceux que les Byzantins désignaient dédaigneusement quelques années auparavant comme des Barbares de l'Orient, les Turcs, et de l'Occident, les Latins.

Il fallait insister sur ces faits, peu mis en valeur par les historiens habitués à étudier des grands ensembles de l'histoire byzantine et à passer par conséquent vite sur une situation qui ne dura que quelques années ; nous les avons particulièrement soulignés car ils jettent, nous semble-t-il, une nouvelle lumière sur les résultats de la quatrième croisade, cet événement majeur pour l'histoire de la chrétienté et pour cela même particulièrement controversé. Il nous semble qu'avant d'aborder l'étude du déroulement de la quatrième croisade il est absolument nécessaire d'avoir pré-

1. *Ibid.*, p. 657.

sent à l'esprit qu'à l'extrême fin du XII<sup>e</sup> siècle, Constantinople, toujours parée de ses richesses fabuleuses et depuis longtemps légendaires, s'enlisa dans l'isolement le plus complet et connu « la désaffection la plus froide »<sup>1</sup>, le terme est de l'époque, du monde qui pourtant devait regarder vers elle comme vers le soleil de son existence et la garante de son bien-être. Ainsi, rancune et amertume sont les sentiments qui animent les populations des provinces à l'égard d'une capitale jugée indigne, indifférente et aveuglée par le mirage de sa puissance, qui finalement n'était qu'une apparence<sup>2</sup>. Tout porte à croire qu'au seuil du XIII<sup>e</sup> siècle Constantinople est une ville à prendre ; elle a été prise par les Croisés de la quatrième croisade, guidés par les Vénitiens, c'est-à-dire par ceux qui étaient le mieux placés pour connaître la déliquescence qui y régnait, les seuls capables d'apprécier l'intérêt stratégique de sa situation et les avantages économiques de son rôle au carrefour des routes maritimes, les seuls animés par une véritable haine contre les Byzantins, notamment contre les Constantinopolitains qui avaient souvent essayé de freiner leur cupidité<sup>3</sup>, par ceux, enfin, qui étaient suffisamment rusés pour présenter aux braves soldats de la quatrième croisade l'enjeu de Constantinople comme une entreprise salutaire et tout compte fait légitime, puisqu'il s'agissait d'instaurer sur le trône de Byzance des empereurs amis du Christ et de la croisade.

La prise de Constantinople par les Croisés se présente à la fin et contre toute attente, comme la conséquence de la politique constantinopolitaine, les Byzantins étant tentés de la considérer comme une entreprise concernant uniquement Constantinople. Dans le monde byzantin d'alors, vivant dans un climat général de « sauve-qui-peut », le patriotisme s'était évanoui, ou, tout au plus, il avait pris le visage

1. Nicéas CHONIATE, éd. Bonn, p. 657, l. 12-13.

2. *Ibid.*, pp. 784-785.

3. Sur l'évolution des rapports véneto-byzantins, cf. H. AHRWEILER, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, pp. 255 sq.

de la défense des régions plus ou moins modestes qui essaient, sous la conduite de chefs locaux, de se tenir à l'écart de la corruption constantinopolitaine et de son monde perversi ; il est de ce point de vue significatif que les « dynastes » provinciaux aient cherché des accommodements avec l'ennemi extérieur, afin de consolider leur pouvoir dans leur région et qu'ils aient été peu nombreux à briguer le titre d'empereur et à chercher à atteindre Constantinople pour s'y faire couronner : le prestige de la couronne impériale était bien terni à leurs yeux, ils ont préféré rester dans leurs provinces lointaines et regarder Constantinople, « la ville pécheresse », glisser vers sa perte. Le désastre de 1204 sera une des conséquences de cette attitude, il mettra à son tour en évidence toutes les faiblesses et les contradictions du monde byzantin d'alors.

Ce sont surtout les divergences ethniques et les différences de condition sociale qui remontent alors à la surface et dictent à la fin le comportement des groupes devant la nouvelle situation. Les populations de la Thrace et de la Macédoine qui comptaient un nombre important d'éléments ethniques hétérogènes (Slaves, Coumans et Bulgares) n'hésitent pas à collaborer étroitement avec les Bulgares, qui s'étaient émancipés de Constantinople et dans le cadre de leur Second Empire, entreprirent, avec l'encouragement des populations locales, la résistance contre les Latins au nom même de la légitimité byzantine. Par contre l'élément arménien de la Thrace, et surtout de l'Asie Mineure occidentale, exaspéré sans doute par la position de Constantinople à l'égard de son église, collabore ouvertement avec les Latins dont il facilite le progrès<sup>1</sup>. Plus importantes encore, parce que touchant les Byzantins eux-mêmes, nous semblent les contradictions socio-économiques mises en évidence par les événements de 1204, le témoignage de Nicéas Choniata sur le comportement des populations

1. Cf. Hélène AHRWEILER, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne, dans *Travaux et mémoires*, t. I, 1965, p. 20.

rurales des alentours de Constantinople face aux malheurs des Constantinopolitains, en étant la meilleure illustration<sup>1</sup>.

En effet, tous les témoignages des sources concordent sur un point : les couches déshéritées de la société byzantine, des provinces mais aussi de Constantinople même, non seulement restèrent indifférentes devant le désastre de la capitale dont, après tout, elles ne connaissaient que le poids du gouvernement, mais elles ont même essayé de profiter de la tourmente et de la confusion qui en résultèrent : les biens fonciers des grandes institutions constantinopolitaines, notamment du patriarcat et des monastères, sis dans les provinces, furent la proie des paysans qui y travaillaient<sup>2</sup> ; la populace de Constantinople participa à côté des Croisés au pillage des palais et des maisons nobles, les petits contribuables enfin sentirent l'abolition de l'Etat comme une libération du poids que faisaient peser sur eux des agents sans scrupules, hommes d'Etat et de l'Eglise de Constantinople, donc représentant les plus importants propriétaires fonciers du monde byzantin. Dans ces conditions on comprend pourquoi le deuil pour la prise de Constantinople fut loin d'être unanime à l'intérieur même du monde byzantin, et on mesure les difficultés qu'ont rencontrées les exilés de Constantinople dans leur effort pour reconstituer en Asie Mineure un Etat qui se voulait continuateur de l'Empire de Byzance ; mais on s'explique surtout les progrès des Croisés dans le reste de l'Empire, malgré les divergences qui régnaient dans leur camp et malgré l'improvisation de leur conquête. Toutefois, il est significatif que la seule résistance digne de ce nom qu'ils aient rencontrée ait été celle des « dynastes » locaux comme par exemple de Sgouros et de Chamarétos, qui, tout en ayant dissocié leur sort de celui de Constantinople, ne pouvaient souffrir de voir s'installer chez eux les Latins, toujours considérés comme les ennemis de la vraie foi<sup>3</sup> : ils donnèrent ainsi la première

1. Nicéas CHONIATE, éd. Bonn, pp. 784-785.

2. Cf. H. AHRWEILER, *op. cit.*, pp. 56 sq.

3. Nicéas CHONIATE, éd. Bonn, *Urbs Capta*, p. 799 sq.

impulsion au réveil de la conscience nationale, qui permettra aux Byzantins de se ressaisir et de reconsidérer les événements de 1204.

En effet, le retentissement en Occident de la prise de Constantinople et, surtout, le comportement inqualifiable des Latins finiront par susciter l'indignation des Byzantins, qui se souviendront alors de leur ancienne grandeur. Désormais l'entrée des Croisés dans la « Reine ville » sera considérée comme signifiant la vraie catastrophe nationale, « la captivité du peuple élu de Dieu »<sup>1</sup>. Le choc de la perte de la Ville sera progressivement ressenti par tous les Grecs orthodoxes sans exception ; le Byzantin moyen apprendra avec horreur que le pillage monstrueux de tout ce que la Ville avait de plus sacré a été organisé par ceux qui se disaient soldats du Christ, il saura que des massacres, des incendies, des viols et des infamies sans nom ont été perpétrés contre des femmes et des enfants grecs, le nom de Latin finira par signifier le profanateur infâme dont il fallait se libérer à tout prix. L'unanimité nationale se fera contre ceux qui avaient offensé la foi, la loi et la patrie, Constantinople étant vite redevenue le symbole sacré du monde byzantin qu'il fallait sauver et libérer des mains impies.

Ainsi le ressentiment, mieux encore le traumatisme, provoqué par le comportement des Latins et la frustration nationale qui en résulta, feront naître le nouveau patriotisme byzantin qui sera désormais cristallisé sur le sort de Constantinople et la lutte contre ses conquérants. Constantinople retrouvera dans l'esprit des Byzantins ses vertus antiques, tandis que ses fautes et ses péchés seront pardonnés et oubliés. Le patriotisme pendant cette nouvelle phase de l'histoire byzantine sera confondu avec la passion antilatine, la reconquête sur les impies latins de la « Ville siège de Dieu », c'est ainsi qu'on désignera désormais Constantinople,

1. Nikolaos MESARITES, *Die Palatsrevolution des Johannes Komnenos*, Würzburg, éd. A. Heisenberg, 1907, p. 16 (notice).

sera sa raison d'être<sup>1</sup>. Ce but national prévaudra sur tout autre, même si les intérêts de l'Empire, reconstitué sur de nouvelles bases en Asie Mineure, à Nicée, recommandaient une politique indépendante du sort de Constantinople. L'effort qui sera déployé pour la reconquête de la Ville par le monde qui, quelques années auparavant, restait indifférent à son sort et même hostile à tout ce qu'elle représentait, marque, à notre avis, la profondeur du différend qui séparait les deux parties de la chrétienté, et scelle le divorce définitif entre ces deux mondes qui, pourtant, comme dirait Sophocle, « étaient nés pour s'aimer et non pour se haïr ».

1. Cf. à titre d'exemple, Michel AKOMINATOS-CHONIATE, éd. Lampros, t. II, p. 151.

## CHAPITRE VI

# Le patriotisme grec et orthodoxe

### I. LA « GUERRE SAINTE BYZANTINE » : PASSION ORTHODOXE ET CONSTANTINOPOLITAINE

Au mépris des intérêts de la communauté chrétienne, le 12 avril 1204, les Croisés entrent dans la ville impériale en accomplissant ainsi l'acte qui marque la rupture, mieux vaut dire la déchirure, entre les deux parties de la chrétienté. On comprend que cet événement fut ressenti par ceux qui l'ont vécu, mais aussi par ceux qui l'ont étudié, comme le tournant décisif des destinées de Byzance : les historiens sont unanimes à considérer que l'année 1204 marque la fin de l'Empire universel de Byzance, les Byzantins furent unanimes à penser que l'Occident chrétien, coupable du plus grand sacrilège, c'est-à-dire du pillage du sanctuaire de la chrétienté qu'était Constantinople, était leur seul ennemi, qu'il fallait combattre et abattre pour sauver la nation et la foi : la passion orthodoxe et constantinopolitaine animera la « guerre sainte » des Grecs, des Byzantins dans leur ensemble, contre non pas les Infidèles, les Turcs, mais contre les frères d'hier, les Latins : on s'explique l'opinion solidement ancrée qui veut que les événements de 1204 furent pour le peuple grec aussi décisifs que ceux de 1453. Mais essayons de voir quelles sont l'importance et la signification de la chute de Constantinople en 1204 pour chacun des camps opposés, afin d'éclairer les attitudes réciproques adoptées par la suite.

Il se fait que les armées qui ont pris Constantinople en 1204 étaient composées des guerriers mobilisés pour la quatrième croisade ; il se fait aussi que la quatrième croisade s'acheva avec la prise de Constantinople et n'a jamais atteint les Lieux saints. Constatons avec les Byzantins que l'issue de la quatrième croisade dévoila des aspects peu probants de la guerre sainte de l'Occident. Autrement dit, on constate tout de suite que la quatrième croisade illustre d'une manière parfaite la déviation, ou plutôt la déformation de l'idée primitive de la croisade<sup>1</sup> : puisque ceux qui ont pris la croix lors de la quatrième croisade n'ont jamais rencontré d'Infidèles, puisqu'ils ont laissé Jérusalem entre les mains des musulmans et ont préféré exercer leur zèle guerrier contre les homodoxes et rester dans la ville du Bosphore sans même tenter le voyage en Terre sainte, ils ne pouvaient plus prétendre accomplir l'œuvre « sôtériologique » que leurs prédécesseurs avaient maintes fois entreprise : E. Perroy note à juste titre que la quatrième croisade plus que toute autre s'écarta de l'idéal primitif<sup>2</sup> ; les Byzantins furent les derniers à en être étonnés.

En effet, soulignons encore une fois que la méfiance que les Byzantins nourrissaient à l'égard de la croisade dès le début fut singulièrement justifiée en 1204. Le Byzantin moyen a retenu l'image d'une Constantinople saccagée et pillée par les Croisés ; il s'est souvenu alors des craintes que ses ancêtres avaient déjà ressenties devant les foules de Croisés campées devant la ville impériale pendant la seconde croisade, quand, comme le rapporte Michel le Rhéteur « la foule du peuple de Constantinople sans armes était dans la peur et l'angoisse », « quand la ville essayait de repousser les avances de ces amants indésirés et encombrants », et quand « les militaires en colère demandaient à l'empereur (Manuel Comnène) l'ordre d'attaquer et de

1. H. GRÉGOIRE, The question of the diversion of the fourth Crusade, dans, *Byzantion*, t. XV, 1940/1, pp. 158-166 ; A. FROLOW, *Recherches sur la déviation de la 4<sup>e</sup> croisade*, Paris, 1955.

2. E. PERROY, *Moyen Age*.

disperser cet amas d'hommes (les Croisés) »<sup>1</sup>, qui, comme le précise un autre auteur de l'époque de la seconde croisade, Eustathe de Thessalonique, « avaient été conduits par la convoitise et excités par l'appât du gain, qui ne visaient en vérité qu'à s'emparer de l'Empire et portés par leur désir rapace espéraient faire sombrer le grand navire de l'univers (Byzance) »<sup>2</sup>. Voilà ce qui, redouté et annoncé par les Byzantins déjà pendant la seconde croisade, fut en effet minutieusement réalisé pendant la quatrième : pour les Byzantins la quatrième croisade n'était que la conséquence normale du but poursuivi par toutes les entreprises dites saintes de l'Occident ; elle révéla autrement dit le vrai visage de la croisade en général, et confirma ainsi le Byzantin dans son sentiment que l'Occident à travers la croisade et sous le prétexte de la guerre sainte s'adonnait à une vaste opération de pillage contre le monde de l'Orient sans distinction de race et de religion. Ce sentiment fut singulièrement renforcé par la justification qu'a trouvée *a posteriori* en Occident l'issue de la quatrième croisade.

En effet, malgré quelques réactions manifestées dans les rangs mêmes des Croisés devant le tournant qu'avait pris la croisade, l'homme de l'Occident, tout comme le pape Innocent III, considéra finalement que cette croisade qui avait commencé comme un « tournoi contre le sultan de Babylone (du Caire) » selon les mots de Hughes de Saint-Pol au duc de Louvain, avait atteint un autre but également sacré : la punition des hérétiques, qui selon Robert de Clari, porte-parole du Croisé moyen, étaient des impies et pires que les Juifs. Autrement dit, les soldats de la quatrième croisade avaient réalisé ce que plusieurs demandaient, et depuis longtemps en Occident, à savoir, détruire la Grèce qui, selon une poésie du moine allemand Günther, « était la mère de tous les vices »<sup>3</sup>. Ainsi la prise de Constantinople

1. Ed. W. REGEL, *Fontes rerum Byz.*, t. I, pp. 173-174.

2. EUSTATHE DE THESSALONIQUE, éd. W. Regel, *op. cit.*, t. I, pp. 106-107.

3. GÜNTHER DE PAIRIS, *Historia constantinopolitana*, éd. P. Riant. *Exuviae*, I, § 10.

par des armées, mobilisées pourtant contre les Infidèles et pour combattre en Terre sainte, finit par être considérée en Occident comme une victoire de la chrétienté ; on pourrait dire que dorénavant pour les Occidentaux Constantinople valait bien Jérusalem ; on comprend pourquoi le fossé ainsi creusé entre l'Orient et l'Occident chrétiens sera dorénavant infranchissable.

Quoi qu'il en soit, déviation ou but inavoué de la quatrième croisade, la prise de Constantinople en 1204 prouva que la grande victime de la guerre sainte de l'Occident fut non pas l'Islam mais l'Empire chrétien d'Orient, Byzance ; et ceci non seulement à cause du pillage de Constantinople, mais surtout à cause des mesures arrêtées par les Croisés juste après la prise de la capitale byzantine ; elles se résument en une décision capitale : l'abolition de l'Etat et de l'Empire byzantins. Cette décision découle du partage de l'Empire byzantin entre les vainqueurs ; la *Partitio di Romania*, ce document exceptionnel, nous a conservé les détails de ce partage<sup>1</sup> : elle fut réalisée par la création de l'Empire et du patriarcat latins de Constantinople, par la formation d'une série de principautés latines sur le sol de la Grèce et les îles de l'Archipel, mais elle échoua en Asie Mineure qui, malgré les premières réticences de ses habitants, accueillit les réfugiés de Constantinople et abrita l'Empire en exil, l'Empire de Nicée, le plus important foyer de la résistance grecque. Ce sera contre les profanateurs latins, contre leurs Etats de conquête et contre leur Eglise qui, disons-le en passant, installa ses représentants officiels à la place du clergé orthodoxe dans tous les territoires occupés, que s'organisera la résistance grecque dont le but majeur sera la reconquête de Constantinople et la défense de l'orthodoxie, c'est-à-dire les deux objectifs de ce que nous avons désigné, d'une manière sans doute exagérée, comme la guerre sainte byzantine.

1. Cf. l'édition de A. CARILE, *Partitio terrarum imperii Romaniae*, dans *Studi Veneziani*, t. VII, 1965, pp. 125-305.

## 2. FRUSTRATION NATIONALE ET FORCE DE LA TRADITION : LA NAISSANCE DE LA GRANDE IDÉE

Le démembrement de l'Empire byzantin et l'éclatement de l'unité nationale entretenue, même artificiellement, jusqu'alors par Constantinople, furent les conséquences majeures de la prise de la ville par les Croisés en 1204. Le besoin de reconstituer le monde byzantin, forcément sur de nouvelles bases, sera vite ressenti par les Byzantins soumis ou non au joug latin ; il guidera dorénavant la politique des Etats byzantins formés après la catastrophe de 1204, à savoir l'empire de Nicée en Asie Mineure, le « Despotat » d'Épire en Grèce et à un moindre degré l'empire de Trébizonde ; ce dernier, à cause de son histoire et de sa situation géographique, se heurtera surtout aux divers émirats turcs et turcomans qui encerclaient son territoire et ne pourra pas jouer un rôle décisif dans la guerre antilatine pour Constantinople ; disons-le en passant, l'empire de Trébizonde se présente plus comme une formation étatique séparatiste, telles que nous les avons vues à la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, que comme un état issu des événements de 1204 : son zèle antilatin et proconstantinopolitain en est par conséquent considérablement tempéré.

Toujours est-il que les événements de 1204 ont eu un double effet sur le monde byzantin : d'une part, ils ont rendu évidente, même aux yeux de ses plus farouches défenseurs, la faillite de la politique impériale d'avant la prise de la ville, et créèrent ainsi un besoin profond de renouveau et de changement radical, et d'autre part ils provoquèrent chez les Byzantins un sentiment intolérable d'humiliation qui se mua en haine contre ceux qui avaient aboli leur Etat, dont l'existence était le signe de leur dignité. Constantinople, perdue, redevint le symbole de la grandeur

1. Cf. ci-dessus, p. 90.

nationale qui était à retrouver : un sentiment d'attachement démesuré et inconditionnel aux valeurs du passé en est ainsi né ; la force de la tradition sera le levier de l'unité et de la mobilisation nationale. Pour retrouver les vertus, donc la grandeur d'antan, il faudra avant tout recouvrer le siège de la gloire nationale, c'est-à-dire Constantinople ; la seule ville vraiment impériale, symbole dorénavant de tout l'espoir d'un peuple humilié et d'une nation bafouée. Constantinople dont, quelques années auparavant, on se détournait et on se désintéressait, purifiée par son supplice, sera encore une fois l'âme du monde byzantin dans son ensemble, qui au nom de sa ville perdue accomplira à nouveau des actes qui lui redonneront sa dignité, mais sans pour autant pouvoir lui assurer à nouveau la place qu'il avait occupée jadis dans l'histoire universelle.

Quoi qu'il en soit, c'est autour de Constantinople et de son destin que le sort de l'Empire en exil va se jouer ; Constantinople, symbole d'une défaillance à éviter, ou image de grandeur à retrouver, conditionne dorénavant la politique byzantine : c'est sous cet éclairage qu'il nous faudra examiner l'idéologie de l'empire de Nicée qui, plus que tout autre Etat grec issu du démembrement de l'Empire en 1204, constitue le continuateur naturel de l'Empire byzantin d'antan, à cause non seulement de son voisinage immédiat avec Constantinople, mais surtout à cause de l'origine purement constantinopolitaine de ses élites et de ses gouvernants.

C'est en effet sur le sol de l'empire de Nicée que le monde constantinopolitain en déroute trouva refuge et acquit par là même une intime connaissance de ce qu'était véritablement une province byzantine, en l'occurrence une des plus importantes et des plus vitales du monde byzantin de jadis. De ce point de vue l'expérience nicéenne reste exemplaire dans l'histoire byzantine ; son analyse nous permettra de dégager les points de contacts et aussi les heurts et les contradictions de deux mondes byzantins, c'est-à-dire des Constantinopolitains et des provinciaux

qui, dans les cadres de l'empire de Nicée, étaient appelés, non seulement à cohabiter pacifiquement, mais à mener la même vie et à œuvrer ensemble à la cause commune, à savoir la restauration de l'Etat byzantin. Précisons tout de suite que les élites de l'empire de Nicée et par conséquent les cadres de son Etat, d'origine constantinopolitaine, du moins au début, pour gouverner et organiser le nouvel Empire devaient s'appuyer sur les populations provinciales dont les aspirations, le niveau de vie et de culture différaient considérablement des leurs. L'empire de Nicée se présente ainsi, et dès son départ, comme un foyer d'éléments hétéroclites dont le seul lien restait leur commune passion pour l'orthodoxie et pour Constantinople, ou, plus simplement leur haine contre les Latins, ce qui ne les a pas pour autant empêchés d'utiliser dans leur armée reconstituée des mercenaires latins toujours au service du plus offrant et toujours réputés pour leur combativité<sup>1</sup>.

Ainsi au premier clivage de la société nicéenne marqué par l'origine de ses populations — disons à ce propos, que très vite l'empire de Nicée fut le refuge des Byzantins des contrées grecques soumises aux Latins — s'ajoute le clivage sociologique, avec ce qu'il comporte de différence dans les traditions, la culture, la fortune et les mœurs : on explique alors aisément les divers courants qui se sont manifestés très vite au sein du nouvel Empire et qui orientent, chacun d'après sa force, la politique et l'idéologie du nouveau monde byzantin, sans pour autant le détourner de son objectif majeur : la lutte pour Constantinople. C'est ce but national qui permit aux hommes politiques de l'empire de Nicée de forger l'idéologie unitaire face aux courants divers et souvent contradictoires, qui risquaient de neutraliser à la longue tout effort pour le renouveau de la nation.

Le sentiment antilatin, profondément enraciné jusqu'alors chez le menu peuple, dévot, superstitieux et prison-

1. Sur la société de Nicée, cf. Hélène AHRWEILER, Histoire et géographie de la région de Smyrne, dans *Travaux et mémoires*, t. I, 1965, pp. 2-202.

nier d'une religiosité naïve, prend maintenant les dimensions d'une exigence nationale ; il est ostensiblement affiché par ceux-là mêmes dont la politique avait conduit à l'intérieur de l'Empire byzantin les soldats latins et les colonies marchandes italiennes qui, à la longue, s'avèrent beaucoup plus dangereuses pour Byzance que la quatrième croisade dont les résultats furent après tout bien éphémères. L'attachement inconditionnel à l'orthodoxie signifie dorénavant la fidélité à la cause nationale, le moindre écart est considéré comme une véritable trahison. Mais le sentiment antilatin n'aura pas pour tous la même signification ; il sera interprété par les uns comme le moyen de mobiliser l'effort national pour la reconstitution de l'Empire d'antan, il sera compris par les autres comme la justification et la reconnaissance des vertus d'un monde qui était injustement jusqu'alors écarté du commandement des affaires publiques. De la même manière l'exigence fondamentale de reprendre Constantinople, objectif principal de l'idéologie unitaire antilatine, sera comprise par les uns comme la condition nécessaire pour retrouver leurs biens perdus et restaurer leur pouvoir, et elle sera ressentie par les autres comme l'ultime espoir pour le renouveau de la grécité et de l'orthodoxie, toutes les deux menacées par les Latins.

Autrement dit, les uns espéraient trouver en Constantinople reconquise une Nouvelle Rome universelle et impériale, tandis que les autres voyaient en elle une Nouvelle Jérusalem et une véritable anti-Rome : c'est sur cette ambiguïté que fut fondé, juste après 1204, le rêve constantinopolitain du peuple grec, le rêve qui a donné naissance à une idéologie à part, celle connue sous le nom évocateur de « la grande idée » ; c'est cette idéologie qui se trouve à la base du patriotisme néogrec, qui nourrit longtemps les Byzantins et qui n'a pas cessé de galvaniser jusqu'à nos jours les esprits excessifs, désireux de voir flotter sur Sainte-Sophie la croix du drapeau hellène<sup>1</sup>. L'ironie du sort a voulu que cette

1. Cf. C. DIMARAS, *Sur la Grande Idée* (en grec), Athènes, 1970.

idéologie aux accents chauvins, la grande idée, soit née comme réplique à l'impérialisme chrétien de l'Occident et non point contre les Turcs : mais après 1204, elle avait sa justification et sa raison d'être ; sans être grande, au sens de démesurée, elle était simplement une idée de grandeur nationale possible, qui mobilisait alors les grands et les petits de l'Empire exilé en Nicée.

En effet le discours du trône de Théodore I<sup>er</sup> Lascaris, du premier empereur de Nicée, annonce clairement le fondement de l'idéologie de la grande idée et constitue de ce fait la charte politique et idéologique du nouvel Empire, adoptée par les Byzantins dans leur ensemble sans réticence ni hésitation : « Nous aurons à nouveau, dit Théodore Lascaris, les patries dont nous sommes chassés ; notre premier et ancien siège, le Paradis, la ville du Tout-Puissant, sise dans les détroits (Bosphore), la ville de notre Dieu, le joyau de la terre, celle qui est désirée par tous les peuples et réputée dans tout le monde, et dans l'univers entier »<sup>1</sup>. Les Byzantins asservis se tourneront vers l'empereur de Nicée, vers celui qui fut désigné tout de suite comme « empereur des Romains », comme vers l'incarnation de leur espoir ; de son lointain exil dans l'île de Kéa, Michel Choniate écrira à Théodore que « c'est de lui qu'on attend ce que tous espèrent et désirent : instaurer le trône de Constantin le Grand là où dès l'origine Dieu décida qu'il soit » ; « vous (les Nicéens), vous serez les seconds constructeurs de la ville », dit encore Michel Choniate, en ajoutant que « seul Théodore peut délivrer la ville de l'affront qu'elle a subi et chasser les chiens enragés (les Latins) de l'enceinte de notre Jérusalem ; lui seul peut recevoir le titre de nouveau fondateur de Constantinople »<sup>2</sup>.

Mais, on le sait, les Grecs attendront plus d'un demi-siècle pour récupérer Constantinople, et celui qui la libérera et recevra le titre de Nouveau Constantin sera le pire ennemi

1. Edition C. SATHAS, *Mésaiðnikè biblioth.*, t. I, pp. 106 sq.

2. Edition S. LAMPROS, *Ta sðzoména*, t. II, pp. 150, 151, 260, 355.

de la dynastie du fondateur de l'empire de Nicée, ce qui constitue, disons-le en passant, encore une preuve des contradictions qui ont secoué la société nicéenne ; en effet n'oublions pas que la réalisation du but grandiose qu'était la reprise de Constantinople sur les Latins exigeait des efforts considérables et librement consentis de la part des hommes qui étaient animés par des intérêts contradictoires et des aspirations diverses, malgré leur commun désir de revanche contre les Latins et leur Eglise.

Ce besoin de créer un large consensus fut vite compris par les dirigeants du nouvel Empire ; il explique les compromis et les options politiques adoptés par les divers empereurs nicéens, il dicte des choix qui ajoutent au tableau idéologique de la grande idée des nuances et des éléments nouveaux qui méritent l'examen.

Après les premiers tâtonnements du départ, et tout en gardant comme une sorte de toile de fond l'objectif majeur, à savoir la reconquête de Constantinople, les Lascarides ont orienté leurs efforts dans deux directions : reconstituer la machine étatique sur des bases saines, et consolider leur autorité face à l'ennemi extérieur, les Latins, mais aussi les Turcs, et face aux éléments dissidents de l'intérieur ; ces derniers étaient représentés surtout par les élites constantinopolitaines en exil, toujours avides de pouvoir et prêtes à fomenter des complots et des révoltes. Pour ce faire, les premiers empereurs de Nicée ont mis en place des institutions nouvelles qui avaient fait leurs preuves non seulement à Byzance, comme par exemple le régime des thèmes, c'est-à-dire la militarisation de l'administration provinciale, mais aussi dans le camp de leurs ennemis : l'adoption des formes militaires et sociales du monde latin, l'utilisation même des soldats occidentaux dans les rangs de l'armée nicéenne, les attributions des « apanages » aux grands de l'Empire, souvent d'origine étrangère, et même la remise des péchés des soldats tombés à la guerre furent, contre toute attente, pratiquées par les empereurs de Nicée dans leur effort pour créer un impact national et consolider les assises

de leur Etat. Ces empereurs s'étaient intelligemment assurés auparavant de l'appui et de la fidélité des populations locales qui, sous leur règne, connaissaient un nouvel essor, accompagné d'un bien-être matériel ; en outre, ils comptaient sur un clergé local qui voyait son influence s'accroître et ses thèses intransigeantes à l'égard de Rome partagées par le peuple et les dirigeants ; enfin ils essayaient d'utiliser les compétences des hommes nouveaux, nés sur le sol nicéen et nourris de la culture hellénique qui connaît un renouveau considérable, notamment sous le règne du fin lettré que fut Théodore II Lascaris.

Il est évident que cette politique est ressentie comme un échec par les représentants des élites constantinopolitaines exilés à Nicée ; leur réaction se manifesta vite et brutalement : le massacre des Mouzalônes, qui étaient originaires de l'Asie Mineure, d'extraction sociale modeste, conseillers et amis de Théodore II Lascaris, de l'empereur qui avait pratiqué la plus féroce politique anti-aristocratique, et surtout l'avènement de Michel VIII Paléologue avec les complications que ce fait provoqua dans l'Eglise et chez les populations nicéennes, restent, à notre avis, les meilleures illustrations de la revanche constantinopolitaine contre l'Etat micrasiatique qu'était en train de devenir l'empire de Nicée<sup>1</sup>.

Le patriarche Arsénios, garant de la légitimité de la dynastie des Lascarides, appuyé par les masses populaires et paysannes du pays, fustigea et anathématisa l'usurpateur Michel Paléologue que le parti aristocratique-constantinopolitain mena sur le trône en destituant le jeune empereur Jean IV Lascaris. Arsénios, tuteur de l'empereur légitime et porte-parole des populations micrasiatiques attachées à la maison des Lascarides, n'a pas hésité à provoquer par ses actes contre Michel Paléologue un véritable schisme au sein de l'Eglise grecque<sup>2</sup>, connu du nom du patriarche,

1. Cf. J. IRMSCHER, Nikâa als « Zentrum des griech. Patriotismus », dans *Revue des Etudes sud-est européennes*, t. 8, 1970, pp. 33-47.

2. Cf. le récit dans le testament d'Arsénios, éd. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 140, col. 948-958.

schisme qui suscita alors des passions bien plus importantes que la controverse latine reléguée pour un moment au second plan. Mais, il est vrai, le schisme arséniate fut éphémère ; il reste dans l'histoire surtout comme une expression de la profonde réaction du monde de l'Asie Mineure face aux Constantinopolitains qui, avec Michel Paléologue, reprenaient les commandes de l'Empire ; les masses populaires de l'Asie Mineure qui, sous les Lascarides, connurent l'ère de la vraie prospérité, sentaient confusément que sous Michel Paléologue elles seraient encore une fois appelées à travailler pour la réalisation des buts de ceux qui, pour le prestige de Constantinople, avaient jadis conduit l'Empire à sa ruine : elles réagirent mais sans succès. Constantinople, même captive, prenait encore une fois sa revanche sur les provinces ; pour la libérer Michel VIII Paléologue n'hésitera point à contracter avec les Génois des accords qui pèseront lourd sur l'avenir de l'Empire, pour la garder il n'hésitera pas à soumettre l'Eglise de l'Empire à Rome, mais il se pliera à la longue à la réaction populaire qui se fera unanime pour contrecarrer les projets utopiques de l'empereur, qui fut sans doute le dernier empereur de Byzance à conduire, et même à mener à bien, une politique universelle<sup>1</sup>.

2. Sur Michel Paléologue, cf. C. CHAPMAN, *Michel Paléologue restaurateur de l'Empire byzantin*, Paris, 1926, et en dernier lieu, D. GEANAKOPOLOS, *Michael Palaeologus and the West*, Cambridge, Mass. 1959.

## CHAPITRE VII

# L'utopie nationale

### I. LA REVANCHE BYZANTINE ET LE PATRIOTISME UTOPIQUE

Le 25 juillet 1261, à peine quelques centaines de soldats grecs aidés par la population constantinopolitaine réalisèrent le rêve qu'avait nourri pendant plus d'un demi-siècle le monde byzantin. Constantinople, à nouveau byzantine, s'apprêtait à prendre sa revanche contre ses maîtres d'hier : « Les Italiens (les Latins), dit Pachymère, subirent le sort qu'ils avaient jadis infligé aux Romains (Byzantins) »<sup>1</sup>. Les premiers à être expulsés par les Byzantins furent les Vénitiens, rappelons-nous leur rôle néfaste pour Byzance lors de la quatrième croisade, l'exode des autres Latins, abandonnés par leur roi Baudouin qui avait pris la fuite, s'effectua dans la panique et la désolation. Michel Paléologue se hâta de gagner la capitale ; il y fut couronné une seconde fois « empereur des Romains », la foule l'acclama du nom de « Nouveau Constantin », tandis que la chancellerie impériale réunissait dans sa titulature tous les noms prestigieux des grandes dynasties du passé. Michel Paléologue, Doukas, Comnène, Ange, Nouveau Constantin et empereur des Romains, voilà ce qui, plus qu'une titulature, est avant tout un programme politique et idéologique<sup>2</sup>.

1. PACHYMÈRE, éd. Bonn, I, p. 148.

2. Un portrait de Michel Paléologue restaurateur de l'Empire, par H. AHRWEILER, dans *Les hommes d'Etat célèbres*, publié sous la direction de Ch. SAMARAN, Paris, Editions L. Mazenod, 1970, pp. 30 sq.

En effet, le chrysobulle (bulle d'or), que Michel VIII promulgua dès son entrée à Constantinople et qui était adressé à l'ensemble du monde byzantin, constitue la nouvelle charte politique de l'Empire byzantin restauré : « La chute de la ville, déclare l'empereur, a été suivie par la chute du reste de l'Empire ; de la même manière sa reconquête annonce clairement la libération des autres territoires... d'autres lieux suivront le sort de Constantinople, et ainsi le vide sera à nouveau comblé et un avenir plein de promesses attend le monde de notre pays »<sup>1</sup>. Ce programme grandiose dominera tout l'effort byzantin : il se heurtera à la réaction de l'Occident qui, après s'être ressaisi de la stupéfaction provoquée par l'abolition du royaume latin de Constantinople, essaiera de contrecarrer les projets byzantins par l'intermédiaire de l'entrepreneur Charles d'Anjou ; il absorbera encore une fois les maigres forces byzantines et il épuisera à la longue les moyens dont le pays disposait pour se défendre contre l'avance turque en Asie.

Encore une fois, le rêve impossible de l'hégémonie universelle nourri par Constantinople à peine sortie du chaos s'avérera fatal pour l'avenir de l'Empire : les populations de l'Asie Mineure seront à nouveau appelées à fournir les moyens en hommes et en argent pour la conduite de la politique occidentale de Michel VIII, à un moment où le vrai ennemi, les Turcs, menaçait leurs foyers ; elles seront encore une fois sacrifiées par Constantinople résolument lancée par Michel VIII à la poursuite de la politique utopique de l'expansion. On comprend maintenant les étranges paroles d'un haut fonctionnaire nicéen, du proto-asecrétis Sénachérim, dit « le méchant », qui à l'annonce de la prise de Constantinople par les Byzantins et au milieu de la liesse générale s'écria : « Que personne n'attende dorénavant rien de bon puisque les Romains occupent à nouveau la ville »<sup>2</sup>. Sénachérim, d'origine orientale comme

1. PACHYMÈRE, éd. Bonn, pp. 153 sq.

2. Sénachérim fut un lettré et un scientifique connu ; sur son jugement concernant Constantinople : cf. PACHYMÈRE, éd. Bonn, I, p. 149.

son nom l'indique, exprima par ses mots amers et combien prophétiques la conviction profonde du monde de l'Asie Mineure, du monde qui avait fait la force des Lascarides et qui sous les Paléologues s'est vu encore une fois destitué de ses espoirs au profit de Constantinople, hantée par le rêve impossible de l'Empire universel.

Constantinople libérée entreprit sous la conduite de Michel Paléologue l'effort pour la réalisation du programme grandiose fixé par cet empereur ; Michel Paléologue se vantera dans son autobiographie du succès de sa politique internationale<sup>1</sup>. Il mentionnera ses victoires latines et italiennes, il citera fièrement son implication dans les Vêpres siciliennes, il s'arrêtera à ses bons rapports avec les souverains égyptiens et mongols et à ses réussites contre les despotes d'Épire, mais il oubliera de préciser que les Génois qu'il avait introduits dans l'Empire étaient en passe de devenir les nouveaux maîtres à Constantinople, que l'union des Eglises qu'il avait voulu imposer fut ressentie comme une insulte par le clergé et le peuple grec, et qu'en ordonnant l'aveuglement du jeune empereur Jean IV il accomplit un crime odieux devant les hommes et le Dieu dont il évoque cependant la protection ; mais surtout Michel VIII évitera de nous dire que sa politique orientale à l'égard des populations et des soldats de l'Asie Mineure byzantine fut désastreuse pour le sort de l'Empire, qu'il avait pourtant voulu aussi grandiose. Rappelons à ce propos que c'est Michel VIII qui, avant même la prise de Constantinople sur les Latins, avait ordonné l'organisation des funérailles impériales et publiques pour la dépouille de Basile II Bulgaroctone, que des soldats byzantins trouvèrent souillée, insultée, nue et ayant en signe de dérision une flûte dans la bouche, dans les ruines du couvent de l'Hebdomon abandonné par les Latins<sup>2</sup>.

1. *Imper. Michaelis Palaeologi, De Vita Sua*, éd. H. Grégoire, dans *Byzantion*, t. 29/30, 1959-1960, p. 460.

2. Cf. le récit de PACHYMÈRE, éd. Bonn, I, pp. 124-125 ; cet événement inspira au poète national de la Grèce moderne K. Palamas la longue poésie épique qui porte le titre *La flûte du roi*.

Faut-il souligner que par cet acte symbolique Michel VIII associait son nom à celui du plus grand empereur de l'époque de l'impérialisme byzantin et que nul ne pouvait douter alors du sens de l'exemple que l'empereur s'était donné pour sa politique ?

Quoi qu'il en soit, Michel VIII a su jouer pour la grandeur de l'Empire de toutes les armes dont il disposait : diplomatie, armée, argent, psychologie et idéologie furent mobilisés pour servir les objectifs de la politique impériale dont la plus grande victoire reste pour les Byzantins la confiance et la dignité retrouvées. La « Rômanie », c'est-à-dire le territoire de l'Empire byzantin, sera à nouveau la patrie aimée pour laquelle on peut et on doit « endurer des souffrances avec fierté », précise un haut dignitaire de l'Empire<sup>1</sup>, tandis que le menu peuple de Constantinople, les gens du marché dit Pachymère, qui nous rapporte le fait, n'hésitent pas à lyncher le Latin qui avait osé faire une simple allusion à l'occupation latine de la ville<sup>2</sup>.

On le voit, la revanche prise sur les Latins avec la reconquête de Constantinople n'avait nullement atténué la passion antilatine ; bien au contraire, les agissements des Génois et des Vénitiens que la politique de Michel VIII avait conduits à nouveau dans l'Empire alimenteront la haine contre l'Occident ; mais il est vrai, Génois et Vénitiens pompèrent sans scrupules les ressources du monde byzantin qu'ils avaient en outre choisi comme théâtre de leurs guerres et de leur farouche antagonisme<sup>3</sup> ; de même la ferveur pour l'orthodoxie, qui fut un instant menacée par la politique unioniste de Michel VIII, gagnera de plus en plus le peuple byzantin guidé par une église rigoriste et un clergé intransigeant ; le résultat en sera la haine contre tout ce qui est latin ; tout rapprochement entre l'Orient et l'Occident chrétiens s'avérera ainsi impossible, et ceci

1. MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et Diplomata Graeca*, t. IV, p. 235.

2. PACHYMÈRE, éd. Bonn, I, p. 425.

3. Sur les guerres vénéto-génoises sur le territoire byzantin, cf. G. BRATTIANU, *La mer Noire*, Munich, 1969, pp. 171 sq.

à un moment où la lutte antiturque était manifestement une nécessité absolue pour la sauvegarde de la chrétienté. Ainsi à la mort de Michel VIII Paléologue (en 1282), au seuil du XIV<sup>e</sup> siècle, Byzance restaurée se préoccupait peu de l'avance des bandes turcomanes inorganisées qui avaient pourtant jeté dans le désarroi les populations de l'Asie Mineure ; l'Empire à la mort de Michel VIII, aveuglé par sa passion antilatine et fier de ses réussites pourtant éphémères, pénétrait confiant dans la nouvelle période de son histoire : contre toute attente, cette période sera celle des désillusions byzantines. L'Empire pris encore une fois entre l'Orient et l'Occident sera obligé de reconsidérer ses objectifs, de réviser sa politique et d'abandonner ses rêves ; son idéologie revêtira des aspects qui annoncent une réalité amère, et le présent sera fuyant et l'avenir incertain ; des craintes et des doutes dominant dorénavant le monde byzantin confiné dans sa partie balkanique, avant d'être enfermé et asphyxié dans l'enceinte de sa capitale à jamais légendaire.

## 2. L'UTOPIE INTELLECTUELLE, LE FATALISME ESCHATOLOGIQUE ET LA CERTITUDE ORTHODOXE

La période qui s'ouvre avec le règne d'Andronic II Paléologue est marquée par une série de crises intérieures qui empêchèrent l'État d'entreprendre une politique cohérente face à ses multiples ennemis extérieurs<sup>1</sup>. Pendant les longues crises dynastiques qui opposèrent les Paléologues les uns aux autres et leur maison à celle de l'usurpateur Cantacuzène, et qui divisèrent le peuple et le monde politique, la situation créée par l'avance turque se dégradait en semant la panique et la confusion chez les popula-

1. Sur cet empereur, cf. A. LAÏOU, *Constantinople and the Latins, the foreign policy of Andronikos II (1282-1328)*, Cambridge, Mass., 1972.

tions<sup>1</sup>. En effet, dès le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, les Turcs entreprirent la conquête de la partie européenne de l'Empire ; Byzance, après la perte de l'Asie Mineure achevée, à l'exception de Philadelphéia qui resta byzantine jusqu'en 1390<sup>2</sup>, avant même la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, fut réduite à la région constantinopolitaine et au despotat de Morée ou de Mistra en Péloponnèse<sup>3</sup>. Les empereurs de l'époque, surpris dirait-on par la rapide dégradation de la situation, pratiquèrent la politique des compromis et prirent souvent des mesures contradictoires dont l'application donna rarement les résultats escomptés. Les alliances contre nature avec les divers chefs turcs, les efforts de rapprochement avec Gênes ou avec Venise, enfin le jeu unioniste et anti-unioniste à la fois pratiqué par les gouvernements et l'Eglise de Constantinople finissent par exaspérer les Byzantins, par semer la confusion dans les esprits et par enlever toute confiance et toute crédibilité à la politique impériale, maintenant à la merci des forces qu'elle n'arrivait pas à dominer.

Lassitude et découragement marquent l'attitude des Byzantins pendant cette longue période de l'histoire byzantine que les historiens aiment à décrire comme la période de la lente agonie de l'Etat et de l'Empire de Constantinople. Byzance, devenue Etat mineur, comme l'a justement remarqué Ostrogorsky<sup>4</sup>, cherchera pendant toute cette période des accommodements qui lui permettront de continuer son misérable être aux dépens souvent de la dignité de son peuple. Faut-il rappeler à ce propos qu'on voit pendant cette époque des empereurs byzantins quêter humblement

1. Pour un exposé détaillé de la situation sous les Paléologues, cf. G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, 1956, pp. 490 sq., Déclin et chute de l'Empire byzantin (1282-1453).

2. SP. VRYONIS, *The decline of Medieval Hellensim in Asia Minor...*, Los Angeles-Londres, 1971.

3. Sur cet état, cf. le livre fondamental de D. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, en deux volumes, Paris 1932, Athènes, 1953.

4. G. OSTROGORSKY, Byzance, Etat tributaire de l'Empire turc, dans *Recueils des travaux de l'Inst. byz. de Belgrade*, t. 5, 1958, pp. 49-58 ; du même *Histoire de l'Etat byz.*, Paris, 1956, p. 499.

de ville en ville, en Europe, l'aide de l'Occident<sup>1</sup>, qui, intransigeant en ce qui concerne ses positions unionistes, ne se décidera jamais à déclarer la véritable croisade *contra Turcos* ; faut-il aussi dire que nous enregistrons avec les historiens byzantins de l'époque la participation personnelle d'un empereur à l'assaut turc contre des villes restées entre des mains byzantines<sup>2</sup> ? Tous ces faits regrettables témoignent à notre avis du profond désarroi qui régnait à Constantinople pendant le xiv<sup>e</sup> et le xv<sup>e</sup> siècles. Dans ce climat de détresse nationale les Byzantins vont réagir, mais chacun selon sa condition sociale, sa culture et ses intérêts propres ; autrement dit, l'individu prendra à ce moment la place du citoyen désabusé ; chacun selon sa force et ses aspirations cherchera des solutions personnelles, dont le seul caractère commun sera l'absence de tout espoir en l'avenir de l'Etat byzantin.

C'est normalement à cette époque qu'on note, et pour la première fois à Byzance, des soulèvements populaires provoqués uniquement par des revendications sociales et économiques : le mouvement des zélotes de Thessalonique, marqué par la violence de la réaction populaire contre les grands de la région, est considéré comme la plus grande entreprise militaire des couches déshéritées de la société ; il est souvent cité comme le meilleur exemple de la dégradation du climat social et des rapports interethniques à Byzance (la région de Thessalonique comptait un nombre important d'habitants d'origine slave) ; il est même caractérisé, d'une manière exagérée à notre avis, comme la « commune rouge de Thessalonique »<sup>3</sup> ; il reste de toute façon l'illustration parfaite d'une entreprise sanglante dictée par l'insécurité qui avait gagné les masses populaires de l'Empire

1. Cf. à titre d'exemple, R.-J. LOENERTZ, Jean V Paléologue à Venise (1370-1371), dans *Revue des Et. byz.*, t. 16, 1953, pp. 217 sq.

2. De Manuel II Paléologue : sur cet empereur, cf. J. BARKER, *Manuel II Palaeologus (1391-1425)*, New Brunswick, 1969.

3. R. BROWNING, La commune des Zélotes de Thessalonique (en russe), dans *Istoritcheski Pregled*, t. 6, 1950, pp. 509 sq.

devant l'appauvrissement de ses ressources provoqué par la conquête turque, mais aussi par l'exploitation occidentale. C'est aussi à ce moment qu'on enregistre une réaction totalement différente dans ses formes et dans ses objectifs, qui mérite notre attention.

En effet, des esprits plus éclectiques, nourris des traditions intellectuelles de l'Empire, vont se réfugier avec acharnement dans l'étude de la pensée, de la littérature et de la philosophie antiques<sup>1</sup> ; ils se plaisaient à souligner la grandeur de l'esprit de la Grèce classique dont ils se voulaient obstinément les continuateurs : on dirait qu'à travers cette fuite vers les splendeurs du passé, ils cherchaient à oublier les aléas du présent et les incertitudes de l'avenir.

Le meilleur exemple de ce courant archaïsant qui, disons-le en passant, nous a légué une importante production, et qui a marqué la quasi-totalité des intellectuels laïcs de Constantinople et de Mistra, reste sans aucun doute Gémistos (Pléthon selon la forme archaïsante de son nom)<sup>2</sup>. Faut-il rappeler que c'est Gémistos qui suscita, même en Occident, l'engouement pour les études platoniciennes, que c'est lui qui fut souvent considéré comme un des précurseurs de la renaissance et qui s'est fait désigner des noms symboliques de dernier des Byzantins et de premier des Hellènes ? Disons seulement que l'Occident a reconnu sa dette envers cet esprit utopique et aristocratique à travers le geste de Sigismond Malatesta qui ramena le corps de Pléthon de Mistra, occupée par les Turcs, à Rimini. Ce sont en effet des hommes comme Pléthon à Mistra et comme Bessarion, réfugié en Italie, qui se sont tenus à l'écart de l'aveuglement de la passion antilatine et ont essayé, avec le réduit intellectuel

1. Sur tous ces problèmes, cf. *Art et société à Byzance sous les Paléologues*, Actes du Colloque organisé par l'Ass. inter. des Et. byzant. à Venise, septembre 1968, Bibliothèque de l'Institut d'Etudes byz. et post-byz. de Venise, n° 4, Venise, 1971 ; et Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès inter. des Et. byz., Bucarest, 1971, « *Rapports* », *Société et vie intellectuelle au XIV<sup>e</sup> siècle*, t. I.

2. Cf. F. MASAI, *Pléthon et platonisme de Mistra*, Paris, 1956 ; et D. ZAKYTHINOS, *Despotat grec de Morée*, t. II, pp. 322 sq.

de Constantinople, de raviver l'intérêt pour l'Antiquité hellénique, dont la force soutiendra la grécité éclairée devant les outrages qu'elle subissait alors des grands de l'époque, les Turcs installés devant les portes de Constantinople, et les marchands italiens établis maîtres à l'intérieur de la ville.

A côté et face à ce mouvement des « Lumières »<sup>1</sup>, dirons-nous, avant la lettre, mouvement somme toute hautain et aristocratique par sa nature, on note un courant populaire animé par des convictions répandues chez les gens simples, tenus sous l'influence de l'Eglise : il se résume brièvement en une attitude foncièrement antilatine dont la cible reste avant tout l'Eglise de Rome ; la haine contre la latinité est, on l'imagine, attisée par le clergé anti-unioniste dont le meilleur représentant reste le patriarche Gennadios<sup>2</sup>, l'ennemi le plus féroce du courant du renouveau hellénique prêché surtout à Mistra. Il n'est nullement étonnant que les représentants du courant archaïsant recherchent le rapprochement avec Rome et l'Occident, tandis que ceux du courant populaire et ecclésiastique, aveuglés par leur passion antilatine, n'hésitent pas à se rapprocher des Turcs. C'est dans ce climat passionnel qu'il faut situer, me semble-t-il, ces mots surprenants dans la bouche du dernier grand duc de Byzance : « Je préfère voir dans la ville le caftan turc que la tiare latine »<sup>3</sup> ; leur brutalité et leur franchise illustrent parfaitement les tensions qui régnaient à Constantinople à l'aube de la conquête de la ville ; ils témoignent de l'aveuglement qui avait frappé l'Eglise, le peuple et même le gouvernement byzantin, qui finit par se persuader que les raisons de l'Eglise devaient prévaloir sur les raisons et

1. St. RUNCIMAN, *The Last Byzantine Renaissance*, Cambridge, 1970.

2. Gennadios fut le premier patriarche de Constantinople sous les Turcs ; sur Gennadios, cf. en dernier lieu, C. J. G. TURNER, *The career of George-Gennadius Scholarius*, dans *Byzantion*, t. 39, 1969-1970, pp. 420-455.

3. Sur ces mots de Luc Notaras, cf. H. EVERT-KAPPESOWA, *La tiare ou le turban*, dans *Byzantinoslavica*, t. XIV, 1953, pp. 245 sq.

l'intérêt de l'Etat : on le sait, le résultat en fut la catastrophe de 1453 dont le peuple grec mettra plus de quatre siècles à se remettre.

Quoi qu'il en soit, dans Constantinople encerclée par les Turcs, bouleversée par les luttes intestines et colonisée économiquement par les Latins, le peuple finit par épouser les thèses intransigeantes et passionnelles de l'Eglise orthodoxe ; elles furent les seules à lui procurer des certitudes dans l'insécurité générale ; devant l'ampleur du désastre on s'est souvenu que la défaite était l'expression de la volonté de Dieu ; la doctrine biblique sur la défaite considérée comme le juste châtiment dicté par Dieu pouvait expliquer les revers de l'Empire et maintenir le peuple à l'écoute de l'enseignement de son Eglise ; mais aussi on se rappela la thèse eschatologique sur le sort de Byzance : elle pouvait rasséréner les esprits confiants dans le sort qui leur était réservé dans l'au-delà et rendre ainsi supportable l'intolérable présent<sup>1</sup>. Dans ces doctrines nous avons d'une certaine manière la réplique populaire aux thèses du courant archaïque<sup>2</sup> ; elles méritent notre attention, car elles expliquent l'attitude des Byzantins, attitude vraiment surprenante, dans l'attente de la catastrophe universelle.

En effet la doctrine sur la défaite était fondée sur la tradition biblique qui, nous l'avons vu, voulait que la colère de Dieu frappe son peuple aimé s'il s'écartait du droit chemin. Ainsi seuls les péchés et les erreurs commis par le peuple byzantin et ses gouvernants expliquent le châtiment qui attend le monde byzantin<sup>3</sup>. Devant cette

1. L'accent sur ces problèmes a été mis par C. MANGO, *Byzantinism and Romantic Hellenism*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, t. XXVIII, 1965, pp. 29-43.

2. Sur la littérature eschatologique à Byzance, cf. P. ALEXANDER, *The Oracle of Baalbek*, *Dumbarton Oaks*, 1967 et les notes de C. MANGO, *loc. cit.*

3. L'argument a été utilisé aussi par les unionistes qui soulignaient que la grandeur de l'Empire correspond avec la paix des Eglises : cf. BEKKOS, éd. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 141, col. 16, 44 ; C. MÉLITËNIÔTES, *ibid.*, col. 1036 sq. : c'est le schisme des Eglises qui se trouve à l'origine de tous les malheurs de l'Empire byzantin.

conviction toute tentative d'entreprendre une action quelconque pour éviter le pire, pour essayer d'œuvrer tout simplement pour le salut ou plus modestement pour l'intérêt du pays, devenait vaine et inutile, le jugement de Dieu étant définitif et irrévocable. Byzance devait périr pour expier ses péchés, telle était la volonté divine que rien ne pouvait empêcher de s'accomplir. Nous avons là le principe qui explique l'attitude fataliste des Byzantins devant des faits graves mais jugés irrémédiables : tout accommodement dicté par « le principe de l'économie » était acceptable, le rapprochement avec les Turcs n'étant point condamnable, puisque dans ce contexte les Turcs se présentaient comme l'instrument pour l'accomplissement de la volonté divine.

Le prolongement de cette doctrine se trouve naturellement dans la vision apocalyptique de la fin de l'histoire, qui gagne de plus en plus les Byzantins<sup>1</sup>. Pendant cette dernière période de Byzance, la littérature eschatologique sur la fin du monde civilisé et le règne de l'Antéchrist connaît un essor particulier<sup>2</sup>. Progressivement la fin de Byzance fut confondue dans l'esprit populaire avec la fin du monde dans son ensemble ; la renaissance de Byzance marquerait normalement le renouveau du monde chrétien. C'est cette conviction messianique en Byzance rénovée qui sera formulée d'une manière imagée par l'expression utilisée chez les Grecs du Pont-Euxin : « La Rômanie (c'est-à-dire Byzance) même morte fleurit » ; c'est cette vision prophétique qui conduira les Grecs à adopter comme symbole (souvent, par ailleurs, galvaudé) de leur histoire, le phœnix renaissant de ses cendres ; bref, c'est cette croyance profonde dans le sort privilégié de la nation hellène qui nourrira les excès commis au nom de l'idéologie de la grande idée dont l'impact sur le peuple grec se manifesterà dès la nais-

1. Sur ce principe fondamental de la pensée byzantine, cf. ci-dessous, p. 126.

2. A. VASILIEV, *Medieval Ideas of the End of the world*, dans *Byzantion*, t. 26, 1942/3, pp. 497 sq.

sance de l'Etat néo-hellénique<sup>1</sup>. Mais disons-le encore une fois la passivité coupable montrée par les Byzantins devant la menace turque témoigne avant tout de l'impossibilité dans laquelle se trouva la nation byzantine aveuglée par sa passion antilatine d'assumer la mutation nécessaire pour sa survie et indispensable pour le maintien de son état.

En effet, la force des querelles ecclésiastiques et religieuses qui secouèrent Constantinople pendant l'époque des Paléologues, l'hésychasme, le palamisme, l'unionisme et l'anti-unionisme, pour ne citer que les plus importantes<sup>2</sup>, marque un tournant décisif dans les préoccupations du monde byzantin : tout porte à croire que les Byzantins, incapables dorénavant de trouver des solutions viables à des problèmes vitaux de l'Empire, telles par exemple la paix et la sécurité de ses populations, se réfugièrent dans la satisfaction intellectuelle, dans la spéculation philosophique et dans les passions spirituelles dans lesquelles ils avaient toujours excellé ; des controverses stériles et sur des questions souvent futiles divisent les maigres forces de l'Empire et passionnent un monde qui marche inexorablement vers sa perte. A Constantinople, on le croit ferme, la fin de l'Empire est inscrite dans les faits, car tel est le dessein indéchiffrable de l'« économie » divine ; les Byzantins, le nouveau peuple élu, et Constantinople, la Nouvelle Jérusalem, vont par leur sacrifice expier les péchés du monde entier ; on préfère se barbariser plutôt que de se latiniser, car seule la barbarisation du seul peuple civilisé du monde, de Byzance, signifie la fin de l'histoire<sup>3</sup>. Les

1. Cf. Les remarques de D. M. NICOL, *Byzantium and Greece* (inaugural lecture in the Koraës Chair, at University), London, 1971, p. 20.

2. Cf. J. MEYENDORFF, *Spiritual Trends in Byzantium in the late 13th and early 14th Centuries*, dans *Art et Société à Byzance sous les Paléologues*, Venise, 1971, pp. 53-71 ; et H. G. BECK, *Humanismus und Palamismus*, dans *Rapports du XII<sup>e</sup> Congrès inter. des Et. byz.*, III, Belgrade-Ochrid, 1961 ; I. ŠEVČENKO, *Society and intellectual life in the 14th century*, dans *XIV<sup>e</sup> Congrès inter. des Et. byz.*, Bucarest, 1971, *Rapports*, I, pp. 7-31.

3. L'ouvrage de J. IRMSCHER, *Die Weltgeschichtliche Bedeutung des byz. Reiches*, Berlin, 1967, ne m'a pas été accessible.

quelques esprits utopiques, porteurs d'un nouveau message d'espérance, seront vite rejetés de la communauté orthodoxe ; rappelons à ce propos que le patriarche Gennadios a fait brûler les œuvres du philosophe Pléthon ; Constantinople sera et pour longtemps la ville pécheresse qui comme l'a écrit Palamas, le poète national de la Grèce moderne : « Telle une prostituée attendait d'être prise par le Turc »<sup>1</sup>. L'Europe stupéfaite apprendra en 1453 la chute de Constantinople, elle se sentira éborgnée, comme l'a écrit un écrivain polonais de l'époque<sup>2</sup>, mais elle assistera impuissante à l'abolition par les Turcs du plus grand Empire chrétien du Moyen Age, de l'empire dont elle fut la première à envier la grandeur<sup>3</sup>. La résistance et la mort héroïques du dernier empereur, Constantin Paléologue Dragasès, sur les murailles de la ville, seront le seul acte digne de Byzance d'antan : il nourrira la légende du peuple grec sur la résurrection de l'Empereur et la renaissance de Byzance<sup>4</sup> ; avec la grande idée, il entretiendra la flamme vacillante du patriotisme grec, dont l'espoir fut pour longtemps enterré dans les décombres de la ville impériale en 1453<sup>5</sup>.

Dorénavant les Lettres et les Arts se détourneront de leur patrie — le pape Pie II l'avait bien senti quand il caractérisa la chute de Constantinople comme « la seconde mort d'Homère et de Platon »<sup>6</sup> — tandis que la grécité, sous la conduite de son Eglise, essaiera de sauver ses traditions orthodoxes.

1. K. PALAMAS, *Le dodécalogue du gitan*.

2. Cité par O. HALECKI, *La Pologne et l'Empire byzantin*, dans *Byzantion*, t. VII, 1932, p. 65.

3. Sur la chute de la Ville, cf. en dernier lieu, St. RUNGLMAN, *La chute de Constantinople*, Paris, 1968.

4. Cf. G. MÉGAS, *La chute de Constantinople dans les chants et les légendes des Grecs (en grec)*, dans *L'Hellénisme contemporain*, tome du cinquantième centenaire de la prise de Constantinople, Athènes, 1953, pp. 247 sq.

5. Textes sur la ville de Constantinople, réunis par E. FENSTER, *Laudes Constantinopolitanae*, *Miscellanea Byzantina Monacensia*, v. 9, Munich, 1968, éloges et monodies.

6. *Secunda mors ista Homero est, secundus Platonis obitus* : cité par D. ZAKYTHINOS, *Constantinople de la nation (hellène)*, dans *Néa Estia (en grec)*, t. 1086, 1972, pp. 5 sq.

Le patriarcat de Constantinople, en pactisant avec le conquérant — il fut doté d'un statut particulier par Mahomet II<sup>1</sup> —, deviendra le refuge des valeurs nationales et la seule force politique des peuples soumis : mais ceci au prix d'humiliations et de concessions dont les traces ont marqué l'histoire des peuples balkaniques. Ce sont précisément les peuples des Balkans, nourris des traditions culturelles de Byzance, qui se partageront, avec les Grecs, le legs de l'Empire byzantin : le livre de N. Jorga, au titre évocateur de « Byzance après Byzance »<sup>2</sup>, expose cette vie posthume de l'Empire dont la civilisation marqua tous les peuples qui, ne fût-ce qu'à un moment de leur histoire, se sont trouvés dans ses frontières ou sous son rayonnement.

1. V. LAURENT, Les premiers patriarches de Constantinople sous la domination turque (1454-1476) dans *Revue des Et. byzantines*, t. 26, 1968, pp. 229-263.

2. N. JORGA, *Byzance après Byzance*, nouvelle édition, Bucarest, 1971.

# *Problèmes de recherches*

---

## CHAPITRE UNIQUE

# Les principes fondamentaux de la pensée politique à Byzance

### I. ORDRE (TAXIS) ET ÉCONOMIE (OIKONOMIA) ET LEURS RAPPORTS AVEC L'AUTORITÉ TEMPORELLE ET SPIRITUELLE

Pour comprendre le fondement de l'idéologie politique de Byzance et expliquer la multitude des formes qu'elle a revêtues et la variété des expressions qu'elle emprunta, pendant les diverses périodes de l'histoire millénaire de l'Empire<sup>1</sup>, il est nécessaire d'examiner quelques aspects des principes qui ont guidé la pensée politique et l'orientation intellectuelle des Byzantins ; l'étude de l'évolution des mentalités, indispensable pour la compréhension du fait idéologique, en tirera profit.

L'Etat et l'Eglise, représentés respectivement par l'empereur et le patriarche furent, on le sait, les piliers du monde byzantin, qui prend la suite du monde romain christianisé. En effet, les rapports du pouvoir temporel et du pouvoir

1. Cf. ci-dessous : universalisme, nationalisme, impérialisme et chauvinisme, patritisme, etc., pp. 14 sq.

spirituel influencent profondément les orientations de la politique et de l'idéologie de chaque époque et conditionnent le comportement du peuple byzantin ; leur interdépendance qui se manifeste pendant toute l'histoire de l'Empire constitue un aspect fondamental de la civilisation byzantine encore insuffisamment étudié. Disons tout de suite que la nature des rapports entre l'Etat et l'Eglise de Byzance, bien que fondés sur une solidarité permanente et librement consentie, crée des situations souvent délicates entre les deux parties, dont la complexité dérouté les esprits modernes enclins à regarder le problème des rapports entre l'Etat et l'Eglise sous l'angle simplifiant du césaropapisme<sup>1</sup>.

En effet, la conviction quasi générale, en ce qui concerne Byzance, d'une soumission de l'Eglise à l'Etat, qui s'exprime par le césaropapisme, nous semble peu apte à décrire une réalité autrement plus nuancée et plus sophistiquée dans les rapports entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, en l'occurrence, entre l'empereur et le patriarche de Constantinople, qui incarnent, chacun dans son domaine, l'autorité suprême, reconnue comme telle par tous ceux qui en dépendent ; autrement dit, l'empereur, en tant que chrétien, dépend du patriarche, le patriarche, en tant que citoyen de l'Etat, dépend de l'empereur<sup>2</sup>. Ce fait suppose la séparation absolue, la nette distinction, de l'*imperium* et du *sacerdocium*, ce qui en effet fut le cas à Byzance. Ainsi la théorie, largement

1. Sur ce problème fondamental, cf. A. W. ZIEGLER, *Die byzantinische Religionspolitik und der sog. Cäsaropapismus, Festgabe für Paul Diels*, Munich, 1953, pp. 81-97 ; et F. DVORNIK, *Early Christian and Byzantine political philosophy*, The Dumbarton Oaks Center for Byz. Studies, 1966, t. II, pp. 724-850. A noter que la thèse sur le césaropapisme byzantin, qui d'ailleurs n'est pas admise par les auteurs cités ci-dessus, repose sur la Nouvelle n° 131 de 545 de Justinien I<sup>er</sup>, texte promulgué pour régler des problèmes de l'Eglise à un moment où les rapports avec Rome constituent la préoccupation majeure de l'empereur.

2. Notons à ce propos la thèse exprimée dans le recueil de maximes connu sous le titre de « Méliissa » (= l'abeille) : « En ce qui concerne son corps, l'empereur est l'égal de tout homme », MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 136, col. 1012 b ; cf. le commentaire de I. ŠEVČENKO, *A neglected Byz. source of Moscovite political ideology*, dans *Harvard Slavic Studies*, t. II, 1954, pp. 141-179.

répandue, qui fait de l'empereur byzantin un prêtre<sup>1</sup>, ne résiste point à l'examen des sources ; elle s'appuie sur une pratique de l'Eglise de Constantinople, que Théodose le Grand a voulu imposer en Occident et qui concerne la place de l'empereur à l'intérieur de l'autel de l'église pendant le saint sacrement. Cette thèse fut violemment critiquée par saint Ambroise qui s'opposa à Théodose, et qui exprima la théorie qui sera dorénavant la doctrine officielle de l'Eglise en ces termes : « La pourpre fait des empereurs mais non des prêtres »<sup>2</sup>. La démarche de Théodose fut donc sans succès, et le privilège de l'empereur de rester à l'intérieur de l'autel fut, comme nous le confirme Constantin VII, aboli même à Constantinople<sup>3</sup>.

De toute façon la séparation de l'Empire et du sacerdoce est un fait établi par la loi byzantine<sup>4</sup>, et respecté par les parties intéressées, malgré leurs tentatives réciproques de mordre sur les prérogatives de l'autre partie. L'histoire byzantine témoigne de plusieurs tentatives tendant à bouleverser cet équilibre ; mais elles sont toutes l'œuvre de personnes, et non le fait des institutions. En effet il y a eu à Byzance des empereurs forts qui ont imposé leur volonté à des patriarches contraints à se plier, le meilleur exemple étant celui de Léon III l'Isaurien, l'instigateur de l'iconoclasme<sup>5</sup>, comme il y a eu des patriarches qui se sont comportés comme de vrais empereurs, et dans des matières qui n'étaient pas de leur ressort : le meilleur exemple est sans doute fourni par Michel Cérulaire, l'instigateur du schisme des Eglises en 1054<sup>6</sup> ; mais répétons-le encore une fois, nous

1. Cf. L. BRÉHIER, Hiéreus et Basileus, dans *Mémorial Louis Petit*, Bucarest, 1948, pp. 41-45.

2. Cité par REISKE, commentaire du *De Ceremoniis Aulae Byzantinae*, Bonn, t. II, p. 736.

3. *De Ceremoniis*, éd. Bonn, I, p. 627.

4. Cf. *Epanagôgè*, éd. Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. II, titres 2 et 3 et ci-dessus, p. 130.

5. Cf. ci-dessus, p. 25.

6. C'est Cérulaire qui a déclaré que la « différence entre l'imperium et le sacerdotium est, sinon inexistante, minime » : SKYLITZES, éd. Bonn, p. 643 ; et aussi PSELLOS, *Scripta Minora*, éd. Kurtz-Drexler, I, pp. 276 et 280.

avons là des cas exceptionnels, et non point des situations régulières et durables.

A Byzance l'empereur et le patriarche sont condamnés, si l'on peut parler ainsi, à collaborer ; sinon le fondement même de l'Empire se trouve ébranlé : n'oublions pas que le christianisme a été admis dans la cité et est devenu religion officielle de l'Empire, à la suite de décisions impériales, mais que l'Empire est devenu byzantin, parce que chrétien. Solidarité donc, et même complicité, sont les traits qui caractérisent les rapports entre l'Eglise et l'Etat à Byzance, beaucoup plus que le césaropapisme ou le papocésarisme, pour utiliser des néologismes, qui ont été toujours considérés comme des extrapolations condamnables. Jean Tzimisès, un des plus grands empereurs de Byzance, exprime la vraie doctrine dans les rapports entre l'empereur et le patriarche quand il déclare : « Je connais deux pouvoirs sur terre et dans cette vie, le sacerdoce et l'empire ; au premier le créateur a confié le soin des âmes, au second l'autorité sur les corps ; les deux parties ne souffrent-elles aucun dommage, le bien-être règne dans le monde »<sup>1</sup> ; cette déclaration solennelle faite par un empereur devant le synode et le sénat, c'est-à-dire devant les corps constitués qui représentent les élites ecclésiastiques, politiques et sociales de l'Empire, illustre parfaitement la position officielle sur la place respective de l'empereur et du patriarche dans l'Empire byzantin : ils sont considérés comme des autorités complémentaires et interdépendantes.

C'est donc à dessein que nous avons choisi de nous arrêter plus particulièrement sur les deux notions, l'ordre et l'économie, qui désignent l'une et l'autre les buts et les impératifs poursuivis sans relâche par l'empereur et le patriarche à la fois. En effet, ces deux concepts fondamentaux de la pensée et de la politique du monde byzantin, l'ordre (la taxis) et l'économie (l'oikonomia), l'un d'origine politique et sociale, et l'autre d'origine intellectuelle et spi-

rituelle, du moins pendant l'époque byzantine, ont été adoptés l'un et l'autre par l'Etat et l'Eglise à la fois, comme bases de leur organisation, et comme fondements de leur conception du monde. D'autres notions, telles par exemple la paix, la concorde (et leurs contraires) furent fondamentales pour la vie et la politique de Byzance, mais aucune, à notre avis, ne révèle mieux que les notions d'ordre et d'économie le fond des convictions byzantines ; on découvre la démarche voilée de la pensée des Byzantins, en se rappelant que, pour eux, les notions d'ordre et d'économie, tout comme l'autorité temporelle et spirituelle, sont complémentaires et interdépendantes, l'une étant le support de l'autre, dans la mesure où l'ordre résulte de l'action de l'économie, et où l'économie n'est qu'une manifestation de l'ordre ; ce dernier considéré alors comme le principe fondamental de la création. Mais essayons d'examiner de plus près ces deux notions qui constituent assurément le vrai fondement de toute idéologie byzantine, et dont la constance et la permanence, telles qu'elles se dégagent de l'étude des sources des diverses périodes, contrastent avec les changements fréquents de mentalité des Byzantins au gré des affaires publiques. C'est justement cet aspect exceptionnel de la présence continue des notions d'ordre et d'économie dans la quasi-totalité de la littérature byzantine de toutes les époques, qui explique la multitude de sens et de nuances que chacune a revêtue, et qui confirme leur rôle prépondérant dans l'ensemble des manifestations de la vie et de la pensée byzantines : elles restent indiscutablement, et de loin, les deux idées majeures, qui régissent la pensée et la praxis politique du monde médiéval grec.

## 2. ORDRE ET ÉCONOMIE FONDEMENTS DE LA SOCIÉTÉ BYZANTINE

L'ordre et l'économie, ce dernier terme étant sans rapport avec son sens actuel, bien que son évolution sémantique ultérieure éclaire certains aspects du concept byzantin,

seront examinés ici dans leur sens technique et dans leur interdépendance ; ainsi parmi des multiples significations du terme d'économie — le dictionnaire du grec patristique de Lampe en donne plus de trente, réparties en plusieurs chapitres, et ne prend point en considération les sens de ce terme dans la littérature profane<sup>1</sup> — nous nous arrêterons plus particulièrement à celle exprimée par l'expression *Kat' oikonomian*, c'est-à-dire « conformément à l'économie » (= selon l'aménagement le meilleur possible), qui fait de cette notion le principe de l'action dans le monde (la praxis), et de la démarche suivie par la pensée dans son effort pour appréhender l'univers et pour rendre les choses compréhensibles (la théôria). Quoi qu'il en soit, l'usage de ces termes dans une série de langages techniques, sans compter dans celui de tous les jours, qui couvrent de multiples domaines de la vie, et leur emploi fréquent par des milieux différents, et dans des circonstances diverses et variées, rendent vain tout effort pour en avancer une définition satisfaisante. Aussi pour simplement souligner l'importance et la portée que les notions d' « ordre » et d' « économie » ont eues pour Byzance, allons-nous recourir à des rapprochements avec des concepts mieux connus, parce qu'appartenant au monde grec classique, dont la pensée est de loin mieux étudiée que celle du monde byzantin.

En précisant tout de suite que cette référence à l'Antiquité doit être comprise comme une simple image permettant, non point d'établir des relations de signification mais, plus modestement, de comparer l'impact que les concepts ainsi rapprochés ont eu respectivement dans la pensée de chaque époque, on pourrait dire que le terme ordre (*taxis*) a joué à Byzance le rôle qu'avait joué dans l'antiquité le terme mesure (métron), et que le terme économie, dans le

1. A noter que le terme « économie » a été utilisé à l'époque byzantine pour désigner le bénéfice octroyé par l'empereur : il signifiait l'ensemble des mesures prises en faveur d'un particulier ; ce sens apparaît après le XII<sup>e</sup> siècle ; il n'est pas retenu par Lampe. En ce qui concerne l'ordre (*taxis*), Lampe donne plus de quinze significations.

domaine spéculatif, était chargé à Byzance des mêmes vertus que le terme sagesse (*sophia*) dans la Grèce antique<sup>1</sup>. Ce rapprochement un peu hardi, qui doit être compris, répétons-le, comme une illustration de l'importance de ces notions, suffit, nous semble-t-il, à souligner la profonde différence entre la pensée grecque et la mentalité byzantine ; elles expriment chacune des mondes qui se situent et se présentent tout de suite comme différemment orientés, bien que leur bagage linguistique commun puisse les faire passer pour deux étapes de la même démarche intellectuelle. Il est pourtant évident qu'entre le métron (la mesure) et la taxis (l'ordre), et entre la *sophia* (sagesse) et l'économie (accommodement sage) il y a la même distance qu'entre le monde rationnel de la raison questionnante de l'Antiquité et le monde spirituel de l'autorité révélée du Moyen Age : autrement dit entre la Grèce antique et Byzance s'interposent déjà le stoïcisme hellénistique, l'Empire romain, source de l'autorité politique, et le christianisme oriental, source de l'autorité spirituelle, qui constituent, en effet, le *background* du pouvoir et par conséquent de l'idéologie politique de l'Empire byzantin<sup>2</sup>. Après tout, cette comparaison inattendue des notions d'ordre et d'économie avec celles de mesure et de sagesse est pour nous le moyen le plus rapide pour établir les cadres dans lesquels a toujours agi l'homme byzantin, confiné dans sa pensée et dans ses actes par des limites que l'autorité spirituelle et temporelle, incontestée et incontestable, avait forgées pour lui. Les notions d'ordre et d'économie couvrent en effet pour le Byzantin l'ensemble des principes et des vertus qui régissent la création, qui

1. A noter l'expression « sagesse d'économie », dans BASILE DE SÉLEUCIE, *Oratio*, XXIX ; MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 85, col. 325 ; l'« économie » byzantine peut être aussi rapprochée de la « *phronésis* » des anciens signifiant la sagesse humaine.

2. C'est à la pensée hellénistique que Byzance doit sa doctrine sur l'empereur proche de la doctrine sur la royauté établie par Ecphante, Diotogène, Sthénidas, Dion Chrysostome, etc. Sur ce problème, cf. C. LACOMBRADÉ, *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène*, Paris, Belles-Lettres, 1951, pp. 88 sq.

doivent régir la société, l'Eglise et l'Etat, et qui, de toute façon, conditionnent le sort du monde sous toutes ses formes : elles ont, en d'autres termes, valeur de principes universels.

La taxis, l'ordre, exprime la catégorie qui domine la nature, la société, et les rapports humains ; c'est le principe de toute vie, inscrit et inné dans les choses du monde. On comprend pourquoi le terme taxis, à côté de sa signification primitive d'ordre, sous-entendu l'ordre établi qui devait être respecté à tout prix puisque principe fondamental de la création divine, a vite pris à Byzance le sens de « hiérarchie », devenant ainsi le terme technique utilisé dans tous les langages propres aux multiples domaines de l'activité humaine impliquant l'action concertée de groupes précis de personnes. Il est significatif que le terme de hiérarchie dans le sens actuel du terme, soit de création purement byzantine, et qu'il ait été considéré tout de suite, il apparaît au v<sup>e</sup> siècle, comme une illustration de l'ordre, de la taxis, universelle. Le rapport de l'ordre et de la hiérarchie constitue le fondement de la pensée de Pseudo-Denis l'Aréopagite, dont l'œuvre sur la hiérarchie céleste et sur la hiérarchie ecclésiastique — combinaison originale des principes néoplatoniciens, de la théorie aristotélicienne et de l'enseignement des Pères de l'Eglise sur le mystère de la création — exerça une influence notoire sur l'élaboration de la théorie de l'ordre, comme concept moral, religieux et spirituel<sup>1</sup>.

En effet Pseudo-Denis l'Aréopagite précise explicitement dans ses œuvres que « pour lui la hiérarchie est l'ordre divin et sacré » que « tend à atteindre l'ordre qui régit le monde »<sup>2</sup>. Dans la paraphrase de l'œuvre de Pseudo-Denis, due à Pachymère, nous lisons qu'il faut distinguer « plusieurs ordres : l'ordre naturel, telle la progression arithmétique » (il s'agit donc sans aucun doute d'une hiérarchie), ainsi que les ordres qui concernent les personnes, tels l'ordre

1. L'œuvre de PSEUDO-DENIS, éditée par MIGNE, *Patr. Gr.*, t. III et IV.

2. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. III, col. 373 sq.

impérial des titres et fonctions, et l'ordre sacré de l'Eglise »<sup>1</sup>, entendons par là la hiérarchie ecclésiastique à laquelle en effet Pseudo-Denis consacre un traité à part ; tous ces ordres doivent refléter leur archétype, l'ordre céleste<sup>2</sup>, le seul parfait, car ils sont établis « par économie », c'est-à-dire qu'ils ne sont que les meilleurs possibles, dans le monde imparfait de la matière.

Quoi qu'il en soit les termes ordre et hiérarchie sont confondus dans l'esprit byzantin ; rien d'étonnant à trouver les termes taxis et quelques fois taxiarchia<sup>3</sup>, désignant l'ordre des corps constitués de l'Etat, de l'administration, civile, militaire, et ecclésiastique, mais aussi des classes et des groupes sociaux. Ainsi les tactica, c'est-à-dire les listes de préséances, particulièrement chères à Byzance, constituent une source précieuse, non seulement pour l'étude de l'organisation de l'Etat et de la société byzantine, mais pour la conception du principe de l'autorité dans toute la vie de l'Empire. Nous avons, outre les tactica militaires connus aussi pour l'Antiquité, les tactica ecclésiastiques, les tactica des villes et les tactica des titres et fonctions impériales, et des dignités auliques, textes de création purement byzantine, couvrant toutes les périodes de l'histoire de l'Empire<sup>4</sup>.

L'image de l'organisation du monde byzantin qui se dégage de l'étude de ces sources, complétées, bien entendu,

1. *Ibid.*, t. III, col. 128, et col. 385 ; et les scholies, *ibid.*, t. IV, col. 29.

2. *Ibid.*, t. III, col. 506, et surtout col. 537. A noter que la théorie bien chrétienne et byzantine, selon laquelle l'ordre du monde terrestre est le reflet imparfait du monde céleste, n'est nullement partagée par les Perses ; à cet effet, cf. les déclarations d'un ambassadeur sassanide à Maurice : « L'ordre du monde géré par des hommes est à l'opposé de l'ordre céleste géré par Dieu » (THÉOPHYLACTE SIMMOCATA, éd. Bonn, p. 174).

3. Le terme taxiarchia = hiérarchie, dans PSEUDO-DENIS, éd. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. IV, col. 273 ; THÉOPHYLACTE SIM., éd. Bonn, p. 174 ; et 52, et surtout dans PIERRE PATRICE, *De Politia sapientia*, éd. MAI, *Script. vet. nova coll.*, II, pp. 599-600 (sur l'auteur et l'œuvre, cf. V. VALDENBERG, Les idées politiques dans les fragments attribués à Pierre le Patrice, dans *Byzantion*, t. II, 1926, pp. 55-76).

4. Sur les tactica, cf. en dernier lieu N. OIKONOMIDES, *Les Listes de préséance byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1972.

par des renseignements fournis par la littérature byzantine en général, se veut, comme il se doit, le reflet fidèle de l'ordre céleste, avec les anges, les saints, les apôtres et les prophètes entourant le créateur ; autrement dit, chaque groupe et chaque personne tiennent dans le monde byzantin une place précise, un rang dans la pyramide qui aboutit à l'empereur, tout comme la hiérarchie céleste aboutit à Dieu<sup>1</sup>. Nous trouvons ici la parfaite illustration de la place de l'empereur dans le monde byzantin : il est le lieutenant de Dieu sur terre, il est le délégué du Christ ; rappelons à cet effet que Constantin VII Porphyrogénète dans son œuvre qui porte le titre significatif de « L'ordre de l'Empire » et qui est en vérité un traité sur l'ordre aulique et les Cérémonies de la cour, n'hésite point à comparer les patrices et les magistres de l'Empire aux apôtres et l'empereur, toute proportion gardée, comme il le note lui-même dans un élan de modestie, au Christ lui-même<sup>2</sup>. Il est facile d'imaginer les conséquences de cette conviction sur l'idéologie impériale, mais aussi sur l'ensemble des mentalités byzantines, nourries par le principe des rapports privilégiés de leur état avec Dieu et son ordre : les qualificatifs utilisés pour désigner l'empereur et l'Etat byzantin en témoignent : l'empereur est « l'élu, l'aimé, le choisi de Dieu », l'Etat est « le pouvoir gardé, protégé et garanti par Dieu », pour ne citer que quelques-uns des titres officiels réservés aux « très saints et très chrétiens » empereurs de Byzance et à leur « très pieux Etat »<sup>3</sup>.

Cette situation conduit à deux constatations importantes pour la vie politique et sociale de l'Empire byzantin, et par

1. Le travail de H. GOLTZ, *Hiéra Mesiteia : Zur Theorie der hierarchischen Sozietät im Corpus areopagiticum*, Diss. Halle (Saale), 1972, ne m'a pas été accessible.

2. *De Ceremoniis*, éd. Bonn, p. 639 ; et O. TREITINGER, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell*, Darmstadt, 1956.

3. Sur l'origine de la mystique impériale, cf. J. GAUDEMET, *Les Institutions de l'Antiquité*, Paris, 1967, pp. 459 sq. , et L. BRÉHIER, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris 1949, pp. 1 sq.

conséquent pour l'étude de ses idéologies : on comprend en premier lieu que l'ordre impérial, dans toutes les acceptions de ce terme, ne peut être renversé puisqu'il reflète l'ordre céleste et découle de la volonté divine ; et en second lieu, puisque aussi bien l'ordre se concrétise dans une hiérarchie rigoureuse, les échelons de la pyramide qui en découlent sont tous commandés par le sommet, en l'occurrence par l'empereur, maître suprême de l'Etat et de la société, mais aussi du monde, puisque représentant de Dieu sur terre. On explique ainsi le qualificatif de *Cosmocrator* (maître du monde, du cosmos), et l'autre plus surprenant encore, de *Chronocrator* (maître du temps)<sup>1</sup> attribués à l'empereur byzantin, le qualificatif de *Pantocrator* (maître de l'univers) étant réservé au Christ. Ainsi les symboles du pouvoir impérial seront, tout naturellement, le globe crucigère et le sceptre, tandis que la couronne impériale, qui dans l'iconographie officielle est offerte à l'empereur par l'ange, ou le Christ lui-même, sera le symbole de la source divine du pouvoir<sup>2</sup>. Cette source est représentée en réalité par le patriarche, qui ouvre la cérémonie du couronnement en posant la couronne sur la tête de l'empereur, après l'avoir béni<sup>3</sup> ; retenons ce détail, qui marque que dans le langage institutionnel, c'est le patriarche qui confère à l'empereur le pouvoir ; il est en effet au moment du couronnement le seul représentant du Christ ; son refus éventuel de procéder à cet acte rendrait impossible la légalisation du pouvoir impérial ; nous avons là encore un aspect des prérogatives patriarcales, qui atténue le soi-disant césaropapisme byzantin, l'autre étant la possibilité qu'avait le patriarche d'excommunier l'empereur fautif de crimes punis par l'Eglise qui, ne l'oublions pas, possède le droit de justice sur les affaires de droit privé ; le mariage impérial en était une, et parmi les plus importantes, à cause de la légitimation

1. *De Ceremoniis*, éd. Bonn, p. 639.

2. A. GRABAR, *L'Empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936.

3. *De Ceremoniis*, éd. Bonn, pp. 192, 193.

des enfants qui pourraient en être issus, et de ses conséquences sur la succession impériale. Toutefois, il faut le souligner, sur la pyramide fictive qui représente la hiérarchie du monde byzantin, la place ou sommet réservée à l'empereur, n'a jamais été contestée ; le patriarche occupe, en effet, dans les listes de dignités le second rang, bien que son autorité dans les affaires spirituelles, nous l'avons vu, soit sans commune mesure avec celle de l'empereur qui n'est considéré alors que comme un simple chrétien exemplaire.

Cette organisation verticale du monde byzantin resta en vigueur pendant toute la vie de l'Empire ; elle fut rigoureuse pendant toutes les grandes périodes de l'histoire byzantine, et ne fut jamais réellement contestée, la société byzantine ayant toujours gardé l'aspect d'une société de méritocratie. Ainsi la place de chacun dans la société byzantine était-elle tenue pour le résultat de ses mérites personnels, puisque même la fonction impériale était institutionnellement ouverte à tout citoyen de l'Empire. On comprend pourquoi l'importance de chaque rang dans la hiérarchie est mesurée selon la distance qui le sépare du rang impérial : l'importance de l'entourage immédiat de l'empereur trouve ainsi une explication quasi institutionnelle, Constantinople, en tant que siège de l'empereur et de la cour, finit par être considérée comme le siège de tout le pouvoir. Le rôle de cette ville dans l'ensemble de l'histoire et de la civilisation byzantines est ainsi éclairé. On le sait, son attrait s'exerça non seulement sur les Byzantins, mais aussi sur les Byzantinistes tentés d'expliquer le fait byzantin à travers Constantinople qui, devenue le soleil de l'Empire par l'intermédiaire de l'empereur qui y résidait, jeta dans la pénombre les provinces sur lesquelles pourtant reposait la vraie grandeur de l'Empire ; disons seulement, en ce qui concerne notre sujet, que Constantinople occupe le sommet de la taxis, de l'ordre, des villes, tout comme son empereur occupe le plus haut rang dans le monde, et son patriarche la place la plus élevée dans la hiérarchie ecclésiastique. Constantinople

(mise dès sa fondation sous la protection de la Vierge)<sup>1</sup>, la capitale donc, en tant que Reine des Villes — c'est son nom officiel —, l'empereur en tant que cosmocrator, et le patriarche avant tout œcuménique, c'est-à-dire en tant que chef spirituel du monde habité par les peuples civilisés, constituent les assises de l'autorité incontestée du monde byzantin sur l'univers<sup>2</sup>. Chacun dans son domaine propre incarne le pouvoir universel de l'Etat byzantin, leur solidarité est la garantie de la sauvegarde de l'ordre universel, conforme aux desseins secrets de l'économie divine<sup>3</sup>.

### 3. ORDRE ET ÉCONOMIE ET L'ART DE GOUVERNER

Le caractère sacré de l'ordre byzantin, personnifié par l'empereur qui sacralise tout ce qui le concerne, (rappelons à ce sujet que le qualificatif *theios*, c'est-à-dire sacré, est attribué à tout ce qui touche à la personne impériale), constitue la suprême garantie du maintien du *statu quo* politique et social. Autrement dit, l'ordre byzantin ne pouvait supporter de contestation, ni de l'intérieur, ni de l'extérieur, parce que garanti par Dieu : toute agitation, de n'importe quelle nature, était contraire aux principes de l'Etat, mais aussi et surtout, à la volonté divine. Ainsi toute atteinte à l'ordre impérial avait pour les Byzantins l'aspect d'un véritable sacrilège, et était considérée comme l'œuvre des ennemis de Dieu et de la vraie foi<sup>4</sup>. Dieu et l'empereur châtiaient ses instigateurs.

1. N. BAYNES, *The supernatural Defenders of Constantinople*, dans *Byzantine Studies and other essays*, Londres, 1960, pp. 248-260.

2. Sur cette doctrine, cf. en dernier lieu, G. OSTROGORSKY, *Die byzantinische Staatenhierarchie*, dans *Zur byzantinischen Geschichte*, Darmstadt, 1973, pp. 119-141.

3. L'économie sacrée des Byzantins : cf. LAMPE, *Dictionnaire*, s. v. Θεία οικονομία.

4. Sur cette idée fondamentale du régime byzantin, cf. à titre d'exemple, NICÉPHORE, éd. De Boor, p. 6 ; LYDOS, *De Ostentis*, éd. Bonn, p. 15 ; THÉOPHYLACTE SIMMOGATA, éd. Bonn, pp. 303 sq.

Cette quasi-sacralisation de l'ordre établi, le terme *taxis*-ordre signifiant dans ce contexte le *statu quo*, la *pax Byzantina*, éclaire certains aspects de l'histoire byzantine, mal compris, me semble-t-il, par les historiens modernes, peu familiarisés avec la complexité et la sophistication extrêmes du monde politique et spirituel byzantin. On comprend, par exemple, pourquoi l'Etat byzantin n'a quasiment jamais pratiqué de véritables réformes de ses institutions, malgré sa longue vie ; il procède toujours *kat' oikonomian*, c'est dire qu'il s'adapte progressivement à des réalités nouvelles, sans jamais abolir brusquement les réalités passées ; il s'accommode de situations neuves sans opérer de transformations radicales ; bref, prisonnier de son passé, il tente d'appréhender le présent et de ménager l'avenir incertain, sans rompre pour autant avec la tradition, qui reste le fondement de son être<sup>1</sup>. On comprend pourquoi la tentative iconoclaste, la seule véritable réforme qu'a connue le monde byzantin, souleva la tempête qu'on connaît en créant la grande brèche dans la nation byzantine, et pourquoi l'aspect, du moins extérieur, de l'Etat byzantin se présente comme immuable à travers les siècles ; l'immobilité quasi hiératique de l'esprit byzantin reste une image chère aux historiens, et ceci malgré les mutations profondes qu'a subies l'Empire durant sa longue vie. Disons simplement que la *taxis* et l'*oikonomia* ont œuvré ensemble pour renouveler éternellement les formes d'une tradition toujours vivante, les *patria* des Byzantins, c'est-à-dire leur patrimoine romain, grec et chrétien, disputé et convoité par les ennemis extérieurs et intérieurs de l'Empire.

Le respect inconditionnel de l'ordre établi, inscrit dans les faits, d'après la conception byzantine, explique aussi certains aspects de la morale politique, et éclaire, par ce biais, les principes de l'idéologie byzantine. Il allait en effet

1. C'est le respect de la tradition des « patria », qui constitue pour les Byzantins la force de leur Empire, cf. SYNÉSIOS, *De regno*, éd. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 66, col. 1077.

de soi que l'absence d'ordre ne pouvait que mettre en lumière un état de choses contraire à la fois au salut de l'homme et de la nation. Le terme *ataxia* (désordre) et ses synonymes (*tarachè-trouble*, *akatastasia-bouleversement*, *akosmia-salos*, *sygchysis-dérangement de l'ordre*, *anèsynchia-dérangement*, inquiétude, etc.) qualifient des situations qui conduisent spirituellement à la perte « de l'âme » (*psycholethros*) et politiquement au régime scélérat, à la « démocratie », c'est-à-dire à l'usurpation du pouvoir par le peuple sacrilège vis-à-vis de l'empereur, qui représentait la seule autorité légitimée par Dieu<sup>1</sup>. On comprend que l'empereur et son gouvernement pouvaient sévir sans hésitation et avec la bénédiction de l'Eglise contre des agissements qui, mettant l'ordre en danger, contrevenaient à la volonté divine, pour le grand dommage de l'ensemble de la nation ; le terme ordre, chargé alors de toutes les vertus, contrairement à ses contraires, finit par désigner les principes moraux et les règlements en vigueur qui devaient être respectés sans contestation, et ceci pour le bien commun.

C'est par ce biais que le terme *peitharchia*, c'est-à-dire discipline, et littéralement obéissance à l'autorité, finit par signifier la vertu majeure, qui garantissait l'ordre, la taxis, devenue alors, et ceci est important, synonyme de paix, bien suprême de l'humanité, selon l'enseignement même du Christ<sup>2</sup>. L'ordre, signifiant paix, devient une vertu « sôtériologique » enseignée par l'Eglise ; tout mouvement séditionnel, quelle que soit sa nature, qui troublait l'ordre, donc la paix, était puni à la fois par l'empereur et par l'Eglise, dont les intérêts dans ce domaine étaient défendus par le pouvoir temporel. On comprend pourquoi la lutte contre les hérétiques condamnés par l'Eglise, a toujours été menée à

1. Cf. entre autres, THÉOPHYLACTE SIMMOCATA, éd. Bonn, p. 327, et surtout, pp. 166, 168-169.

2. C'est la *peitharchia* qui conduit à la paix, garante du bien-être des citoyens : cf. l'exposé de Basiliskos, dans EUAGRIOS, *Hist. Eccl.*, éd. Bidez-Parmentier, pp. 101-104. A ce propos, cf. le sens du terme *eutaxia* (= bon ordre), dans PSEUDO-DENIS, éd. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. IV, col. 272.

Byzance par les armées impériales ; l'empereur, serviteur fidèle de l'Eglise, aux enseignements de laquelle il était soumis comme tout chrétien, restait le seul garant de l'ordre-paix, comme il était le seul maître de la guerre, c'est-à-dire de la guerre contre les ennemis de l'Etat et de la foi de l'Empire de droit divin que fut toujours Byzance.

Ainsi l'ordre étant considéré comme un fait irréversible à Byzance, comme l'Etat qui découlait de l'action de l'économie divine, devait être maintenu à tout prix par l'action impériale et ecclésiastique. Il est de ce point de vue caractéristique que l'empereur aussi bien que le patriarche prennent soin de noter que leur politique est guidée par l'esprit « d'économie », qui les aide à appliquer le règlement (la taxis) le meilleur possible dans le monde imparfait des humains, et qui les conduit, toujours *kat' oikonomian*, à trouver des solutions inédites aux problèmes qui préoccupaient le monde qui était sous leur dépendance. L'« économie » apparaît de la sorte comme la démarche qui suggère les moins mauvaises réponses, celles qui provoquent le moindre mal possible, bref celles qui s'écartent le moins possible d'un idéal figé ; nous sommes loin de la démarche qui conduisit ailleurs et bien plus tard, il est vrai, à l'élaboration de l'infailibilité, impensable à Byzance, parce que précisément contraire à l'esprit de l'économie ; nous touchons en outre à travers ces solutions qui se savent imparfaites, parce qu'elles sont dictées par les principes de l'« économie », à la seule faille dans la conception, par ailleurs parfaite, du respect inconditionnel de l'ordre établi.

En effet, puisque l'ordre du monde reflète dans la mesure du possible l'ordre divin, il pouvait être ébranlé, si Dieu en décidait ainsi : « Si Dieu le veut, souligne un texte byzantin, l'ordre de la nature est renversé »<sup>1</sup> ; cette affirmation catégorique qui, disons-le en passant, constitue le fondement du miracle, (on appelle miracle le bouleversement de

1. M. JUGIE, Homélies mariales byzantines, *Patrologia Orientalis*, t. XVI, 1922, fasc. 3, p. 460.

l'ordre naturel conforme à la volonté de Dieu), suppose aussi que dans le cas où le gouvernement qui gère l'ordre s'écarte du meilleur ordre possible si, autrement dit, l'« économie » impériale a insuffisamment fonctionné, Dieu peut décider le renversement de son instigateur ; ce changement, qui s'effectue toujours dans une apparence de désordre, explique le renversement violent des empereurs. Ainsi cette implication constante de la volonté divine dans tout ce qui concerne l'ordre, autrement dit dans tout ce qui concerne le gouvernement du monde, justifie, en dernier ressort, les révoltes réussies contre l'empereur, considéré alors comme défaillant et comme indigne de la confiance divine, donc comme devant être remplacé par celui que ses vertus rendaient digne d'être le délégué du Christ ; elle explique aussi la longue agitation religieuse qui a toujours secoué Byzance : elle n'est en vérité que l'expression de la quête constante pour la meilleure solution, dans un monde géré « par économie » et par conséquent sans la sécurité spirituelle et intellectuelle offerte par la certitude inspirée de la révélation.

Il va sans dire que cette conception de la manifestation constante de la volonté divine mettait le sort du monde byzantin entre les mains de Dieu ; elle faisait ainsi des Byzantins, « le nouveau peuple élu », « le nouvel Israël », l'instrument de l'expression du jugement de Dieu sur les hommes et leurs actions<sup>1</sup> : les victoires impériales sont considérées de la sorte comme la manifestation d'une récompense divine pour les vertus du peuple byzantin, tandis que les défaites sont l'expression de la colère divine contre son peuple, qui s'écarte du droit chemin. Il est de ce point de vue significatif qu'au fur et à mesure que l'Empire connaissait des revers qui ont altéré finalement son caractère de puissance universelle ou simplement internationale, le terme *krima* signifiant primitivement jugement (sous-entendu jugement divin), a perdu son sens initial et a fini par être synonyme de « péché », péché que Dieu punissait immédia-

1. Cf. ci-dessus, p. 119.

ment, ou que dans le meilleur des cas et dans un esprit d' « économie », il remettait et pardonnait<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit le terme *taxis*-ordre, avec les multiples significations qu'il a revêtues dans les langages politique, spirituel, moral et institutionnel, finit par exprimer le vrai principe universel du monde byzantin : les lois et les règlements, dictés par le souci de la plus parfaite « économie », visent à garantir ce bien suprême pour l'ensemble de l'humanité. Les préambules des nouvelles impériales, les introductions aux recueils juridiques, enfin tous les actes législatifs prennent soin de préciser que l'empereur qui les promulgue est animé par le désir de servir la paix, et l'ordre, sur lesquels résident la majesté romaine, c'est-à-dire byzantine, et le bien-être des citoyens.

Toutefois, on l'a vu<sup>2</sup>, l'histoire de Byzance démentit souvent les espoirs que les Byzantins avaient mis en la pérennité de l'ordre dans leur Empire, sans pour autant affaiblir leur profonde conviction que l'ordre, à chaque fois rétabli, était le reflet de la volonté divine, qu'il fallait respecter à tout prix. Après tout, c'était à l'empereur et au patriarche de créer les conditions qui, dictées par « l'économie la plus sage », l'expression est de l'époque, pouvaient garantir le règne de l'ordre byzantin, de la *pax byzantina*<sup>3</sup> ; mais aussi c'était au peuple byzantin de veiller à ce que ses actes soient conformes à la volonté de Dieu qui, selon son dessein indicible, avait choisi la nation byzantine comme instrument : à partir de cette base, les vicissitudes du sort qu'a connues le monde byzantin seront toujours justifiées, les formes les plus variées et les plus inattendues de son idéologie seront possibles, leur contradiction apparente ne

1. Le terme signifie aujourd'hui : dommage.

2. Cf. ci-dessus, pp. 25 sq.

3. Sur l'œuvre impériale considérée comme le résultat de la meilleure « économie », cf. NICOLAS MYSTIKOS, *Epistulae*, éd MIGNÉ, *Patr. Gr.*, t. III, col. 212-213, et 319 ; à noter une définition intéressante de l'économie par Mystikos : « l'économie est l'imitation de la clémence divine » (col. 213) ; et aussi « l'économie est un compromis salutaire ».

sera pour les Byzantins que l'effet de l' « économie », opérant chaque fois pour le mieux possible, mais toujours dans des conditions différentes ; disons à ce propos que ce résultat hésitant et indécis de l'œuvre de l' « économie » byzantine, exprimé pourtant dans le monde des certitudes spirituelles du Moyen Age, apparaît comme une réminiscence lointaine de l'esprit critique de l'Antiquité grecque qui, bien que honni par l'Eglise, ne fut pas sans laisser des traces, surtout sur la pensée des Pères de l'Eglise, qui ont élaboré le dogme et, par conséquent, la doctrine de l' « économie ».

En outre, soulignons une fois encore que toute la démarche intellectuelle byzantine tend vers l'ordre qui, comme l'écrit l'empereur Constantin VII, « est cette chose grande et précieuse, parure et beauté de l'Empire et fondement de son unité, dont l'absence est une insulte à la majesté impériale ; car le désordre est le propre d'un corps mal constitué, dont les membres sont réunis pêle-mêle, ce qui dénote une conduite sans dignité et sans éducation, propre aux hommes qui ne sont pas libres ». Considérons que le vœu émis par cet empereur, en conclusion de l'introduction à son traité sur *L'ordre de l'Empire*, fut celui de tous les Byzantins : « Puisse le pouvoir impérial s'exerçant avec ordre et dignité reproduire le mouvement et l'harmonie que le créateur donne à tout notre Univers »<sup>1</sup>. Voilà le but suprême que l'Empire byzantin se donna ; pour le réaliser, il devait agir « selon l'économie » qui dictait la meilleure démarche à suivre et ouvrait le chemin de l'idéal possible.

1. *De Ceremoniis*, éd. Bonn, I, pp. 3-4, 5 et p. 517.

## LISTE DES EMPEREURS BYZANTINS

324-337 Constantin I	775-780 Léon IV
337-361 Constance	780-797 Constantin VI
361-363 Julien	797-802 Irène
363-364 Jovien	802-811 Néciphore I
364-378 Valens	811 Staurakios
379-395 Théodose I	811-813 Michel I Rangabé
395-408 Arcadius	813-820 Léon V
408-450 Théodose II	820-829 Michel II
450-457 Marcien	829-842 Théophile
457-474 Léon I	842-867 Michel III
474 Léon II	867-886 Basile I
474-475 Zénon	886-912 Léon VI
475-476 Basiliscus	912-913 Alexandre
476-491 Zénon ( <i>bis</i> )	913-959 Constantin VII
491-518 Anastase I	920-944 Romain I Lécapène
518-527 Justin I	959-963 Romain II
527-565 Justinien I	963-969 Nicéphore II Phocas
565-578 Justin II	969-976 Jean I Tzimiskès
578-582 Tibère I Constantin	976-1025 Basile II
582-602 Maurice	1025-1028 Constantin VIII
602-610 Phocas	1028-1034 Romain III Argyre
610-641 Héraclius	1034-1041 Michel IV
641 Constantin III et Héraclonas	1041-1042 Michel V
641 Héraclonas	1042 Zoé et Théodora
641-668 Constant II	1042-1055 Constantin IX Monomaque
668-685 Constantin IV	1055-1056 Théodora ( <i>bis</i> )
685-695 Justinien II	1056-1057 Michel VI
695-698 Léonce	1057-1059 Isaac I Comnène
698-705 Tibère II	1059-1067 Constantin X Doukas
705-711 Justinien II ( <i>bis</i> )	1068-1071 Romain IV Diogène
711-713 Philippicus	1071-1078 Michel VII Doukas
713-715 Anastase II	1078-1081 Nicéphore III Botaniatès
715-717 Théodose III	
717-741 Léon III	1081-1118 Alexis I Comnène
741-775 Constantin V	1118-1143 Jean II Comnène

1143-1180	Manuel I Comnène	1258-1261	Jean IV Laskaris
1180-1183	Alexis II Comnène	1259-1282	Michel VIII Paléologue
1183-1185	Andronic I Comnène	1282-1328	Andronic II Paléologue
1185-1195	Isaac II Ange	1328-1341	Andronic III Paléologue
1195-1203	Alexis III Ange	1341-1391	Jean V Paléologue
1203-1204	Isaac II ( <i>bis</i> ) et Alexis IV Anges	1347-1354	Jean VI Cantacuzène
1204	Alexis V Murzuphle	1376-1379	Andronic IV Paléologue
1204-1222	Théodore I Laskaris	1390	Jean VII Paléologue
1222-1254	Jean III Doukas Vatatzès	1391-1425	Manuel II Paléologue
1254-1258	Théodore II Laskaris	1425-1448	Jean VIII Paléologue
		1449-1453	Constantin XI Paléologue

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE<sup>1</sup>

- BARKER (E.), *Social and political thought in Byzantium*, Oxford, 1957 (choix de textes et traduction anglaise).
- BAYNES (N. H.), *Byzantine Studies and other Essays*, Londres, 1960 (surtout « The Hellenistic civilisation and East Rome », pp. 1-23).
- BRÉHIER (L.), *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949 (général et utile).
- DAGRON (G.), *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974.
- DÖLGER (F.), *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953 (indispensable pour les rapports entre Orient et Occident chrétiens avant les Croisades).
- DIEHL (Ch.), *Byzance : grandeur et décadence*, Paris, 1919 (général et suggestif).
- DVORNIK (F.), *Early Christian and Byzantine political philosophy*, The Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies, 1966, deux volumes (seul le t. II concerne notre période : œuvre fondamentale).
- GRABAR (A.), *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936 (important pour l'art officiel).
- HUNGER (H.), *Prooimion. Elemente der byz. Kaiseridee in den Aregen der Urkunden*, Wien, Graz, Köln, 1964 (indispensable pour la politique officielle).
- *Byzantinische Geisteswelt*, Baden-Baden, 1958 (choix de textes et traduction allemande).
- LECHNER (K.), *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*, Munich, 1954 (remplace pour Byzance l'œuvre classique de J. JÜTHNER, *Hellenen und Barbaren*, Leipzig, 1923).
- LEMERLE (P.), *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1971 (fondamental pour la vie intellectuelle).
- MILLER (D. A.), *The Byzantine tradition*, New York, Londres, 1966 (petit livre de poche, idées souvent originales).
- OBOLENSKY (D.), *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500-1453*, Londres, 1971 (indispensable pour l'étude du rayonnement de la civilisation byzantine).
- OSTROGORSKY (G.), *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, 1956 (nécessaire pour l'histoire générale).
- SHERRARD (Ph.), *The Greek East and the Latin West. A Study in the Christian Tradition*, Londres, 1959 (l'accent sur l'histoire de la pensée).

1. L'importante bibliographie sur l'empereur et l'idée impériale n'est pas citée ; elle est prise en considération dans les notes du texte.

VACALOPOULOS (A.), *Origins of the Greek Nation, The Byzantine period, 1204-1461*, New Brunswick, New Jersey, 1970 (le point de vue grec sur les dernières périodes de Byzance ; ouvrage utile).

ZAKYTHINOS (D.), *Byzance, Etat et Société*, Athènes, 1951 en grec (ouvrage particulièrement suggestif pour le développement du monde byzantin).

## ARTICLES IMPORTANTS

ALEXANDER (P. J.), The strength of Empire and Capital as seen through Byzantine Eyes, dans *Speculum*, t. XXXVII, 1962, p. 346.

ANGELOV (D.), Byzance et l'Europe occidentale, dans *Etudes historiques à l'occasion du XII<sup>e</sup> Congrès international des Sciences historiques*, Sofia, 1965, t. II, pp. 47-61.

CHARANIS (P.), How Greek was the Byzantine Empire, dans *Bucknell Review*, Lewisburg, 1963, pp. 101-106.

IRMSCHER (J.), Der Hellenismus im Geschichtsverständnis der Byzantiner, dans *Soziale Probleme im Hellenismus und im römischen Reich*, Prague, 1973, pp. 37-62.

LEMERLE (P.), Byzance et les origines de notre civilisation, dans *Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, Florence, 1966, pp. 1-17.

MANGO (C.), Byzantium and Romantic Hellenism, dans *The Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, t. XXVIII, 1965, pp. 29-43.

MORAVCSIK (Gy.), Byzance à la lumière de ses noms (en grec), dans *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, t. XVI, pp. 455-464.

NICOL (D. M.), Byzantium and Greece, *Inaugural Lecture in the Koræ's Chair*, University of London, 1971, pp. 1-20.

RUNCIMAN (St.), Byzantine and Hellene in the fourteenth century, dans *Mélanges pour les six cents ans de l'Hexabiblos de Constantin Arménopoulos*, Thessalonique, 1952, pp. 27-31.

SALAVILLE (S.), De l'hellénisme au byzantinisme, dans *Echos d'Orient*, t. XXX, 1931, pp. 28-64.

VALDENBERG (V.), Les idées politiques dans les fragments attribués à Pierre le Patrice, dans *Byzantion*, t. II, 1926, pp. 55-76.

ZAKYTHINOS (D.), La Constantinople de la nation (en grec), dans *Néa Estia*, fasc. 1086, 1972, pp. 1-14.

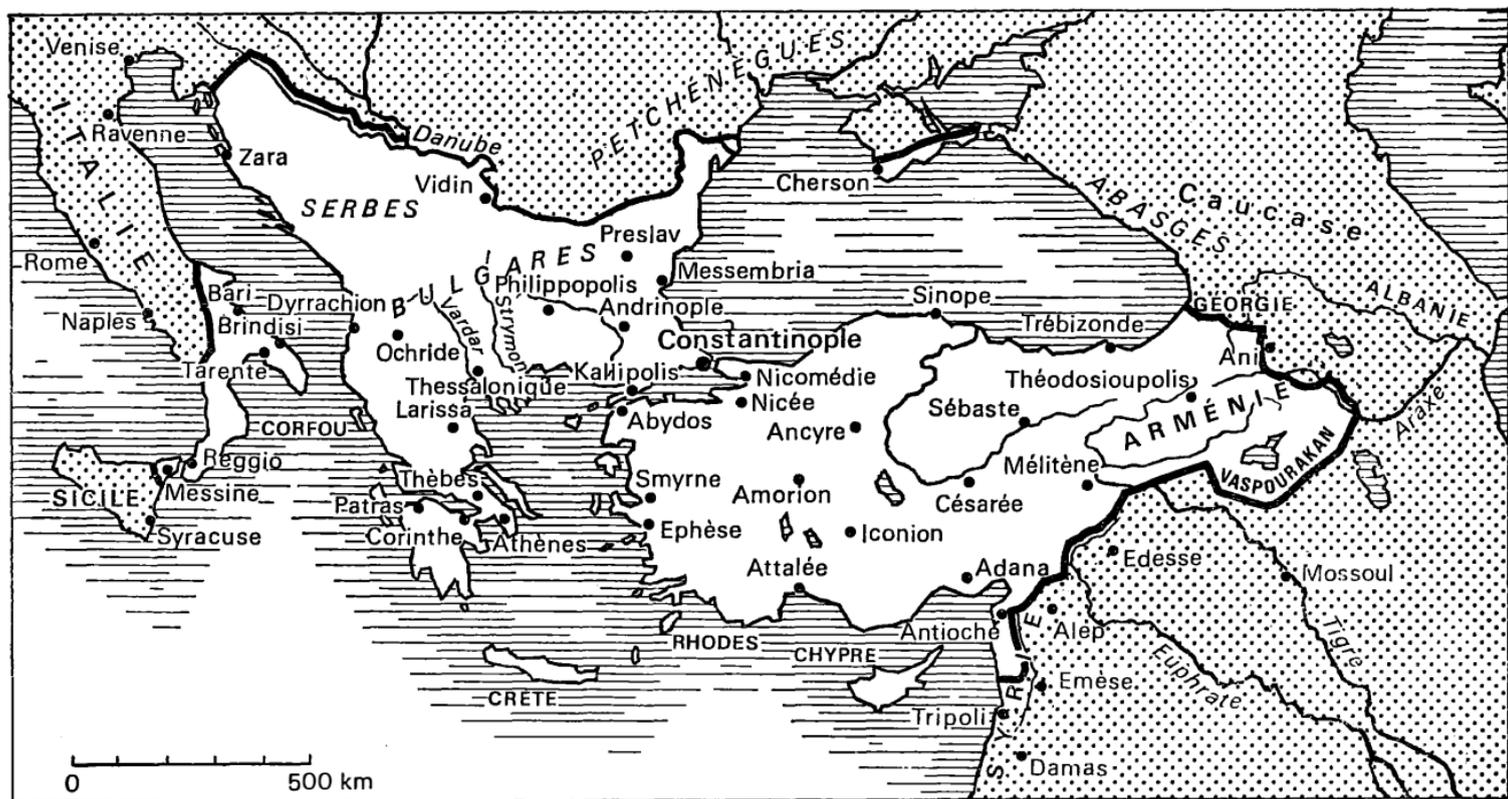
## OUVRAGES SUR LES AUTRES CIVILISATIONS MÉDIÉVALES

CARLYLE (R. W. et A. J.), *A History of Mediaeval Political Theory in the West*, Edinburgh, London, 1950, six volumes.

MORRALL (J.), *Political thought in medieval times*, New York, 1958 (petit manuel).

ROSENTHAL (E.), *Political thought in medieval Islam*, Cambridge University Press, 1958.

SCHRAEDER (H.), *Moskau das Dritte Rom, Studien zur Geschichte der politischen Theorien in der slavischen Welt*, Hamburg, 1929.



Carte de l'Empire byzantin à la mort de Basile II (1025)

## INDEX

### DES NOMS DE PERSONNES, DE LIEUX ET DES TERMES TECHNIQUES

- Adriatique, 83.  
 Afrique, 19, 22, 38.  
*akatastasia*, 143.  
*akosmia*, 143.  
 Alanie, 45.  
 ALEXIS I<sup>er</sup> COMNÈNE, 67, 69, 71-74, 83-85.  
 ALEXIS III ANGE, 95.  
 AMBROISE (saint), 131.  
 ANDRONIC I<sup>er</sup> COMNÈNE, 86, 88-90.  
 ANDRONIC II PALÉOLOGUE, 119.  
*anésychia*, 143.  
 Anges, 93.  
 Ani, 55.  
 ANNE COMNÈNE, 67, 79.  
 Arabes, 23, 27, 33, 35, 37, 38, 46, 59, 68, 79.  
 Arabie, 19.  
*archontopouloi*, 73, 74.  
 ARÉTHAS, 61.  
 Arménie, 25 ; Arméniens, 52, 54, 68-70, 99.  
 arséniate, 114.  
 ARSÉNIOS, 113.  
 ASIDÈNOS, 91.  
 Asie Mineure, 28, 57-58, 67-70, 73-74, 90, 93, 97, 99-100, 102, 106-107, 113-114, 116-117, 119-120.  
*ataxia*, 143.  
*athanatoi*, 73.  
 Athènes, 20, 91.  
 Avars, 22 ; Avaroslaves, 17, 22.  
 azymes, 75.
- Balkans, 44, 80, 128.  
 Bari, 56.  
 BASILE II LE BULGAROCTONE, 44, 46, 52-53, 88, 92, 117.
- basileus*, 20, 22.  
 Basiliques, 25.  
 BAUDOIN, 115.  
 besant, 21.  
 BESSARION, 122.  
 BOHÉMOND, 78.  
 Bosphore, 9, 67, 104, 111.  
 Bulgares, 17, 22, 28, 38, 40, 45, 51-54, 70, 92, 99.  
 Byzance, Byzantins, *passim*.
- castron*, 31.  
 Caucase, 15, 40, 44, 55.  
 CÉRULLAIRE (Michel), 76, 131.  
 Césaropapisme, 130, 132, 139.  
 Chalcédoine, 9.  
 CHAMARÉTOS, 91, 100.  
 CHARLEMAGNE, 39.  
 CHARLES d'ANJOU, 116.  
 Cherson, 45.  
 CHONIATE (Michel), 91, 92, 93 (n. 2), 111.  
 CHONIATE (Nicétas), 66, 86, 95-97, 99.  
*chronocrator*, 139.  
 Chypre, 90, 92.  
 Colonnes d'Hercule, 86.  
 Comnènes, 59, 67, 69, 71-74, 85-89.  
 CONSTANTIN, 9-13, 23, 48-50, 111 ;  
 Nouveau —, 22, 111, 115.  
 CONSTANTIN IV, 36 (n. 1).  
 CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, 44, 47-50, 131, 138, 147.  
 CONSTANTIN IX MONOMAQUE, 54, 56, 88.  
 CONSTANTIN XI PALÉOLOGUE DRAGASÈS, 127.  
 Constantinople, *passim*.  
*cosmocrator*, 88, 139, 141.

- Coumans, 57, 99.  
 Crète, 38.  
 Crimée, 19.  
 Ctésiphon, 22.
- Damas, 23.  
 Danube, 15, 19, 22, 28, 40, 44, 57.  
 Delphes, 14.  
 démocratie, 58-59, 143.  
 DIOCLÉTIEN, 13.  
*dominium*, 10, 23, 35.  
 donation constantinienne, 49-50.  
 Durazzo, 69.  
*dynatoi*, 30.
- Ecloga*, 25-27, 42.  
 économie, 126, 129 *passim*.  
 Egypte, 86.  
 Eleusis, 14.  
 encyclique, 44.  
*Epanagôgè*, 26 (n. 1), 41-43.  
 Ephèse, 20.  
 Epire, 77, 107, 117.  
 Espagne, 19.  
 Euphrate, 37, 40.  
 Europe, 16, 19, 121.  
 EUSÈBE, 13.  
 EUSTATHE de THESSALONIQUE, 105.  
*eutaxia*, 143 (n. 2).
- Fatimides, 79.  
 Francs, 51, 58.
- Gabras, 90.  
 GABRAS (Théodore), 70, 71.  
 GÉMISTOS, voir PLÉTHON.  
 Gênes (Génois), 84, 114, 117-118, 120.  
 GENNADIOS, 123, 127.  
 Germanicée, 25.  
 Gibraltar, 86.  
 globe crucigère, 21, 139.  
 Goths, 19.  
 grande idée, 67, 110-112, 125.  
 Grèce, 38, 57, 78, 91, 105-107, 122.  
 GUISCARD (Robert), 67, 69 (n. 2).  
 GUNTHER DE PAIRIS, 105.
- Hellénisme, 61-62.  
 HERAKLBIOS, 14, 19, 22, 23.  
 hiérarchie, 136-140.
- Hongrois, 54.  
 HUGUES DE SAINT-POL, 105.  
 HUMBERT, 76.
- Iconion, 57, 67.  
 iconoclasme (iconoclaste), 18, 25-30,  
 32-33, 37-39, 42, 59, 71-72, 131, 142.  
 iconodoule, 37, 39.  
*imperium romanum*, 19, 39.  
 INNOCENT III, 105.  
 ISAAK I<sup>er</sup> COMNÈNE, 90, 92.  
 ISAAK II ANGE, 93-94.  
*isapostolos*, 11.  
 Isauriens, 25, 59, 72.  
 Islam, 24, 35, 106.  
*isopoliteia*, 96.  
 Israël (Nouvel), 145.  
 Italie, 19, 22, 38, 40, 56, 67, 76, 77,  
 80, 84, 86, 122 ; Italiens, 69, 83, 87,  
 88, 115.
- JEAN I<sup>er</sup> TZIMISKÈS, 44, 73, 132.  
 JEAN II COMNÈNE, 69, 72, 84.  
 JEAN IV LASCARIS, 113, 117.  
 JEAN VI CANTACUZÈNE, 119.  
 JEAN D'ANTIOCHE, 57.  
 Jérusalem, 22, 79, 80, 104, 106 ; Nou-  
 velle —, 13, 16 (n. 2), 54, 110, 126.  
 JULIEN L'APOSTAT, 10.  
 JUSTINIEN I<sup>er</sup>, 18-21, 23, 86, 88, 130  
 (n. 1).
- Kéa, 111.  
 KÉDRENOS, 52.  
 KINNAMOS, 69.  
 Kleidion, 52.  
*krima*, 145.
- Labarum*, 21.  
 Lascarides, 112-114, 117.  
 Latins, 54, 62, 76, 81, 90, 95-97, 99-  
 101, 103, 109, 111-112, 115, 117-  
 118, 124.  
 LÉON III L'ISAURIEN, 25-27, 30, 46,  
 131.  
 LÉON VI LE SAGE, 33-34, 44.  
 lèse-majesté, 52-53.  
 LIBANIUS, 14.  
*limes*, 10.  
 LIUTPRAND, 46.  
*logothésia*, 19.

- Macédoine, 99.  
 Macédoniens, 25, 67, 71.  
 MAGGAPHAS, 91.  
 magistre, 48 (n. 2).  
 MAHOMET II, 128.  
 MALATESTA (Sigismond), 122.  
 Mantzikert, 56, 57.  
 MANUEL I<sup>er</sup> COMNÈNE, 72, 85-89, 93, 104.  
 MAURICE, 137 (n. 2).  
 MAUROPOUS, 54-55, 57, 61, 88.  
 MAUROZÔMÈS, 91.  
 Melfi, 77.  
*métron*, 134-135.  
 MICHEL VIII PALÉOLOGUE, 113-119.  
 MICHEL LE RHÉTEUR, 104.  
 Milan (édit), 10, 13.  
 Mistra, 120, 122, 123.  
 Morée, 120.  
 Mouzalônes, 113.
- Nicée, 13, 14, 67; Empire, 102, 106, 107-109, 111-113.  
 NICÉPHORE II PHOCAS, 44, 46, 80.  
 NICÉPHORE III BOTANEIATE, 67.  
 NICÉPHORITZÈS, 73.  
 NICOLAS MYSTIKOS, 44-45, 53.  
*nomisma*, 21-22.  
 Normands, 56-57, 63, 67, 69, 77-78, 82-83, 89, 92.
- Occident, *passim*.  
*oikonomia*, voir économie.  
 ordre, 47, 129 *passim*.  
 Orient, *passim*.  
 orthodoxie, 36-37, 59, 61, 63, 106, 109-110, 118.  
 Ostrogoths, 19.  
 Otranto, 83.
- PACHYMÈRE, 115, 118, 136.  
 PALAMAS, 117 (n. 2), 127.  
 Paléologues, 117, 119, 126.  
 Palestine, 22, 40, 44.  
*pantocrator*, 139.  
 Paphlagonie, 86.  
*Partitio di Romania*, 106.  
*patria*, 142.  
 patrice, 48 (n. 2).  
 Pauliciens, 43, 52.  
*pax byzantina*, 37, 82, 142, 146.
- pax christiana*, 82.  
*pax romana*, 19, 82.  
*peitharchia*, 143 et n. 2.  
 Péloponnèse, 28, 91, 120.  
 Perses, 17, 19, 22, 35, 137 (n. 2).  
 Petchenègues, 54, 57, 67.  
 Philadelphèia, 120.  
*philanthrôpia*, 53 (n. 2).  
 PHOTIUS, 41-42, 44, 61.  
*phronêsis*, 135 (n. 1).  
 Phrygie, 67, 69.  
 PIE II, 127.  
 Pise, 84.  
 PLÉTHON, 122, 127.  
*polis*, 31.  
*politeia*, 59 (n. 2).  
 Pont-Euxin, 19, 27, 44, 45, 84, 95, 125.  
 Pousgousè, 69.  
 PROCOPE, 21.  
 PSELLOS, 61, 88.  
 PSEUDO-DENIS L'ARÉOPAGITE, 136-137.  
*psycholethros*, 143.
- Race, 50-54.  
 Ravenne, 20.  
*renovatio*, 85.  
*reconquista*, 85.  
 Rimini, 122.  
 ROBERT DE CLARI, 105.  
 ROMAIN II, 48.  
 ROMAIN IV DIOGÈNE, 56.  
 ROMAIN LE MÉLODE, 22.  
*Romania*, 74, 118, 125.  
 Rome, *passim*; Nouvelle —, 11, 13, 16 (n. 2), 65 (n. 2), 110.  
 ROUSSEUL, 58.  
 Russes, 38, 45, 51.
- Salos*, 143.  
 SAMUEL, 52.  
 schisme, 75 sq.  
 Seldjoucides, 56.  
 SENACHÉREIM, 116.  
 SGOUROS (Léon), 91, 100.  
 Sicile, 38, 55.  
 Sinaï, mont, 20.  
 Sion (Nouvelle), 16 (n. 2), 54.  
 Slaves, 28, 38, 99.  
 Smyrne, 68.  
*sophia*, 135.  
 stratège, 32.

- STRYPHOS, 95.  
*sygchysis*, 143.  
 SYLVESTRE (pape), 49.  
 SYMÉON, 45, 53.  
 Syrie, 23, 86.  
  
*Tactica*, 137.  
 tactiques, 33.  
*tagma*, 73.  
*tarachè*, 143.  
*taxiarchia*, 137.  
*taxis*, voir ordre.  
 thème, 31-32, 112.  
 THÉMISTIOS, 16 (n. 1).  
 THÉODORE I<sup>er</sup> LASCARIS, 111.  
 THÉODORE II LASCARIS, 113.  
 THÉODOSE I<sup>er</sup>, 14, 15, 131.  
 Thessalonique, 20, 89, 92, 121.  
 Thrace, 99.  
  
*translatio imperii*, 49, 50 (n. 1).  
 Trébizonde, 70, 90, 107.  
 Turcs, 56-57, 63, 67-70, 88, 93, 97,  
 103, 111-112, 116, 120, 122-125, 127.  
 tyrannie, 53 (n. 1), 59.  
 TZACHAS, 68.  
  
 Vandales, 19.  
 Varengues, 95.  
 Venise, Vénitiens, 83-85, 98, 115, 118,  
 120.  
 Visigoths, 19.  
  
 XIPHILINOS, 61.  
  
 Yarmouk, 23.  
  
 Zélotes, 121.  
 ZONARAS, 72.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	5
CHAPITRE PREMIER. — <i>L'universalisme</i> .....	9
1. L'origine de l'Empire byzantin : légende et histoire ....	9
2. Naissance des idéologies byzantines : grandeurs et contradictions.....	14
3. Les rêves universalistes : les efforts de Justinien I <sup>er</sup> et d'Hérakleios.....	19
CHAPITRE II. — <i>Le nationalisme</i> .....	25
1. Le poids de la réalité : l'iconoclasme .....	25
2. Le nationalisme byzantin .....	29
CHAPITRE III. — <i>L'impérialisme byzantin</i> .....	37
1. La <i>pax Byzantina</i> .....	37
2. Le complexe de supériorité : un avatar de l'impérialisme..	46
CHAPITRE IV. — <i>Les patriotismes byzantins</i> .....	60
1. La naissance du patriotisme grec-byzantin.....	60
2. La polarisation constantinopolitaine .....	64
3. Le patriotisme aristocratique .....	67
CHAPITRE V. — <i>A la recherche des valeurs nouvelles</i> .....	75
1. Le défi occidental et le sentiment antilatín .....	<u>75</u>
2. Patriotisme provincial et attitude anticonstantinopolitaine..	87
CHAPITRE VI. — <i>Le patriotisme grec et orthodoxe</i> .....	103
1. La « guerre sainte byzantine » : passion orthodoxe et constantinopolitaine.....	<u>103</u>
2. Frustration nationale et force de la tradition : la naissance de la « Grande Idée » : .....	<u>107</u>
CHAPITRE VII. — <i>L'utopie nationale</i> .....	115
1. La revanche byzantine et le patriotisme utopique .....	115
2. L'utopie intellectuelle, le fatalisme eschatologique et la certitude orthodoxe .....	119

*Problèmes de recherches*

CHAPITRE UNIQUE. — <i>Les principes fondamentaux de la pensée politique à Byzance</i> .....	129
1. Ordre ( <i>Taxis</i> ) et Economie ( <i>Oikonomia</i> ), et leurs rapports avec l'autorité temporelle et spirituelle .....	129
2. Ordre et économie, fondements de la société byzantine .	133
3. Ordre et économie et l'art de gouverner .....	141
LISTE des Empereurs byzantins .....	148
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE .....	150
CARTE de l'Empire byzantin à la mort de Basile II (1025) ....	152
INDEX des noms de personnes, de lieux et des termes techniques	153

1975. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)

ÉDIT. N° 33 526

IMPRIMÉ EN FRANCE

IMP. N° 24 463